



John Adams
Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No.

Adams

133.2

v. 6





BIBLIOTHEQUE

D E S

ANCIENS PHILOSOPHES.

x⁺ Adams

133.2

15.6

P R É F A C E.

LES Loix font l'ouvrage de la vieillesse de Platon. On n'y trouvera peut-être pas , du moins par-tout, cette élévation de génie , ce feu , cette beauté d'imagination , qui brillent dans la plupart de ses Dialogues , principalement dans sa République. La nature du sujet , le personnage de Législateur , & le caractère des Interlocuteurs , qui sont trois vieillards , ne demandent rien de semblable. Mais en récompense on y verra plus de bon sens , des vues plus solides , des réflexions plus justes & plus exactes. Laisant de côté ce qui peut paroître plus beau , plus parfait en spéculation , Platon s'attache à ce qui est plus pratique , plus proportionné à la faiblesse humaine. Aussi ne jette-t-il qu'un mot en passant sur cette Cité parfaite , dont il a tracé le plan dans sa Répu-

blique. Ce n'est point à un pareil plan qu'il assortit ses loix, mais à un genre de gouvernement, qui, quoique moins accompli selon lui, mene les hommes à la vertu par une voye plus douce & plus efficace. Car c'est la vertu, & la vertu seule, qu'il se propose pour fondement de sa Politique; il l'embrasse toute entiere; & il blâme les Législateurs de Crete & de Lacédémone, de ne l'avoir envisagée qu'en partie. On pourroit définir son traité des Loix, l'art de rendre un Etat heureux, non par l'abondance, les richesses, la gloire des armes, l'étendue de la domination, mais par la pratique du bien & l'éloignement du mal.

TELLE est l'idée générale de cet ouvrage, que je ne prétends pas être, à beaucoup près, exempt de toute tache, ni comparable à aucun égard aux loix de

Moyse , encore moins aux sublimes leçons de la Religion Chrétienne, comme j'espere le montrer un jour. Platon ne remonte ni jusqu'à l'origine des devoirs de l'homme, en lui apprenant qu'il est fait pour Dieu, & que sa fin est de le connoître, de l'aimer, de le servir; ni jusqu'à la source de l'autorité & au principe de la dépendance, qui est que Dieu, auteur de la Société Naturelle & Civile, a établi l'inégalité des conditions & la subordination entre les hommes; que les Rois, les Magistrats tiennent sa place sur terre; & que comme ils doivent user de leur autorité avec la même douceur, la même équité, que le feroit Dieu lui-même, aussi les sujets doivent leur obéir en tout ce qui ne blesse pas la conscience avec la même ponctualité, la même soumission, même intérieure, qu'ils obéiroient à Dieu; ni jusqu'au

motif le plus puissant de l'union & de la concorde, ſçavoir, que nous ſommes tous iſſus d'une même famille, tous enfans du même pere qui eſt Dieu, obligés par conſéquent de nous aimer tous en lui. Mais il ne faut point s'attendre à trouver rien d'approchant dans aucun auteur Payen. C'eſt beaucoup qu'on y apperçoive un certain nombre de traits de lumière, entremêlés le plus ſouvent de quelque obſcurité. En fait de connoiſſance de la Loi naturelle Platon a été ſans contredit plus loin qu'aucun autre Philoſophe, & il s'eſt, en quelque forte, ſurpaſſé lui-même dans ſes Loix : Les préludes ou préambules ſurtout qu'il a mis à la tête des plus importantes, ſont preſque tous des morceaux de Morale achevés. Si avec des lumières plus grandes & plus ſûres, nos Philoſophes modernes avoient eu une intention auſſi

si droite que Platon, ils n'auroient pas donné, en traitant cette même matiere des Loix & de la Politique, dans des écarts dont ce sage Payen auroit rougi pour eux.

CET Ouvrage n'a point encore paru en nôtre langue, que je sçache; & je ne crois pas qu'on puisse l'entendre ni le suivre dans les versions de Ficin & de Jean de Serres. Je l'ai traduit avec autant & plus de soin que la République. J'y ai fait peu de notes, en comparaifon de la quantité que j'en aurois pu mettre; les sçavans m'en sçauront peut-être mauvais gré; mais je ne travaille point pour eux, ni ne me flatte d'être assez habile pour cela. Les lecteurs que j'ai en vue m'approuveront de n'avoir détourné que rarement l'attention: qu'ils donneront volontiers à Platon, fur des remarques de

VIII P R É F A C E.

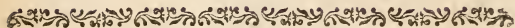
critique ou d'érudition qui ne les intéressent gueres. J'ai tâché néanmoins de ne rien omettre, qui pût servir à l'intelligence du texte.



L O I X

D E

P L A T O N.



INTERLOCUTEURS.

*Un Etranger Athénien (1); Clinias, Crétois;
Mégille, Lacédémonien.*

L I V R E P R E M I E R.

L'ATHÉNIEN. Etrangers, quel est celui qui passe chez vous pour le premier auteur de vos loix? Est-ce un Dieu? est-ce un homme?

(1) Cicéron, au premier livre de ses loix, dit que l'Etranger Athénien est Platon lui-même. Cet ouvrage est le seul où il parle, & par modestie il ne se nomme pas.

Tome I.

A

CLINIAS. Etranger, c'est un Dieu ; nous ne pouvons avec justice accorder ce titre à d'autre qu'à un Dieu. Ici , nous reconnoissons Jupiter pour nôtre législateur ; à Lacédémone, patrie de Mégille, je crois qu'on dit la même chose d'Apollon. (2) N'est-il pas vrai ? *Mégille.* Oui. *L'Athén.* Racontez-vous le fait comme Homère, qui dit que tous les neuf ans Minos alloit régulièrement s'entretenir avec Jupiter son pere, dont il dicta les réponses comme autant de loix aux villes de Crete ? (3) *Clinias.* Telle est en effet la tradition reçue chez nous. On y dit aussi que Rhadamanthe, son frere, dont le nom ne vous est pas sans dou-

(2) Jupiter, dit Cicéron *Tuscul.* 2, ou Minos inspiré par Jupiter, si on en croit les Poètes, donna des Loix à la Crete. Lycurgue, dit encore le même, *de Divinat.* 1. fit confirmer par l'autorité d'Apollon Delphien les Loix qu'il destinoit à Lacédémone. Plutarque raconte dans la vie de Lycurgue, qu'avant que de proposer ses loix, il alla à Delphes, fit à Apollon des sacrifices, & rapporta de là le fameux oracle où la Prêtresse l'appelle *chéri des Dieux*, & *plutôt un Dieu qu'un homme* : qu'ayant supplié Apollon de lui inspirer de bonnes loix, ce Dieu répondit qu'il vouloit les lui dicter lui-même. Voyez cet oracle dans Hérodote, *Clio*, & plus au long dans Théodoret, *thérapeut. discours* 9. Numa chez les Romains fit à-peu-près le même personnage que Lycurgue & Minos, en feignant des entretiens avec la nymphe Egérie. Ceci est un aveu & une preuve qu'il n'appartient qu'à la Divinité de donner des loix aux hommes.

(3) *Odyss.* 19.

te inconnu, fut le plus juste des hommes ; & nous croyons, nous autres Crétois, qu'il a mérité cet éloge par son intégrité dans l'administration de la justice. *L'Athén.* Une louange de cette nature est bien glorieuse, & convient parfaitement à un fils de Jupiter.

J'ESPERE qu'ayant été élevés l'un & l'autre dans des Etats si bien policés, vous consentirez sans peine à ce que nous nous entretenions ensemble pendant la route sur les loix & la politique. Il y a une assez longue traite, à ce que j'ai oui dire, de Gnosse à l'autre (4) & au temple de Jupiter. Les grands arbres qui sont sur le chemin nous procureront sous leur ombre des endroits pour nous reposer, & nous mettre à l'abri de la chaleur de la saison. Il fera très-à-propos à notre âge de nous y arrêter souvent pour reprendre haleine, & nous soulageant mutuellement par le charme de la conversation, d'arriver ainsi sans fatigue au terme de notre voyage. *Clinias.* En avançant, nous trouverons dans les bois consacrés à Jupiter,

(4) C'est l'autre où Jupiter fut élevé dans son enfance par des abeilles : *Dictæo cæli Regem pavere sub antro.* Virg. Georg. 4.

des cypres d'une hauteur & d'une beauté admirables , & des prairies où nous pourrions-nous asseoir & nous délasser. *L'Athén.* Vous avez raison. *Clinias.* Je le crois ; nous le dirons encore plus volontiers , quand nous y ferons. Allons sous les auspices de la fortune. *L'Athén.* Puisse-t-elle nous être propice !

DITES-MOI , je vous prie , pourquoi les loix ont-elles établi chez vous les repas en commun , les gymnases & l'espece d'armes dont vous vous servez ? *Clinias.* Etranger , il est aisé , ce me semble , à tout homme d'appercevoir quelle a été chez nous la raison de ces institutions. Vous voyez quelle est dans toute la Crete la nature du terrain ; ce n'est point un pays de plaines comme la Thessalie. Aussi la course à cheval est-elle beaucoup plus en usage en Thessalie , & ici la course à pied : le terrain en effet , à raison de son inégalité , y est bien plus propre à ce genre d'exercice. Or il est nécessaire que la qualité des armes réponde à cet exercice , & qu'elles ne nuisent point à la vitesse par leur pesanteur. On ne pouvoit en

imaginer de plus légères & de plus commodes que l'arc & la flèche. (5) Ces réglemens au reste ont été faits en vue de la guerre, il me paroît même que dans tous les autres, nôtre Législateur ne s'est point proposé d'autre fin que celle-là. Car il semble que ce qui l'a déterminé à établir les repas en commun, c'est qu'il a remarqué que chez tous les peuples, lorsque les troupes sont en campagne, le soin de pourvoir à leur propre sûreté les oblige, par la nature même de la chose, à prendre leurs repas en commun tout le tems que la guerre dure. Et en cela il a voulu condamner l'erreur de la plupart des hommes, qui ne voyent pas qu'il y a entre tous les Etats une guerre toujours subsistante d'un seul contre tous; & qu'ainsi, puisqu'il est nécessaire pour la sûreté publique en tems de guerre, que les citoyens prennent leur nourriture ensemble, & qu'il y ait des chefs & des soldats toujours occu-

(5) Tout le monde sçait que les Crétois étoient très-habiles à tirer de l'arc: Aussi dans presque toutes les armées des anciens, voit-on des archers Crétois; & les Poëtes tirent d'ordinaire de quelque Ville de Crete les épithetes qu'ils donnent aux flèches & aux carquois. *Libet Partho torquere Cydonia cornu spicula.* Virgil. *Crescens pharetram.* Idem. *Calami spicula Cnossii.* Horat.

pés à faire la garde autour d'eux, cela n'est pas moins indispensable durant la paix : qu'en effet ce qu'on appelle communément paix, n'est tel que de nom, & que dans le fait, sans qu'il y ait aucune déclaration de guerre, chaque Etat est par sa constitution toujours armé contre tous ceux qui l'environnent. En considérant la chose sous ce point de vue, vous trouverez que le plan du Législateur des Crétois, dans presque toutes ses institutions publiques & particulières, porte sur la supposition d'un état de guerre continuelle ; & qu'en nous recommandant l'observation de ses loix, il a voulu nous faire sentir que ni les richesses ni la culture des arts, ni aucun autre bien, ne nous serviroient de rien, si nous n'étions les plus forts à la guerre, la victoire transportant aux vainqueurs tous les avantages des vaincus.

L'ATHÉN. Je vois, Etranger, que vous avez fait une étude profonde des loix de votre nation. Mais expliquez-moi ceci encore plus clairement. Autant que j'en puis juger, vous ne regardez une Cité comme parfaitement bien policée, que quand sa con-

stitution lui donne une supériorité marquée à la guerre sur les autres Etats. N'est-ce pas? *Clinias*. Oui: & je pense que Mégille est en cela de mon avis. *Mégille*. Comment, mon cher Clinias, un Lacédémonien pourroit-il être d'un autre avis? *L'Athén*. Mais cette constitution qui est bonne pour les Cités à l'égard des autres Cités, ne feroit-elle pas mauvaise pour une bourgade à l'égard d'une autre bourgade? *Clinias*. Point du tout. *L'Athén*. C'est donc la même chose? *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Mais quoi? est ce aussi la même chose pour chaque famille d'une bourgade par rapport aux autres familles, & pour chaque particulier à l'égard des autres particuliers? *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Et le particulier lui-même, faut-il qu'il se regarde comme son propre ennemi? que dirons-nous à cela? *Clinias*. Etranger Athénien, (car je vous ferois injure de vous appeler habitant de l'Attique, & vous me paraissez mériter plutôt d'être appelé du nom même de la Déesse), (6) vous avez jetté sur notre discours une nouvelle clarté, en

(6) Minerve, en grec *Athénè*.

Je ramenant droit au principe: enforte qu'il vous fera plus aisé de connoître la vérité de ce que nous venons de dire, que tous sont ennemis de tous, tant les Etats que les particuliers, & que chaque individu est en guerre avec lui-même. *L'Athén.* Comment cela, je vous prie? *Clinias.* Par rapport à chaque individu, la première & la plus excellente des victoires, est celle qu'on remporte sur soi-même; comme aussi de toutes les défaites la plus honteuse & la plus funeste, est d'être vaincu par soi-même; ce qui suppose clairement que chacun de nous éprouve une guerre intestine.

L'ATHÉN. Renverfons donc l'ordre de ce discours. Puisque les individus de nôtre espèce sont les uns supérieurs, les autres inférieurs à eux-mêmes, dirons-nous que cela a également lieu à l'égard des familles, des bourgs & des cités; ou ne le dirons-nous pas? *Clinias.* Quoi? que les unes sont supérieures à elles-mêmes, les autres inférieures? *L'Athén.* Oui. *Clinias.* C'est avec beaucoup de raison que vous me faites cette demande: car les Etats sont absolument à cet égard dans le même cas que les particuliers.

Et

Et de vrai, par-tout où les bons citoyens ont l'avantage sur les méchans, qui font le grand nombre, on peut dire d'un tel Etat qu'il est supérieur à lui-même; & une pareille victoire mérite à juste titre les plus grands éloges : c'est le contraire par-tout où le contraire arrive. *L'Athén.* N'examinons pas pour le présent s'il se peut faire quelquefois que la partie mauvaise ait l'avantage sur la bonne; cela nous meneroit trop loin (7). Je comprends votre pensée : vous voulez dire que dans un Etat composé de citoyens, formant entre eux une espèce de famille, il arrive quelquefois que la multitude des méchans venant à se réunir, met la force en usage pour subjuguier le petit nombre des bons; que quand les méchans ont le dessus, on peut dire avec raison que l'Etat est inférieur à lui-même & mauvais; qu'au contraire, lorsqu'ils ont le dessous, il est bon & supérieur à lui-même. *Clinias.* Il est vrai, Etranger, qu'au premier abord cela paroît étrange à concevoir; cependant il

(7) Il y a dans le grec une équivoque sur le mot *κρείττων*, qui signifie *plus fort & meilleur*; ce qui rend la phrase sujette à discussion, comme étant vraie en un sens, & fautive en un autre.

faut de toute nécessité convenir que la chose est ainsi.

L'ATHÉN. Arrêtez un moment, & examinons de nouveau ceci. Supposons plusieurs freres nés du même pere & de la même mere. Ce ne feroit pas une chose extraordinaire que la plupart fussent méchans, & que le petit nombre fût celui des bons. *Clinias.*

Non. *L'Athén.* Il ne feroit pas séant, ni à vous, ni à moi, de nous attacher à prouver que, si les méchans étoient les plus forts, toute la maison & la famille seroit dite avec raison *inférieure à elle-même*, & *supérieure*, s'ils étoient les plus foibles : car le but de nôtre entretien n'est point de prononcer sur le plus ou le moins de justesse de ces expressions, qui sont d'un usage commun ; mais de chercher dans la nature même des loix, ce qui en constitue la rectitude ou le défaut.

Clinias. Rien de plus vrai que ce que vous dites, Etranger. *Mégille.* Pour dire aussi mon avis, je suis content jusqu'à présent de ce que je viens d'entendre.

L'ATHÉN. Considérons encore ce qui fuit. Ne peut-on pas supposer que ces freres dont j'ai parlé tout à l'heure, ont un juge ? *Cli-*

nias. Sans doute. *L'Athén.* Quel feroit le meilleur juge, celui qui feroit mourir tous ceux d'entre eux qui font méchans, & ordonneroit aux bons de se gouverner eux-mêmes; ou celui qui remettant toute l'autorité aux bons, laisseroit la vie aux méchans, après les avoir engagés à se soumettre volontairement aux autres? Et s'il s'en trouvoit un troisieme, qui se chargeant de remédier aux divisions d'une telle famille, sans faire mourir personne, imaginât un moyen de réconcilier les esprits, & de les rendre tous amis pour la suite, en leur faisant observer de certaines loix; ce dernier l'emporteroit sans doute sur les deux autres. *Clinias.* Ce juge, ce législateur feroit le meilleur sans comparaison. *L'Athén.* Cependant dans les loix qu'il leur proposeroit, il auroit en vûe un objet directement opposé à celui de la guerre. *Clinias.* Cela est vrai.

L'ATHÉN. Mais quoi? lorsqu'il s'agit de policer un Etat, le Législateur parviendra-t-il plus sûrement à son but, en rapportant toutes ses loix aux guerres du dehors, plutôt qu'à cette guerre intestine, appelée sédition, qui se forme de tems en tems dans

le sein d'un Etat, & que tout bon citoyen fouhaiteroit ne voir jamais naître dans sa patrie, ou la voir étouffée aussitôt après sa naissance? *Clinias*. Il est évident qu'il réussira mieux, en dirigeant son plan vers cette seconde espece de guerre. *L'Athén*. Et dans le cas d'une sédition, est-il quelqu'un qui préférât d'acheter la paix par la ruine d'un des partis & la victoire de l'autre, plutôt que d'établir entre eux l'union & l'amitié par un bon accord, & de les mettre ainsi dans la nécessité de tourner toute leur attention vers les ennemis du dehors? *Clinias*. Il n'est personne qui n'aimât mieux voir régner la paix dans sa patrie par cette seconde voye, que par la premiere. *L'Athén*. Le Législateur ne doit-il pas souhaiter la même chose? *Clinias*. Pourquoi non? *L'Athén*. N'est-ce pas en vue du plus grand bien que tout Législateur doit porter ses loix? *Clinias*. Sans contredit. *L'Athén*. Or le plus grand bien d'un Etat n'est ni la guerre, ni la sédition; au contraire on doit faire des vœux pour n'en avoir jamais besoin; mais, la paix & la bienveillance entre les citoyens. La victoire qu'une partie de l'Etat rempor-

te sur l'autre, peut passer pour un remède nécessaire, mais non pour un bien excellent. Ce seroit comme si l'on croyoit qu'un corps malade & purgé avec soin par le médecin, est alors dans la meilleure situation possible; & qu'on ne fît nulle attention à cette autre situation où il n'auroit aucun besoin de remèdes. Quiconque fera dans les mêmes principes par rapport au bonheur des Etats & des particuliers, ayant pour objet unique & principal les guerres du dehors, ne fera jamais un bon politique, (8) ni un sage législateur; mais il faut qu'il règle tout ce qui concerne la guerre en vue de la paix, plutôt que de subordonner la paix à la guerre (9).

CLINIAS. Etranger, je ne puis m'empêcher de goûter vos discours: je suis cependant bien trompé si nos loix, aussi bien que celles de Lacédémone, ne sont pas entièrement occupées de ce qui appartient à la guerre. *L'Athén.* Peut-être la chose est-elle ainsi:

(8) Je mets après ἐπὶ τὴν virgule qui est avant.

(9) Aristote *Polit.* 2. chap. 7 & 8. remarque comme Platon, qu'à Sparte & en Crete, presque toute l'éducation & la plus grande partie des loix n'avoient d'autre but que la guerre.

mais ce n'est pas ici le lieu de disputer, ni de nous échauffer sur ce point : interrogeons-nous plutôt paisiblement, comme si le but de ces loix & le nôtre, étoit de tendre au même objet ; & poursuivons notre entretien. Faisons paroître ici le Poëte Tyrtée, né à Athenes, & reçu citoyen à Lacédémone, l'homme du monde qui a fait le plus d'estime des vertus guerrières, (10) comme il paroît par les vers où il dit : *je crois indigne de mes éloges & je compte pour rien celui* qui dans toutes les rencontres ne se signale point à la guerre, fût-il d'ailleurs le plus riche des hommes, & possédât-il tous les autres avantages, dont, comme vous sçavez, il épuise presque l'énumération : car

(10) Les Lacédémoniens étant en guerre avec les Messéniens, jurèrent de ruiner Messène, ou de périr eux-mêmes. Ayant appris par un oracle qu'ils ne viendroient à bout de leur projet, que lorsqu'ils seroient commandés par un Général Athénien, ils députèrent à Athenes pour en demander un. On leur donna par dérision Tyrtée, qui étoit boiteux, & que son talent pour la poésie ne faisoit pas juger fort propre au métier de la guerre. Mais Tyrtée échauffa si bien par ses vers le courage des Lacédémoniens, qu'à la fin ils prirent Messène, la détruisirent, & firent ses habitans leurs esclaves. Ce poëte fleurissoit vers la XXXV^{me}. olympiade. Il nous en reste encore quelques fragmens, qui justifient pleinement l'idée qu'en donne ici Platon. Horace le caractérise ainsi dans son art poétique :

*Tyrtæusque mares animos in martia bella
Versibus exacuit,*

vous avez fans doute entendu réciter ses poësies , Clinias ; pour Mégille , il en a , je pense , les oreilles rebattues. *Mégille*. Vous dites vrai. *Clinias*. Elles ont auffi passé de Lacédémone chez nous. *L'Athén*. Interrogeons donc ce poëte tous trois en commun , & difons lui : Tyrtée , divin poëte , vous avez fait éclater vos talens & vôtre vertu dans les éloges merveilleux dont vous comblez ceux qui se font distingués à la guerre. Nous convenons avec vous , Mégille , Clinias & moi , que ces éloges sont justes : mais nous voudrions sçavoir si vos louanges & les nôtres tombent sur les mêmes personnes. Dites-nous donc : reconnoissez-vous comme nous qu'il y a deux fortes de guerre ? Je pense qu'il n'est pas besoin d'avoir l'esprit de Tyrtée , pour répondre , ce qui est vrai , qu'il y en a deux ; l'une que nous appellons tous fédition , laquelle , comme nous le disions tout à l'heure , est de toutes les guerres la plus cruelle. Nous mettrons tous , je crois , pour la seconde espece de guerre , celle que l'on fait aux ennemis du dehors & aux nations étrangères , laquelle est beaucoup plus douce que la premiere. *Clinias*. Sans contredit.

L'ATHÉN. De quelle guerre parliez-vous donc , & quels hommes aviez-vous en vue , Tyrtée , lorsque vous releviez si fort le mérite des guerriers , méprisant absolument tous ceux qui ne leur ressembloient pas ? Vous parliez , ce semble , des guerres du dehors : car vous dites dans vos poèmes , que vous ne pouvez supporter ceux qui dans la mêlée n'oseroient soutenir la vue du sang & du carnage , ni combattre l'ennemi de pied ferme. Sur ces vers nous sommes autorisés à dire que vos louanges s'adressent à ceux qui se signalent dans les guerres du dehors & de nation à nation. Tyrtée ne fera-t-il pas obligé d'en convenir ? Clinias. Sans doute. L'ATHÉN. Nous au contraire , en rendant justice aux guerriers de Tyrtée , nous prétendons qu'on doit leur préférer & de beaucoup , ceux qui se font honneur dans l'autre espèce de guerre , qui est la plus violente. Et nous en avons pour garant le Poète Théognis , citoyen de Mégare en Sicile (11) qui dit : *Cyrnus , l'homme ferme & sûr au tems ora-*

(11) Il vivoit vers la 59^e. olympiade. Il a écrit des sentences en vers élégiaques , dont il nous reste des fragmens considérables. Ses élégies sont adressées à Cyrnus , jeune homme qu'il se propose de former.

geux de la sédition, mérite d'être acheté au poids de l'argent & de l'or. Nous soutenons donc que celui qui se distingue dans cette guerre, beaucoup plus périlleuse que l'autre, l'emporte autant sur le guerrier de Tyrtée, que la justice, la tempérance & la prudence jointes à la force, l'emportent sur la force seule. Car pour être ferme & incorruptible dans la sédition, il faut réunir en soi toutes les vertus : au lieu que parmi les soldats qui presque tous sont téméraires, injustes, sans mœurs, & les plus insensés de tous les hommes, à un très-petit nombre près, il s'en trouve beaucoup qui, selon l'expression de Tyrtée, se présenteront au combat avec une contenance fière, & iront au devant de la mort. (12)

A quoi aboutit tout ce discours, & quelle autre chose voulons-nous prouver par là, sinon que vôtre législateur sur-tout, instruit qu'il étoit par Jupiter lui-même, & quiconque sera tant soit peu versé dans la police des Etats, ne peut se proposer dans ses loix

(12) L'expression que Platon a empruntée de Tyrtée, & Tyrtée lui-même d'Homere Iliad 12. vers 458. est *εὖ διαβάντες*, qui représente la position d'un homme qui avance une jambe & recule l'autre pour mieux asséner son coup, en conservant lui-même l'équilibre.

d'autre but que la plus excellente vertu, laquelle, selon Théognis, n'est autre qu'une fidélité à toute épreuve dans les circonstances difficiles; fidélité qu'on peut nommer à bon droit justice parfaite. Pour la vertu que Tyrtée a tant vantée, elle a son prix, & ce poète a fort bien choisi son tems pour la chanter; mais après tout elle ne doit être mise que la quatrième en ordre & en dignité. *Clinias*. Ainsi donc, Etranger, nous rejettons Minos parmi les Législateurs du dernier ordre? *L'Athén*. Ce n'est pas lui, mon cher Clinias, que nous traitons de la sorte, mais nous-mêmes, tandis que nous croirons que Lycurgue & Minos ont eu principalement la guerre pour objet dans les loix qu'ils ont données, l'un à la Crete, l'autre à Lacédémone. (13)

CLINIAS. Mais quoi? que faut-il donc dire au sujet de Minos? *L'Athén*. Ce que je crois conforme à la vérité, & ce qu'il est juste que nous disions d'un Législateur divin, (14)

(13) On voit assez que ceci n'est qu'un tour que Platon prend pour ne pas choquer les deux Etrangers.

(14) Je crois qu'il y a une faute dans ces mots ὁ πέρ γε θεός, & qu'il y manque quelque chose, comme κειφαλή; Car il est évident que cette expression se rapporte à Minos, & qu'il ne faut point traduire, comme Ficin & de Serres, de divin Republic.

ſçavoir que Minos en dreſſant le plan de ſes loix, n'a point jetté les yeux ſur une ſeule partie de la vertu, & encore la moins eſtimable; mais qu'il a enviſagé la vertu toute entiere, (15) & qu'il a puisé le détail de ſes loix dans chacune des eſpeces qui la compoſent, en ſuivant néanmoins une route bien différente de celle des Législateurs de nos jours, qui s'occupent uniquement du point qu'ils ont beſoin de régler & de propoſer pour le moment; celui-ci des héritages & des ſucceſſions des uniques héritieres, celui-là des mauvais traitemens, d'autres enfin d'une foule d'objets de cette nature: au lieu que, ſelon nous, la vraie maniere de procéder dans la recherche des loix, eſt de débiter par où nous avons débuté. Car je ſuis infiniment ſatisfait de la façon dont vous êtes entré dans l'expoſition des loix de votre pays. Rien de mieux en effet que de commencer par la vertu, & de dire, comme vous avez fait, que Minos ne s'eſt propoſé qu'elle dans ſes loix. La ſeule choſe que j'y trouve à redire, c'eſt que vous ayez

(15) Ce que les Anciens appelloient vertu *ἀρετή*, comprenoit la prudence, la juſtice, la force & la tempérance.

borné ses vues à une seule partie de la vertu, & encore à la moins considérable; & voilà ce qui m'a jetté dans la discussion où nous venons d'entrer. Voulez-vous que je vous dise comment j'aurois souhaité que vous m'eussiez expliqué la chose, & ce que j'attendois de votre part ? *Clinias*. Je le veux bien.

L'ATHÉN. Etranger, m'auriez-vous dit, ce n'est pas sans raison que les loix de Crete sont singulièrement estimées dans toute la Grece: elles sont parfaites, & rendent heureux ceux qui les observent, en leur procurant tous les biens. Or il y a des biens de deux sortes, les uns humains, les autres divins. Les premiers sont attachés aux seconds; de sorte qu'un Etat qui reçoit les plus grands, acquiert en même tems les moindres, & que ne les recevant pas, il est privé des uns & des autres. A la tête des biens de moindre valeur est la santé; après elle marche la beauté; ensuite la force, l'agilité à la course, & à tous les autres mouvemens du corps. Plutus vient en quatrième lieu, non Plutus aveugle, mais Plutus clairvoyant & marchant à la suite de la pruden-

ce. Dans l'ordre des biens divins , le premier est la prudence ; après elle vient cette habitude de l'ame , qui tempere ses desirs. Du mélange de ces deux vertus & de la force naît la justice , qui occupe la troisieme place ; la force est à la quatrieme. Tous ces biens méritent par leur nature la préférence sur les premiers ; & il est du devoir du Législateur de la leur conserver. Il faut ensuite que toutes les loix qu'il fera pour ses citoyens , ayent pour objet de leur procurer les uns & les autres ; de façon néanmoins que les biens humains se rapportent aux divins , & ceux-ci à la sagesse qui tient le premier rang.

SUR CE plan il réglera ce qui concerne les mariages , la naissance & l'éducation des enfans de l'un & l'autre sexe : il les suivra de puis la jeunesse jusqu'à la vieillesse , marquant ce qui est digne d'estime ou de blâme dans toute la suite de leurs actions. Ensuite , après avoir observé & étudié soigneusement la nature de leurs peines , de leurs plaisirs , de leurs desirs & de tous leurs penchans , il les approuvera ou les condamnera dans ses loix suivant la droite raison. Pareil-

lement, à l'égard de leurs coleres, de leurs craintes, & des autres troubles que l'adversité excite dans l'ame, ainsi que des mouvemens contraires que la prospérité y fait naître; & encore de tous les accidens auxquels les hommes sont sujets dans les maladies, les guerres, la pauvreté, & les situations contraires; il faut qu'il leur apprenne & qu'il détermine ce qu'il y a d'honnête ou de honteux dans la maniere dont on se comporte en toutes ces rencontres.

APRÈS quoi il est nécessaire que le Législateur porte son attention sur les biens de fortune, pour en régler l'acquisition & l'usage; que dans toutes les sociétés & les pactes, soit libres soit involontaires, que le commerce mutuel occasionnera entre eux, il démêle le juste de l'injuste, & les conventions équitables de celles qui ne le sont pas; qu'il décerne des récompenses aux fideles observateurs des loix, & qu'il établisse des peines pour ceux qui les violeront; jusqu'à ce qu'ayant réglé successivement toutes les parties de la Législation, il finisse par ordonner ce qui appartient à la sépulture des morts, & quels honneurs il convient de leur

rendre. Ce plan une fois dressé, le Législateur préposera pour veiller au maintien des loix, des Magistrats, dont les uns en posséderont l'esprit & l'intelligence, & les autres ne les connoîtront que par une opinion vraie: (16) en sorte que ce corps d'institutions lié & assorti dans toutes ses parties par la sagesse, paroisse marcher à la suite de la tempérance & de la justice, & non des richesses & de l'ambition.

TELLE est, Etrangers, la maniere dont je souhaitois, & dont je souhaite encore que vous vous y preniez, pour me montrer comment le modele que je viens de tracer, se trouve exécuté dans les Loix de Minos & de Lycurgue, attribuées à Jupiter & à Apollon Pythien; & sous quel jour elles présentent aux yeux d'un homme habile dans la science de ces loix, soit par l'étude, soit par un certain usage, cette belle ordonnance qui échappe aux yeux de tous les autres.

CLINIAS. Etranger, quelle méthode faut-il observer dans ce qui nous reste à dire après cela? *L'Athén.* Je pense qu'il nous faut par-

(16) On a dû voir dans la République quelle différence Platon met entre la connoissance par voye d'intelligence, & celle par voye d'opinion.

courir de nouveau tous les exercices qui appartiennent à la force, comme nous avons commencé d'abord à le faire. De là nous passerons, si vous voulez, à une autre espèce de vertu, & de celle-ci à une troisième. La méthode que nous aurons tenue dans l'examen de la première, nous servira de modèle pour la discussion des suivantes; & en discourant de la forte, nous adoucirons la fatigue du voyage. Nous finirons par considérer la vertu en général, & nous montrerons, si Dieu le permet, qu'elle est le centre auquel vient aboutir tout ce que nous avons dit. *Clinias*. Fort bien. Essayez d'abord de porter votre jugement sur notre Législateur, qui s'est autorisé du nom de Jupiter. *L'Athén*. Je l'essayerai; & nous nous jugerons vous & moi en même tems; puisque nous avons tous la même part à ce qui se dira.

RÉPONDEZ-moi donc. Votre Législateur a établi, dites-vous, les repas en commun & les gymnases en vue de la guerre. *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Qu'a-t-il imaginé ensuite en troisième & quatrième lieu? car nous serons peut-être obligés de compter ainsi, quand
nous

nous aurons à parler de ce que j'appelle ici les autres parties de la vertu : on peut leur donner tel autre nom qu'on voudra, pourvû qu'il exprime ce que j'entends par là. *Mégille*. Je dirois volontiers, & tout Lacédémonien en dira autant, que la troisieme chose qu'il a instituée, est la chasse. (17) *L'Athén.* Essayons, si nous pouvons, de dire quelle est la quatrieme ou la cinquieme. (18) *Mégille*. Je mettrois donc pour la quatrieme la patience à supporter la douleur, contre laquelle on s'endurcit chez nous dans les combats de main, & dans certaines especes de rapines, qu'on ne peut exécuter d'ordinaire sans recevoir bien des coups. (19) Nous avons de plus un exercice nommé

(17) A Sparte les hommes s'occupoient de la chasse, lorsqu'ils n'en étoient pas empêchés par les affaires publiques. *Xénoph. Republ. de Lacéd.* Les Chiens de chasse de ce pays étoient renommés dans la Grece. Voyez *Sophocle* au commencement de l'*Ajax*.

(18) J'ai mis dans la bouche de l'Athénien ces paroles, que les différentes Editions mettent dans la bouche de *Mégille*.

(19) On accoutumoit à Lacédémone les enfans à dérober, dit *Héraclide*, & lorsqu'ils étoient pris sur le fait, on les fouettoit, pour les endurcir par là aux veilles & aux travaux. Voyez aussi *Xénophon* à l'endroit cité, & *Plutarque* vie de *Lycurgue*. On sçait le trait de cet enfant, qui ayant dérobé un Renard, & l'ayant caché dans son sein, se laissa ronger le ventre, plutôt que de découvrir son larcin.

Cryptée, qui est d'un merveilleux usage pour accoutumer l'ame à la douleur. (20) J'en dis autant de l'habitude où nous sommes de marcher l'hiver nuds pieds, de dormir sans être couverts, de nous servir-nous-mêmes sans recourir à des esclaves, & d'aller çà & là par tout le pays, soit de nuit, soit de jour. Les jeux où l'on s'exerce nud sont encore admirables pour cet effet, par la nécessité où ils mettent de supporter l'excès de la chaleur. Je ne finirois pas, si je voulois parcourir tous les exercices qui tendent à la même fin.

L'ATHÉN. (21) Vous avez raison, Etranger Lacédémonien. Mais dites-moi, ferons-nous consister la force uniquement dans la résistance qu'on oppose aux objets terribles & douloureux? Ne s'exerce-t-elle pas aussi en luttant contre les desirs, les voluptés, & de certaines amorces pressantes & flatteuses, qui amollissant le cœur de ceux qui se

(20) On raconte, dit encore Héraclide, que Lycurgue établit la *Crypte* ou *Cryptée*, qui consistoit en ce que les jeunes gens se mettant de jour en embuscade, en sortoient la nuit, & tuoient autant d'ilotes qu'il leur étoit marqué, pour ne les pas laisser trop se multiplier.

(21) L'édition de Ficin & celle d'Henri Etienne portent le nom de Clinias: c'est une faute: Ficin l'a corrigée dans sa version, mais non pas de Serres.

croient les plus fermes, les rendent souples comme la cire à toutes leurs impressions? *Mégille*. Je crois que la force s'exerce aussi sur ces objets. *L'Athén*. Si nous nous rappellons ce qui a été dit ci-dessus, Clinias prétendoit qu'il y a des Etats & des particuliers inférieurs à eux-mêmes. N'est-ce pas, Etranger de Gnosse? *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Lequel des deux, à votre avis, mérite plutôt le nom de lâche, celui qui succombe à la douleur, ou celui qui se laisse vaincre par le plaisir? *Clinias*. Il me paroît que c'est ce dernier; & tout le monde s'accorde à dire que l'homme qui cede au plaisir, est inférieur à lui-même d'une manière plus honteuse, que celui qui cede à la douleur. *L'Athén*. Hé quoi! vos deux législateurs inspirés par Jupiter & par Apollon, auroient-ils introduit dans leurs loix une force boiteuse, qui ne pourroit se soutenir que du côté gauche, & pencheroit du côté droit vers les objets agréables & flatteurs? N'est-il pas vrai plutôt qu'elle ne penche d'aucun côté? *Clinias*. Je le crois ainsi.

L'ATHÉN. Comme donc vous venez de me parler des institutions, qui loin de vous per-

mettre de fuir la douleur, vous mettent aux prises avec elle, & vous engagent à en triompher par l'espoir des récompenses & la crainte des châtimens: voyons pareillement quelles font dans vos deux Cités les institutions qui vous apprennent à vaincre le plaisir, non en l'évitant, mais en le goûtant. (22) Montrez-moi ce qu'il y a de réglé dans vos loix sur cette matiere; & comment elles vous rendent également forts contre le plaisir & la douleur, vous mettant à portée de vaincre tout ce qu'il faut vaincre, & de ne point céder à des ennemis très-redoutables & qui font sans cesse à nos côtés. *Mégille*. Il m'a été aisé de vous rapporter un grand nombre de loix, qui nous donnent des armes contre la douleur: mais il ne me sera pas également facile d'en produire touchant l'usage des plaisirs; j'entends des loix remarquables & sur des objets importants: car j'en pourrois peut-être trouver sur de minces ob-

(22) Platon se trompe. Par la nature même de la chose, on ne peut vaincre la douleur qu'en la supportant, & le plaisir qu'en l'évitant. Dès que ce n'est point un plaisir permis, le goûter c'est y succomber: & lors même qu'il est permis, il y a plus de force à s'en abstenir, qu'à en user modérément.

jets. (23) *Clinias*. Je conviens aussi que je ferois embarrassé à vous montrer quelque chose de semblable dans les loix de Crete. *L'Athén.* O les plus vertueux des Etrangers ! cela n'a rien qui m'étonne. Cependant , si quelqu'un de nous dans le dessein de rencontrer le vrai & le plus parfait, trouve quelque chose à redire aux loix de notre patrie, ne nous en offensois pas, & prenons sa critique en bonne part. *Clinias*. Cette demande est juste , Etranger Athénien , & il faut y avoir égard. *L'Athén.* D'autant plus, *Clinias*, qu'il ne feroit pas séant à notre âge de nous piquer pour un pareil sujet. *Clinias*. Non, sans doute.

L'ATHÉN. Il ne s'agit point ici de prononcer, si c'est à tort ou avec raison que l'on blâme en certains points le gouvernement de Lacédémone & de Crete : mais peut-être suis-je plus à portée que vous de sçavoir ce qu'on en dit dans les autres pays. En effet,

(23) Les loix de Sparte n'accordoient rien à la nature : & Aristote, Polit. 2. chap. 9. remarque après Platon, que leur dureté étoit telle, que les citoyens étoient réduits à les esquiver, s'accordant en secret les plaisirs qu'elles leur refusoient. L'inconvénient étoit inévitable dans des loix purement humaines, d'une rigueur aussi excessive, & portées pour tout un peuple.

quelque sages que puissent être vos autres loix, une des plus belles est celle qui interdit aux jeunes gens la recherche de ce qu'il pourroit y avoir dans les loix de bon ou de défectueux; & qui leur ordonne au contraire de dire tous d'une voix & de concert, qu'elles sont parfaitement belles, ayant des Dieux pour auteurs, & de ne point écouter quiconque tiendrait en leur présence un autre langage: permettant aux vieillards seulement de proposer leurs réflexions sur cet objet aux Magistrats & à ceux de leur âge, en l'absence des jeunes gens. *Clinias.* Vous dites très-bien, Etranger; & tel qu'un Devin qui sçait ce qui se passe loin de lui, vous avez parfaitement saisi par conjecture l'intention du Législateur, quand il fit cette loi; vous n'en dites rien que de vrai. *L'Athén.* Puis donc qu'il n'y a point de jeune homme présent à cet entretien, & que nôtre âge nous donne droit d'user de la permission du Législateur, nous ne pécherons point contre sa loi, en nous communiquant seuls à seuls nos pensées sur cette matiere. *Clinias.* Non. Ainsi blâmez sans scrupule ce que vous trouverez à blâmer dans nos loix; d'autant

plus qu'il n'y a point de déshonneur à connoître qu'une chose est défectueuse ; & qu'au contraire la censure met en état de réformer les abus , celui qui la reçoit sans envie & avec reconnoissance. *L'Athén.* Fort bien. Je vous déclare au reste que je ne me déterminerai à censurer vos loix , qu'après les avoir examinées avec toute l'attention possible ; ou plutôt je ne ferai que vous proposer mes doutes.

Vous êtes les seuls des Grecs , & même des Barbares que nous connoissons , à qui le Législateur ait interdit l'usage des divertissemens & des plaisirs les plus piquans ; tandis que pour ce qui est des craintes & de la douleur , il a cru , comme nous le disions tout à l'heure , que si dès l'enfance on s'appliquoit à les éviter ; lorsqu'ensuite on se verroit exposé par nécessité aux travaux , à la douleur , aux objets terribles , on fuirait devant ceux qui s'y feroient exercés , & on deviendrait leur esclave. Il me semble néanmoins que la même pensée devoit lui venir à l'esprit au sujet des plaisirs , & qu'il devoit se dire à lui-même : si mes citoyens ne font dès la jeunesse aucun essai des plus

grands plaisirs ; s'ils ne font point exercés d'avance à les surmonter , quand ils y seront exposés ; en sorte que le penchant qui nous entraîne tous vers la volupté , ne les contraigne jamais à commettre aucune action honteuse ; il leur arrivera la même chose qu'à ceux qui succombent aux objets terribles ; ils tomberont d'une autre maniere , & avec plus de honte encore , dans l'esclavage de ceux qui seront assez forts pour résister aux plaisirs , de ceux mêmes qui s'en permettent librement la jouissance , & qui quelquefois sont tout-à-fait corrompus : leur ame sera en partie libre , & en partie esclave ; ils ne mériteront pas le titre d'hommes vraiment courageux & vraiment libres. Voyez si ce que je dis vous semble raisonnable. *Clinias*. La chose nous paroît telle , tandis que vous parlez : mais ne conviendrait-il pas à des jeunes gens & à des imprudens plutôt qu'à nous , de vous croire sur le champ & à la légère en des matieres de cette conséquence ?

L'ATHÉN. Maintenant , *Clinias* & vous Etranger de Lacédémone , si nous passons , comme nous nous le sommes proposé , de la
force

force à la tempérance, que trouverons-nous de réglé en ce point dans vos deux Etats d'une maniere plus excellente, que dans les autres qui passent pour être gouvernés au hazard, comme nous venons de faire au sujet de la guerre? *Mégille*. C'est ce qu'il n'est pas aisé d'assigner. *Clinias*. Pour moi, je trouve que les repas en commun & les gymnases sont très-bien imaginés, pour inspirer à la fois le courage & la tempérance. *L'Athén*. Je vois bien, Etrangers, qu'en fait de loix, il est rare de régler toutes choses, soit en paroles, soit en effet, de maniere que personne n'y trouve à redire: & il me paroît qu'il en est de la politique comme de la médecine, à qui il est impossible de prescrire pour chaque tempérament un régime, qui ne soit en même tems nuisible & salutaire à certains égards. En effet, vos gymnases & vos repas en commun sont avantageux aux Etats en bien des points; mais ils ont de grands inconvéniens par rapport aux séditions. Les Milésiens, les Béotiens & les Thuriens en fournissent la preuve. Cet établissement a encore produit un très-grand mal, en pervertissant l'usage ancien des plaisirs.

firs de l'amour, tel qu'il a été réglé par la nature, non seulement pour les hommes, mais aussi pour les animaux : Et c'est à vos deux Cités sur-tout, & aux autres Etats où les gymnases sont introduits, qu'il faut attribuer la cause de ce désordre. (24) De quelque façon qu'il faille envisager cet objet, sérieusement ou en badinant, il paroît certain que la nature a attaché les plaisirs de l'amour, à cette union des deux sexes qui a pour fin la génération ; & que toute autre union des mâles avec les mâles, ou des fe-

(24) Les Crétois, dit Héraclide, ont, à ce qu'il paroît, introduit les premiers l'amour des garçons, & ce crime n'a rien de honteux chez eux. Aristote ajoute, Polit. 2. chap. 10, que Minos autorisa cet amour, pour empêcher le trop grand nombre des enfans. Voyez de plus ce que Strabon livre 10. rapporte d'après Ephore au sujet des Crétois. Quant aux Lacédémoniens, quoique Théodoret atteste dans sa Thérapeutique, discours 9, que les loix de Lycurgue lâchoient la bride à cette infame débauche ; néanmoins Elie liv. 3. chap. 12. & Xénophon, Répub. de Lacédém., s'accordent à justifier ce Législateur sur ce point. Voici les paroles de Xénophon. *Lycurgue permit l'amour honnête des garçons, approuvant ceux qui s'attachoient à un enfant, charmés des belles qualités de son ame, & vivoient avec lui une amitié irréprochable. Mais si quelqu'un paroïssoit aimer un enfant en vue de son corps, il déclara que c'étoit une chose infame, & ordonna de n'y toucher pas plus qu'un pere à son fils, ou un frere à son frere.* On peut concilier ces deux auteurs avec Platon : ils parlent de la loi, & Platon de l'usage. Pour Théodoret, il y a apparence qu'il n'avoit en vue que l'institution des gymnases, laquelle, même contre l'intention du Législateur, étoit propre à produire cet effet détestable.

nelles avec les femelles , est un des plus énormes attentats contre la nature , que l'excès de l'intempérance ait produit. Tout le monde s'accorde à mettre sur le compte des Crétois l'invention de la fable de Ganimède. Persuadés que Jupiter étoit l'auteur de leurs loix , ils ont imaginé cette fable , & l'ont attribuée à ce Dieu , afin de pouvoir à son exemple goûter ce criminel plaisir : mais laissons-là cette fiction.

LORSQUE les hommes se proposent de faire des loix , presque toute leur attention doit rouler sur ces deux grands objets , le plaisir & la douleur , tant par rapport aux mœurs publiques , qu'à celles des particuliers. Ce sont deux sources ouvertes par la nature , & qui coulent sans cesse. Tout Etat , tout homme , tout animal qui va y puiser dans l'endroit , dans le tems & dans la mesure convenable , est heureux : quiconque au contraire y puise sans discernement & hors de propos , est malheureux. *Mégille*. Etranger , tout cela est vrai sous un certain jour , & lorsque nous cherchons ce qu'on pourroit y opposer , nous sommes fort embarrassés. Cependant je pense que ce n'est

pas fans raison que le Légiflateur de Lacédémone nous a ordonné de fuir les plaifirs. Je laiffe à Clinias le foin de défendre les inftitutions de Gnofle; pour celles de Sparte, il ne me paroît pas qu'on puiſſe rien preſcrire de mieux touchant l'ufage des plaifirs. La loi a banni de tout le pays tout ce qui eſt une occaſion aux hommes de ſe livrer à des excès de volupté, d'intempérance & de brutalité. Auſſi dans les campagnes & dans les villes dépendantes de Sparte, ne verrez-vous ni banquets, ni rien de ce qui les accompagne, & réveille en nous tous les ſentimens de plaifir. Il n'eſt perſonne qui venant à rencontrer un citoyen, qui eût pouſſé le divertiffement juſqu'à l'ivreſſe, ne le châtiât ſur le champ très-févérement. Il auroit beau alléguer pour excuſe les fêtes de Bacchus; cela ne lui ſerviroit de rien. Ce n'eſt pas comme chez vous, où j'en ai vû ces jours-là dans des charrettes; (25) ni

(25) A Athenes durant les Bacchanales, des gens barbouillés de lie alloient par les rues dans des charrettes, & diſoient des injures aux paſſans: de là le proverbe, *convitia à pluſtro*. Ils repréſentoient auſſi des farces, & c'eſt à ce groſſier divertiffement qu'on doit l'origine du plus noble des ſpectacles.

*Ignotum tragicæ genus inveniffe Camenæ
Dicitur, & pluſtris vexiſſe poemata Theſpis,
Quæ canerent, agerentque perunâ ſecibus ora.*

Hor. art. poët.

comme à Tarente, une de nos colonies, où je vis toute la ville plongée dans l'yvresse le jour des Bacchanales. Il ne se passe rien de semblable chez nous.

L'ATHÉN. Etranger Lacédémonien, ces sortes de divertissemens n'ont rien que de louable, lorsqu'on y apporte une certaine modération; ils ne sont capables d'énervier l'ame, que lorsqu'ils sont excessifs. D'ailleurs nos Athéniens pourroient vous rendre la pareille, en vous reprochant la licence où vous laissez vivre vos femmes. (26) Enfin, à Tarente, ainsi que chez nous & chez vous, une seule raison suffit pour justifier tous les usages semblables, & montrer qu'ils sont bien établis. Chacun en effet ne manquera pas de

(26) Aristote, Polit. 2. chap. 9. reproche à Lycurgue d'avoir négligé l'article des femmes; & il ajoute que partout où ce point capital est omis, la moitié de l'Etat n'a point de Loix. Ce qui fait, poursuit-il, qu'on estime si fort les richesses à Lacédémone, c'est la vie licentieuse & voluptueuse des femmes. Il trouve la cause de ce désordre dans les longues guerres que les Lacédémoniens eurent à soutenir au commencement contre ceux d'Argos & de Messène: ce qui les tint longtems absens de chez eux. Les femmes demeurèrent donc maîtresses de leur conduite. Lycurgue vit l'abus, mais tout Lycurgue qu'il étoit, il n'osa entreprendre d'y remédier. Bien plus, ce qu'il fit pour l'éducation des hommes, que la chasse, les gymnases, & les repas en commun tenoient toujours hors de chez eux, dut nécessairement achever de corrompre les femmes.

répondre à l'Etranger qui témoigneroit sa surprise à la vue d'un usage auquel il n'est pas accoutumé : Etranger, ne vous étonnez pas ; telle est la loi parmi nous ; peut-être en suivez-vous une autre. Mais dans cet entretien, mes chers amis, ce n'est pas sur les préjugés vulgaires que nous raisonnons, mais sur la sagesse & sur l'ignorance des Législateurs.

ENTRONS donc dans quelque détail au sujet de la débauche en général. (27) Cette pratique est de grande importance, & la bien régler n'est pas le fait d'un Législateur ordinaire. Je ne parle point ici de l'usage du vin précisément, ni s'il vaut mieux en boire que s'en abstenir. Je parle de la débauche, & je demande s'il est plus à propos d'en user à cet égard comme les Scythes, les Perses, les Carthaginois, les Celtes, les Ibériens & les Thraces, toutes nations belliqueuses, ou comme vous. Chez vous on s'en abstient entièrement, à ce que vous dites : au contraire les Scythes & les Thraces boivent toujours pur, eux & leurs femmes ; ils vont

(27) Je n'ai point trouvé dans notre langue de mot qui rende mieux celui de *μῆθη*, en latin, *comessatio*. La suite du discours fera comprendre ce que Platon entend par-là.

même jusqu'à répandre le vin sur leurs habits ; persuadés que cet usage n'a rien que d'honnête , & qu'en cela consiste le bonheur de la vie. Les Perses n'en font pas moins ; & ils y ajoutent bien d'autres délicatesses , que vous rejettez : en quoi je trouve que vous avez plus de raison qu'eux. *Mégille.* Aussi les mettons-nous en fuite , toutes les fois qu'ils en viennent aux mains avec nous. *L'Athén.* Croyez-moi , ne faites pas valoir cette raison-là. Car il y a eu & il y aura encore bien des défaites & des victoires , dont il est difficile d'assigner la cause. Ne nous servons donc point des batailles gagnées ou perdues , comme d'une preuve décisive de la bonne ou de la mauvaise disposition des loix : la chose n'en demeure pas moins douteuse après cela. Ne voyons-nous pas que les grands Etats , dans les guerres qu'ils ont avec les petits , les envahissent & les subjuguent ? Ainsi les Syracusains ont dompté les Locriens , qui passent pour le peuple le mieux policé de cette contrée : ainsi les Athéniens ont soumis les habitans de Cée. On pourroit citer mille exemples semblables. Voyons plutôt ce qu'il nous faut penser de chaque

institution, en l'examinant en elle-même, & en mettant à part les défaites & les victoires. Disons de tel usage, qu'il est bon en foi; de tel autre, qu'il est mauvais; & avant toutes choses, écoutez-moi sur la manière dont je crois qu'il faut envisager ce qui est bon en ce genre & ce qui ne l'est pas. *Mé-gille*. Comment doit-on donc s'y prendre?

L'ATHÉN. Il me paroît que tous ceux qui discourant sur quelque usage commencent par le blâmer ou par l'approuver, sitôt qu'on en a prononcé le nom, ne s'y prennent pas comme il faut. C'est précisément comme si quelqu'un disant que le bled est une bonne nourriture, on se mettoit à le contredire, sans s'être auparavant informé de lui quelle est la manière dont on doit le préparer, ni comment, à qui, avec quoi, dans quel état tant de la chose que des personnes, il faut le donner. Or voilà ce que nous faisons vous & moi dans ce discours. Au seul nom de débauche, vous avez condamné la chose, & moi je l'ai approuvée, le tout avec bien peu de jugement de part & d'autre. Car nous avons allégué chacun pour nôtre sentiment des témoins & des autorités: j'ai

cru dire quelque chose de fort concluant en sa faveur, en faisant voir qu'elle est en usage chez beaucoup de nations ; vous vous êtes appuyés au contraire sur ce que les peuples à qui elle est inconnue, sont supérieurs aux autres dans les combats : preuve fort équivoque , comme nous l'avons vû. Si nous suivons la même méthode dans l'examen des autres loix, nôtre entretien n'ira pas comme je fouhaite. Je veux vous en proposer une autre , qui est , à mon avis, celle qu'on doit suivre dans la discussion de la matiere présente ; & j'essayerai si je puis vous donner une idée de la vraie maniere de traiter ces sortes de sujets : d'autant plus qu'en suivant nôtre premiere route , nous trouverions sur chaque article une infinité de nations qui ne seroient nullement d'accord avec vos deux Cités. *Mégille*. S'il est une voye plus directe pour nous conduire au but , parlez , nous sommes disposés à écouter.

L'ATHÉN. Examinons la chose ainsi. Si quelqu'un disoit qu'il est bon d'élever des chèvres, & qu'on tire un grand profit de cet animal : & qu'un autre pensât le contraire,

parce qu'il auroit vû des chèvres pâtre sans gardien dans des endroits cultivés, & y faire de grands dégâts: le mépris que celui-ci feroit de ce bétail, pour l'avoir vû sans berger, ou n'en ayant qu'un mauvais, auroit-il quelque fondement; & sur une pareille raison pourroit-on sensément mépriser qu'oi que ce soit? *Mégille*. Non, assurément. *L'Athén*. Suffit-il pour être un bon pilote, d'avoir une connoissance exacte de la navigation, soit que d'ailleurs on soit sujet ou non au mal de mer? qu'en pensez-vous? *Mégille*. Point du tout: la science ne sert de rien au pilote, qui feroit sujet à cette maladie. *L'Athén*. Un Général d'armée qui possède l'art de la guerre, fera-t-il en état de commander, s'il est timide dans le danger, & si l'ivresse de la crainte lui trouble la tête? *Mégille*. Nullement. *L'Athén*. Et s'il étoit à la fois lâche & sans expérience? *Mégille*. Ce feroit un fort mauvais Général, plus digne de commander à des efféminés qu'à des gens de cœur. *L'Athén*. Mais quoi! Si quelqu'un approuvoit ou blâmoit une assemblée quelconque, qui par sa nature devroit avoir un chef, & pourroit être uti-

le, étant bien gouvernée; & que d'ailleurs il ne l'eût jamais vue bien en ordre sous la direction d'un chef, mais ou abandonnée à elle-même, ou mal conduite; pensons-nous que l'estime ou le mépris qu'il feroit d'une pareille assemblée, fût de quelque poids?

Mégille. Comment cela pourroit-il être, puisqu'il n'auroit jamais été à portée de voir une de ces assemblées bien gouvernée, ni d'y assister?

L'ATHÉN. Arrêtez un moment. Les banquets & les convives qui les composent, ne forment-ils pas une espece d'assemblée? *Mégille.* Sans doute. *L'Athén.* Or quelqu'un a-t-il jamais vu de la règle & de l'ordre dans ces banquets? Il vous est aisé à tous deux de répondre que vous n'en avez jamais vu: cela n'est point d'usage chez vous, & la loi vous l'interdit. Pour moi qui ai assisté à beaucoup de banquets en divers lieux, & qui me suis informé de presque tous; je puis vous assurer que je n'en ai ni vu, ni entendu nommer un seul où tout se passât dans la règle. On y observe bien en certains lieux quelque ordre en un petit nombre de points peu importans: mais l'essentiel, le tout,

pour mieux dire , n'est nullement réglé. *Clinias*. Que dites-vous-là , Etranger ? expliquez-vous plus clairement. Car , comme vous l'avez dit , n'ayant nulle expérience sur ces sortes d'assemblées , où nous n'avons peut-être jamais assisté , nous ne pouvons connoître sur le champ ce qu'il peut y avoir de bien ou de mal réglé. *L'Athén* Cela doit être. Ecoutez-moi donc ; je vais vous mettre au fait. Vous concevez que dans toute assemblée , dans toute Société , quel qu'en soit l'objet , il est selon l'ordre qu'il y ait un chef. *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Nous venons de dire que le chef d'une armée doit être courageux. *Clinias*. Sans doute. *L'Athén*. Le chef courageux fera moins sujet que le lâche à se troubler à la vue du danger. *Clinias*. Cela est évident. *L'Athén*. S'il y avoit quelque moyen de mettre à la tête d'une armée un homme qui ne craignît rien , qui ne se troublât de rien ; ne ferions-nous pas tout au monde pour nous en servir ? *Clinias*. Sans contredit.

L'ATHÉN. Or il ne s'agit point ici d'un chef qui commande une armée contre l'ennemi en tems de guerre ; mais d'un chef qui

au fein de la paix préside à des amis rassemblés pour passer quelques momens dans une allégresse commune. *Clinias*. Fort bien. *L'Athén*. Une pareille assemblée ne se tiendra pas sans quelque tumulte, si la débauche y entre pour quelque chose. N'est-ce pas ? *Clinias*. Non, certes : elle doit même être fort tumultueuse. *L'Athén*. Il faudra donc avant toutes choses donner à ces convives un chef. *Clinias*. Oui ; aucune assemblée ne doit en avoir plus de besoin. *L'Athén*. Ne faut-il pas, si la chose est possible, lui en procurer un ennemi du tumulte ? *Clinias*. Sans contredit. *L'Athén*. Il est encore nécessaire qu'il soit bien au fait des loix d'une telle assemblée ; puisque son devoir est non seulement de veiller à entretenir l'amitié entre les convives, mais encore de faire servir leur réunion à en resserrer les nœuds de plus en plus. *Clinias*. Rien de plus vrai. *L'Athén*. Ainsi il faut mettre à la tête de cette troupe échauffée par le vin un chef sobre & sage : car s'il a les qualités contraires, s'il est jeune, peu sage, & qu'il fasse la débauche avec eux, il aura bien du bonheur, s'il n'en résulte pas quelque grand mal. *Clinias*. J'en conviens.

L'ATHÉN. Dans la supposition donc que ces assemblées fussent aussi parfaitement réglées dans les Etats , qu'elles peuvent l'être , si l'on venoit après cela à les condamner , & qu'on trouvât à redire au fond même de la chose , il se pourroit faire que cette censure fût fondée en raison. Mais si on n'est porté à les blâmer , que par la vue du désordre extrême qui y regne aujourd'hui , il est évident premièrement qu'on ignore que les choses ne se passent point comme elles devroient se passer : en second lieu , que toute autre assemblée paroîtra sujette aux mêmes inconvéniens , lorsqu'elle sera destituée d'un maître & d'un chef sobre. Ne remarquez-vous pas en effet qu'un pilote yvre ou tout autre chef renverse tout , vaisseau , char , armée , en un mot tout ce qui est confié à sa conduite ?

CLINIAS. Ce que vous dites , Etranger , est dans l'exacte vérité. Mais je voudrois sçavoir , ce qui est une suite de tout ceci , quel avantage il en reviendrait , au cas qu'on observât dans les banquets les règles que vous avez marquées. Et pour me servir des exemples qu'on vient de citer ; un bon Général

à la tête d'une armée, est pour elle un gage assuré de la victoire, laquelle n'est pas un bien médiocre: il en est de même de tout le reste. Quel avantage pareil retireroient donc les Etats ou les particuliers, d'un banquet réglé avec tout l'ordre possible ? *L'Athén.* Quel grand bien croyez-vous qu'il résultât pour un Etat de la bonne éducation d'un enfant, ou même d'un chœur d'enfans ? Si l'on nous faisoit une semblable question, ne répondrions-nous pas qu'un seul enfant bien élevé est un petit objet pour tout l'Etat ? Mais si vous me demandiez en quoi l'éducation de toute la jeunesse intéresse le bien public, il ne seroit pas difficile de vous répondre, que les jeunes gens bien élevés feront un jour de bons citoyens; qu'étant tels, ils se comporteront bien en toutes rencontres, & qu'en particulier ils remporteront à la guerre la victoire sur l'ennemi. Ainsi la bonne éducation amène après soi la victoire: mais la victoire à son tour pervertit quelquefois l'éducation. Car plusieurs enflés de leurs succès, en sont devenus plus insolens; & leur arrogance les a plongés ensuite dans les plus grands malheurs. Jamais une

bonne éducation n'a été funeste à personne ; au lieu que les succès à la guerre ont été & seront funestes à bien des nations. (28)

CLINIAS. Vous me paroissez persuadé que les banquets, pourvû qu'ils se passent dans l'ordre, sont d'une grande conséquence pour l'éducation. *L'Athén.* Je n'en doute point. *Clinias.* Oseriez-vous m'assurer que ce que vous dites-là est vrai ? *L'Athén.* Comme bien des gens sont en cela d'un avis différent du mien, il n'y a qu'un Dieu qui puisse assurer que la chose est en effet telle que je dis. Mais si vous voulez sçavoir ma pensée là-dessus, je vous en ferai part avec plaisir, puisqu'aussi bien nous sommes en train de parler de loix & de politique. *Clinias.* C'est aussi votre façon de penser que nous serions bien aises de connoître, dans un sujet où les sentimens sont si partagés. *L'Athén.* Il faut se

(28) Il me paroît que ce trait regarde directement les Lacédémoniens, qui allèrent toujours se corrompant, depuis que par leurs victoires ils eurent pris un certain ascendant sur les autres Grecs, & en particulier sur leurs rivaux les Athéniens. La guerre du Péloponnèse ne fut pas moins fatale aux vainqueurs qu'aux vaincus ; elle ruina la puissance des uns, & les mœurs des autres. Je remarque aussi que Platon se sert de l'expression Παιδεία Καδμεία, par allusion au proverbe, Καδμεία νίκη, qui signifie une victoire funeste au vainqueur. Voyez Suidas.

se rendre à vos desirs : Donnez-moi donc toute votre attention ; & de mon côté je vais redoubler mes efforts pour vous expliquer nettement ma pensée. Mais avant tout, il est bon de vous prévenir sur une chose. Les Athéniens passent dans toute la Grece pour aimer à parler & pour parler beaucoup. Les Lacédémoniens au contraire ont la réputation de parler peu ; (29) & les Crétois, de s'appliquer beaucoup plus à penser qu'à parler. Je crains donc que vous ne me preniez pour un vain discoureur, lorsque vous me verrez entamer un long propos sur un objet aussi mince que les banquets. Mais il m'est impossible de vous expliquer clairement & suffisamment comment ils doivent être réglés, sans vous dire quelque chose touchant la vraie nature de la Musique ; & je ne puis parler de Musique, sans embrasser toutes les parties de l'éducation : ce qui m'engagera nécessairement dans de longues discussions. Ainsi délibérez sur le parti que nous avons à prendre , & si laissant cet objet pour le

(29) Ils avoient cette réputation même dès le tems d'Homere, autant qu'on en peut juger par le caractère de brièveté & de précision qu'il attribue à l'éloquence de Ménélas. *Iliad.* 3.

présent, nous passerons à quelque autre considération sur les loix.

MÉGILLE. Etranger Athénien, vous ne sçavez peut-être pas que ma famille a droit d'hospitalité à Athenes. C'est apparemment une chose ordinaire à tous les enfans, lorsqu'ils viennent à apprendre qu'ils ont droit d'hospice dans une ville, de se sentir de l'inclination pour elle, & de la regarder comme une seconde patrie, après celle qui leur a donné le jour : du moins c'est un sentiment que j'ai éprouvé. Dès ma plus tendre jeunesse, quand j'entendois les Lacédémoniens louer ou blâmer les Athéniens, & quand on me disoit : Mégille, vôtres ville nous a bien ou mal servis en cette rencontre ; je prenois sur le champ le parti de vos concitoyens, contre ceux qui en parloient mal ; & j'ai toujours conservé pour Athenes toute sorte de bienveillance. Votre accent me charme ; & ce qu'on dit communément des Athéniens, que quand ils sont bons, ils le sont au plus haut degré, m'a toujours paru véritable. Ce sont en effet les seuls qui ne doivent point leur vertu à une éducation forcée ; elle naît en quelque sorte avec eux ;

ils la tiennent des Dieux en présent ; elle est franche & n'a rien de fardé. Ainsi pour ce qui me regarde, dites avec confiance tout ce que vous jugerez à propos.

CLINIAS. Etranger, lorsque vous aurez entendu, & reçu favorablement ce que j'ai à vous dire de mon côté, j'espère que vous ne vous croirez par gêné en parlant devant moi. Vous connoissez sans doute de réputation Epiménide, cet homme divin. (30) Il étoit de Gnosse, & de nôtre famille. Dix ans avant la guerre des Perses, étant allé à Athenes par ordre de l'oracle, il y fit certains sacrifices que le Dieu lui avoit prescrits. Et comme les Athéniens étoient dans l'attente de l'armée des Perses, il leur prédit qu'ils ne viendroient de dix ans, & qu'après avoir vû échouer leur entreprise, ils s'en retourneroient chez eux, ayant fait moins de mal aux Grecs, qu'ils n'en auroient reçu d'eux. Alors vos ancêtres lui accordèrent publiquement le droit d'hospitalité ; & depuis ce tems-là nôtre famille, de pere

(30) Au sujet d'Epiménide, voyez Plutarque, vie de Solon. S. Paul dans son Epître à Tite en cite un vers qui n'est point à la louange des Crétois ; il le nomme leur prophète, c'est-à-dire qu'il passoit pour tel chez eux.

en fils , a toujours été très-attachée aux Athéniens.

L'ATHÉN. De vôte part tout me paroît bien disposé pour m'entendre : de la mienne, je puis répondre de ma volonté ; mais je crains que le pouvoir ne la seconde point. Essayons cependant. Commençons par définir ce que c'est que l'éducation, & quelle est sa vertu. Nous ne pouvons nous dispenser d'entamer par-là le discours qui est entre nos mains, jusqu'à ce qu'il nous conduise par degrés au Dieu du vin. *Clinias*. Entrons donc par là en matiere , puisque vous le trouvez bon. *L'Athén*. Voyez si l'idée que je me forme de l'éducation , est de vôte goût. *Clinias*. Quelle est-elle ? *L'Athén*. La voici. Je dis que pour devenir un homme excellent en quelque profession que ce soit , il faut s'y exercer dès l'enfance, dans ses divertissemens comme dans les momens sérieux , sans négliger rien de ce qui peut y avoir rapport : par exemple, il faut que celui qui veut être un jour un bon laboureur, ou un bon architecte, s'amuse dès ses premiers ans , celui-ci à bâtir de petits châteaux d'enfant, celui-là, à remuer la terre :

que le maître qui les élève , fournisse à l'un & à l'autre de petits outils , sur le modele des outils véritables ; qu'il leur fasse apprendre d'avance ce qu'il est nécessaire qu'ils sçachent , avant que d'exercer leur profession ; comme au charpentier , à mesurer & à niveler ; au guerrier , à aller à cheval , ou quelque autre exercice semblable , par forme de passe-tems : en un mot , il faut qu'au moyen des jeux , il tourne le goût & l'inclination des enfans vers l'objet , qui doit faire un jour leur principal mérite , quand ils en auront acquis la perfection. Je définis donc l'éducation , une institution bien entendue qui , par voye d'amusement , conduit l'ame d'un enfant à aimer ce qui , lorsqu'il sera devenu grand , doit le rendre accompli dans le genre qu'il a embrassé. Voyez , comme je vous ai dit , si ce commencement vous plaît. *Clinias.* Oui.

L'ATHÉN. Ne laissons pas non plus à ce que nous appellons éducation une signification vague. Nous employons souvent ce terme dans un sens fort impropre , lorsque nous disons de certaines gens , par forme de louange ou de mépris , qu'ils sont bien ou

mal élevés, & que nous l'appliquons à des personnes habiles dans le trafic, dans le commerce de mer, & en d'autres professions semblables. Néanmoins, en parlant ainsi, nous n'avons pas en vue cette éducation qui inspire à l'homme le desir d'être un excellent citoyen, & lui apprend à commander & à obéir selon la justice. Or c'est celle-ci que nous venons de définir, si on en juge par ce que nous avons dit, & elle mérite seule le nom d'éducation. Quant à celle qui est dirigée vers les richesses, la force du corps, & quelque talent que ce soit, où la sagesse & la justice n'entrent pour rien; c'est une éducation basse & servile, ou plutôt elle est indigne de porter ce nom. Mais ne disputons pas sur les termes avec le vulgaire. Tenons seulement pour constant ce qui vient d'être reconnu, que ceux qui ont été bien élevés, deviennent d'ordinaire des hommes estimables; qu'ainsi on ne doit jamais mépriser l'éducation, parce que de tous les avantages que peut posséder un homme vertueux, c'est le plus considérable; & que si on a quelquefois le malheur de la perdre, il faut pendant la vie faire tous ses efforts pour la

recouvrer , s'il est possible. *Clinias*. Vous avez raison , & nous convenons de tout cela. *L'Athén*. Mais nous sommes aussi convenus plus-haut que les gens de bien font ceux qui ont un empire absolu sur eux-mêmes , & les méchans , ceux qui n'en ont aucun. *Clinias*. Cela est vrai.

L'ATHÉN. Reprenons & développons davantage ce que nous disions alors ; & permettez-moi d'essayer si , avec le secours d'un emblème , je pourrai vous mieux expliquer la chose. *Clinias*. Très-volontiers. *L'Athén*. Ne pouvons-nous pas dire que chaque homme est un ? *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Et qu'il a au dedans de soi deux conseillers insensés , opposés l'un à l'autre , qu'on appelle le plaisir & la douleur ? *Clinias*. La chose est ainsi. *L'Athén*. Il y faut ajouter les pressentimens du plaisir & de la douleur à venir , à qui l'on donne le nom commun d'attente : mais l'attente de la douleur se nomme proprement crainte , & celle du plaisir , espérance. A toutes ces passions préside le jugement , qui prononce sur ce qu'elles ont de bon ou de mauvais : & lorsque ce jugement devient la décision commune

d'un Etat, il prend le nom de loi. *Clinias*. J'ai quelque peine à vous suivre. Ne laissez pas cependant de continuer. *Mégille*. Je suis dans le même cas que *Clinias*.

L'ATHÉN. Formons-nous maintenant de tout cela l'idée suivante. Figurons-nous que chacun de nous est un automate sorti de la main des Dieux, soit qu'ils l'aient fait pour s'amuser, ou qu'ils aient eu quelque dessein sérieux : car nous n'en sçavons rien. (31) Ce que nous sçavons, c'est que ces passions sont comme autant de cordes ou de fils, qui nous tirent chacun de son côté, & qui par l'opposition de leurs mouvemens, nous entraînent vers des actions opposées : ce qui fait la différence du vice & de la vertu. En effet la raison nous dicte qu'il est de nôtre devoir de n'obéir qu'à un de ces fils ; d'en suivre toujours la direction, & de résister fortement à tous les autres. Ce fil n'est autre que le fil d'or & sacré du jugement,

ap-

(31) Voilà la preuve de ce que je disois dans la Préface, que les plus sages Philosophes de l'Antiquité igno-
roient la destination & la fin dernière de l'homme : quel-
les ténèbres par conséquent l'ignorance de ce point ne de-
voit-elle pas jeter sur tout le reste !

appellé la loi commune de l'Etat. Les autres fils sont de fer & roides: au lieu que celui-là est souple, parce qu'il est d'or. Il faut que tous les autres, dont les formes sont de toute espece, se prêtent à la direction très-parfaite de la loi. Car le jugement, quoique excellent de sa nature, étant doux & éloigné de toute violence, il a besoin pour nous tirer à foi du ministère des passions, afin que le fil d'or donne en nous la loi aux autres fils. (32)

C'EST ainsi que dans la supposition qui fait de nous autant d'automates, on conserve à la vertu tous ses droits; on développe d'une maniere sensible ce que c'est qu'être supérieur ou inférieur à soi-même; on fait voir que tout homme, après avoir bien compris la nature du jeu de ces différens fils, doit suivre dans sa conduite la direction du fil de la raison; & que tout Etat, soit qu'il soit redevable à un Dieu de cette connoissance, soit qu'il la tienne d'un Sage, doit en faire la loi de son administration tant in-

(32) Théodoret, Thérap. discours 5, se sert de ce passage pour prouver que Platon a reconnu la liberté de l'homme. On peut voir ses réflexions à ce sujet.

térieure qu'extérieure. Cette supposition sert encore à nous donner des notions plus claires du vice & de la vertu; & ces notions à leur tour, nous feront peut-être mieux connoître ce que c'est que l'éducation & les autres institutions humaines, & en particulier ce qu'il faut penser des banquets, qu'on feroit tenté de regarder comme un objet peu important, qui ne mérite pas qu'on s'en entretienne si longtems; mais qui, à ce que j'espère, ne vous paroîtra pas dans peu indigne que nous nous y soyons tant arrêtés. *Clinias*. Fort bien. Tâchons enfin d'en venir à quelque conclusion digne d'un si long discours.

L'ATHÉN. Dites-moi. (33) Qu'arriveroit-il à cet automate, si on lui faisoit boire beaucoup de vin? *Clinias*. A quel dessein me faites-vous cette question? *L'Athén*. Il ne s'agit pas encore de vous l'expliquer. Je vous demande seulement en général quel effet la boisson produira sur lui: & pour vous faire mieux entendre le sens de ma question, je

(33) Ceux qui auront le texte grec sous les yeux en lisant ceci, s'appercevront que j'ai fait quelque changement dans l'ordre des interlocuteurs. C'est à eux de juger si j'y ai été suffisamment autorisé par la liaison du discours.

vous prie de me dire si l'effet du vin n'est pas de donner un nouveau degré de vivacité à nos plaisirs & à nos peines , à nos aversions & à nos amours ? *Clinias*. Sans contredit. *L'Athén*. Donne-t-il pareillement une nouvelle activité à nos sens , à notre mémoire , à nos opinions & à nos raisonnemens ? Ou plutôt le vin , lorsqu'on en boit jusqu'à s'enivrer , n'éteint-il pas en nous tout cela ? *Clinias*. Il l'éteint entièrement. *L'Athén*. L'yvresse remet donc l'homme au même état quant à l'ame , que lorsqu'il étoit enfant ? *Clinias*. Précisément. *L'Athén*. Il s'en faut de beaucoup sans doute qu'on soit alors maître de soi-même. *Clinias*. Oui , certes. *L'Athén*. La disposition de cet homme n'est-elle pas très-mauvaise ? *Clinias*. Sans contredit. *L'Athén*. Ainsi le vieillard n'est point , à ce qu'il paroît , le seul qui redevienne enfant ; il en arrive autant à quiconque s'enivre. *Clinias*. Vous avez raison , Etranger.

L'ATHÉN. Après cela , croyez-vous que quelqu'un fût assez hardi , pour entreprendre de prouver , non seulement qu'il ne faut pas fuir , autant qu'on le peut , la débau-

che, mais qu'il est même à propos d'en tâter quelquefois ? *Clinias*. Il le faut bien ; puisque vous vous donnez pour tel, & que vous vous êtes engagé à nous le prouver.

L'Athén. Je m'y suis engagé, il est vrai ; & je suis prêt à tenir parole, vû la grande envie que vous témoignez l'un & l'autre de m'entendre.

Clinias. Comment n'en ferions-nous point curieux, quand ce ne seroit qu'à cause de ce qu'il y a de surprenant & d'étrange à dire, qu'un homme doit, de gaieté de cœur, se mettre dans l'état le plus honteux ? *L'Athén.* C'est de l'état de l'ame que vous parlez sans doute.

Clinias. Oui. *L'Athén.* Mais quoi ! par rapport au corps, trouveriez-vous extraordinaire que l'on consentît à le réduire à un état de maigreur, de difformité & de foiblesse, qui feroit pitié ?

Clinias. Pourquoi non ? *L'Athén.* Quoi donc ? pensez-vous que ceux qui vont chez les Médecins prendre des breuvages, ignorent que ces remedes, dès qu'ils les auront pris, les mettront pour plusieurs jours dans une situation si fâcheuse, que si elle devoit durer toujours, ils aimeroient mieux mourir ? Ne sçayons-nous pas aussi combien ceux qu'on dres-

se aux pénibles exercices du gymnase, deviennent d'abord foibles & extenués. *Clinias*. Nous sçavons tout cela. *L'Athén*. Et de plus, qu'ils prennent d'eux-mêmes ce parti, à cause de l'utilité qui doit leur en revenir ? *Clinias*. Cela est vrai. *L'Athén*. Ne faut-il pas porter le même jugement sur toutes les autres choses de la vie ? *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Et conséquemment aussi sur l'usage des banquets, s'il est vrai qu'il ait pareillement ses avantages ? *Clinias*. Sans doute. *L'Athén*. Si donc nous trouvons que cet usage renferme quelque utilité, qui ne le cede en rien à celle que le corps retire du gymnase ; il sera préférable à la gymnastique, en ce que les commencemens de celle-ci sont très-douloureux, ce qui n'a pas lieu dans celui-là. *Clinias*. Vous avez raison : mais vous m'étonnerez beaucoup, si vous trouvez en lui l'avantage que vous prétendez.

L'ATHÉN. Voilà donc ce qu'il faut que je tâche de vous démontrer. Répondez-moi. Pouvez-vous appercevoir en nous deux fortes de craintes tout-à-fait opposées ? *Clinias*. Quelles sont-elles ? *L'Athén*. Les voici. D'abord nous craignons les maux dont nous

hommes menacés. *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Et de plus nous craignons en plusieurs rencontres l'opinion défavantageuse qu'on pourroit concevoir de nous, quand nous y donnons occasion par des actions ou des discours peu honnêtes. Nous appellons cette crainte pudeur, & c'est, je pense, le nom qu'on lui donne par-tout. *Clinias*. Je l'avoue. *L'Athén*. Telles sont les deux sortes de craintes dont je voulois parler. La seconde combat en nous l'impression de la douleur & des autres objets terribles; elle n'est pas moins opposée à la plupart des plaisirs, & sur-tout aux plus grands. *Clinias*. Vous avez raison. *L'Athén*. N'est-il pas vrai que le Législateur, & quiconque s'entend tant soit peu en politique, a pour cette crainte les plus grands égards, & que la revêtant du nom de pudeur, il qualifie d'impudence la confiance qui lui est opposée, la regardant comme le plus grand mal que puissent éprouver les Etats & les particuliers? *Clinias*. Vous dites vrai. *L'Athén*. C'est encore cette crainte qui fait notre sûreté dans je ne sçais combien d'occasions importantes; à la guerre, c'est à elle plus qu'à nulle autre chose, qu'on doit son

salut & la victoire. Deux choses en effet contribuent à la victoire; la confiance à la vue de l'ennemi, & la crainte de se déshonorer devant ses amis. *Clinias*. Cela est certain. *L'Athén*. Il faut donc que chacun de nous soit à la fois intrépide & craintif par rapport aux objets que nous venons de distinguer. *Clinias*. Sans contredit.

L'ATHÉN. Lorsqu'on veut rendre quelqu'un intrépide, n'en vient-on point à bout en le mettant sous la direction de la loi, au milieu des objets les plus capables de l'effrayer? *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Et que ferons-nous pour inspirer à quelqu'un la crainte de ce qu'il doit craindre? Ne le mettrons-nous pas aux prises avec l'impudence, lui apprenant par divers essais à remporter une pleine victoire sur les plaisirs? N'est-ce pas en luttant sans cesse contre ses penchans habituels, & en les réprimant, qu'il faut qu'il acquière la perfection de la force? Quiconque n'aura nulle expérience, nul usage de ce genre de combat, ne fera pas même vertueux à demi; jamais il ne sera parfaitement tempérant, s'il n'a point appris à résister à une foule de sentimens voluptueux,

& de défirs qui le portent à ne rougir de rien, & à commettre toutes fortes d'injustices; s'il ne s'est exercé à les vaincre avec le fecours de la réflexion, de l'action, & d'une méthode suivie, dans ses amusemens comme dans ses occupations sérieuses; & si au contraire il n'a jamais éprouvé les atteintes de ces passions. *Clinias*. Cela doit être suivant toute apparence.

L'ATHÉN. Mais quoi! quelque Dieu a-t-il donné aux hommes un breuvage propre à inspirer la crainte, enforte que plus on en boira, plus on se croira malheureux, plus on sentira augmenter sa frayeur sur le présent & sur l'avenir; & qu'étant pris à un certain excès, il glace d'effroi l'homme le plus intrépide; de maniere cependant qu'on revienne à son premier état, dès qu'on aura dormi, & que le breuvage aura cessé d'agir? *Clinias*. Etranger, y a-t-il sur la terre un breuvage de cette nature? L'Athén. Aucun. Mais s'il y en avoit un, le Législateur ne s'en serviroit-il pas utilement pour inspirer du courage? Et n'aurions-nous pas sujet de lui dire à cette occasion: Législateur, quel que soit le peuple à qui vous donnez des

loix, Crétois ou autre, le principal objet de vos fouhais ne feroit-il pas de connoître par une épreuve certaine fes dispositions par rapport au courage & à la lâcheté? *Clinias*. Il n'est personne qui ne répondît que oui. *L'Athén*. Ne desireriez-vous pas aussi que cette épreuve se pût faire sans aucun risque ni danger considérable, plutôt que d'une autre façon? *Clinias*. Tout Législateur aimera mieux qu'elle se puisse faire sans risque. *L'Athén*. Vous en useriez sans doute, mettant vos citoyens au milieu des objets terribles, & vous assurant dans le danger même de leurs dispositions. Vous y joindriez les encouragemens, les avis & les récompenses, pour les élever au dessus de toute crainte; couvrant au contraire d'opprobre quiconque ne s'efforceroit pas d'être en tout tel que vous voulez qu'il soit; & si dans ces exercices on montroit de la bonne volonté & du courage, on n'auroit rien à craindre de vôtre part; sinon, on n'auroit que des châtimens à attendre. Ou bien refuseriez-vous absolument d'employer ce breuvage, quoi qu'il ne fût sujet d'ailleurs à aucun inconvénient? *Clinias*. Et pour quelle raison,

Etranger, ne l'employeroit-il pas ?

L'ATHÉN. Cette forte d'épreuve, mon cher ami, feroit d'une merveilleufe facilité en comparaifon de celles d'aujourd'hui, pour quiconque voudroit s'exercer feul vis-à-vis de foi-même, ou avec d'autres, en grand ou en petit nombre. Et fi par refpect humain, dans la crainte d'être apperçu en cet état, avant que d'être fuffifamment aguerri, on choiiffoit de s'exercer dans la folitude; au lieu de mille chofes dont on fe fert aujourd'hui, on n'auroit qu'à faire emplette de ce breuvage, & on feroit sûr du fuccès. Il en feroit de même, fi comptant affez fur fes difpofitions naturelles & les effais précédens, on ne craignoit point de s'exercer avec d'autres, & de montrer en leur préfence fa force à furmonter les impreffions fâcheufes & inévitables de ce breuvage; de forte qu'on ne laiffât échapper aucune action indécente, & qu'on eût affez de vertu pour fe préferver de toute altération: pourvû encore qu'on fe retirât avant que d'avoir bû à l'excès, redoutant les affauts de cette boiffon capable à la fin de terraffer tous les hommes. *Clinias*. Oui: ce feroit fageffe d'en ufer de la forte.

L'ATHÉN. Revenons à notre Législateur. Il est vrai , lui dirons-nous , que les Dieux n'ont point fait présent aux hommes d'un semblable remède contre la crainte , & que nous n'en avons pas imaginé nous-mêmes : (car je ne mets pas les enchanteurs de la partie :) mais n'avons-nous pas un breuvage , dont l'effet est d'inspirer une sécurité & une confiance téméraire & hors de propos ? Qu'en dites-vous ? *Clinias*. Nous en avons un , répondra-t-il , & c'est le vin. *L'Athén*. Cette boisson n'a-t-elle pas une vertu toute opposée à celle dont nous venons de parler , rendant d'abord l'homme plus gai qu'auparavant ; ensuite à mesure qu'il en boit , le remplissant de mille belles espérances , & lui donnant une idée plus avantageuse de sa personne ; à la fin lui inspirant une pleine assurance de parler de tout , comme s'il n'ignoroit de rien , & le rendant tellement libre , tellement supérieur à toute crainte , qu'il dit & fait sans balancer tout ce qui lui vient à l'esprit ? *Clinias*. Tout le monde en conviendra avec vous. *Mégille*. Sans contredit.

L'ATHÉN. Rappelions-nous maintenant ces

qui a été dit ci-dessus, qu'il y a deux choses auxquelles il faut aguerrir nôtre ame; l'une à ne rien craindre en certaines occasions; l'autre, à tout craindre en d'autres. *Clinias*. Vous donniez, ce me semble, à cette seconde crainte le nom de pudeur. *L'Athén*. Justement. Puis donc que la force & l'intrépidité ne peuvent s'acquérir, qu'en s'exerçant à affronter les objets terribles; voyons si, pour parvenir au but opposé, il n'est pas besoin d'employer les moyens contraires. *Clinias*. Selon toute apparence. *L'Athén*. Ainsi, c'est dans les choses qui ont la vertu de nous remplir d'une confiance & d'une hardiesse extraordinaire, qu'il nous faut chercher un remede à l'impudence & à l'effronterie; apprenant à devenir timides & circonspects, pour ne rien dire, ne rien faire, ne rien souffrir dont nous ayons à rougir. *Clinias*. Cela doit être.

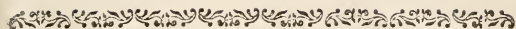
L'ATHÉN. Qu'est-ce qui nous expose à tomber en de pareilles fautes? n'est-ce point la colere, l'amour, l'insolence, l'ignorance, l'avarice, la lâcheté; & encore les richesses, la beauté, la force: enfin tout ce qui nous enivre par le plaisir, & nous fait

perdre la raison ? Or , pour faire d'abord l'essai de ces passions , & s'exercer ensuite à les vaincre , est-il une épreuve plus aisée , plus innocente que celle du vin ; & lorsqu'on y apporte les précautions convenables , est-il un divertissement plus propre à cet effet que celui des banquets ? Examinons la chose de plus près. Pour connoître un caractère difficile & farouche , capable de mille injustices , irons-nous traiter avec lui , & en lui remettant nos intérêts , faire une épreuve plus périlleuse que ne le feroit une entrevue dans une fête Bacchique ? Pour nous assurer qu'un homme n'est point esclave des plaisirs de l'amour , lui confierons-nous nos filles , nos fils & nos femmes , & ferons-nous un essai de ses mœurs , au risque de ce que nous avons de plus cher ? Je ne finirois pas , si je voulois rapporter toutes les raisons qui montrent combien il est plus avantageux de prendre connoissance des divers caractères , à la faveur d'un divertissement , sans paroître le vouloir , sans courir aucun danger : & je suis persuadé qu'il n'est personne , ni Crétois , ni autre , qui ne reconnoisse que cette manière de sonder l'ame d'autrui est très-con-

venable, & de toutes les épreuves la moins coûteuse, la plus sûre & la plus courte. (34) *Clinias*. Cela est vrai. *L'Athén*. Mais ce qu'il y a en cela de plus avantageux, c'est de connoître le caractère & la disposition des esprits, par la même voye qui sert à les rendre meilleurs; & c'est-là, je pense, un des objets de la Politique. N'est-ce pas? *Clinias*. Affurément.

- (34) *Reges dicuntur multis urgere culullis
Et torquere mero, quem perspexisse laborent
An sit amicitia dignus. Horat. art. Poët.*





L I V R E S E C O N D.

L'ATHÉN. Il faut, ce me semble, examiner maintenant, si le seul bien qu'on retire de l'usage bien réglé des banquets, est d'y voir à découvert les différens caractères; ou s'il en résulte encore un grand avantage, qui mérite toute l'attention du Législateur. Qu'en pensez-vous? pour moi, je soutiens qu'il s'y rencontre, comme je l'ai déjà insinué plus haut; mais par quelle raison & comment s'y trouve-t-il? c'est ce qu'il faut expliquer: redoublons notre attention, pour ne pas nous laisser induire en erreur. *Clinias*. Parlez. *L'Athén*. Je suis bien aise auparavant de vous rappeler à la mémoire la définition que nous avons donnée d'une bonne éducation; parce qu'autant que je puis conjecturer, du bon usage des banquets dépend sa conservation. *Clinias*. Vous leur attribuez-là une grande vertu.

L'ATHÉN. Je dis donc que les premiers sentimens des enfans sont ceux du plaisir & de la douleur; & que la vertu & le vice dans

ceux d'entre eux en qui ils se trouvent, sont d'abord confondus avec ces deux sentimens. Pour ce qui est de la sagesse, & de la ferme connoissance des vrais principes, heureux ceux qui même dans un âge avancé sont parvenus à les acquérir ! l'homme est parfait, lorsqu'il possède ces biens, & tous les autres renfermés dans ceux-ci. Ainsi j'appelle éducation, la vertu telle qu'elle se montre dans les enfans, lorsque les sentimens de joye ou de tristesse, d'amour ou de haine qui s'élèvent dans leur ame, sont conformes à l'ordre, ces enfans ne pouvant pas encore être vertueux par raison : & lorsque, la raison étant survenue, ces sentimens sont d'intelligence avec elle, à cause des bonnes habitudes auxquelles on les a dressés ; c'est dans cette intelligence que consiste la vertu prise en son entier : quant à cette partie de la vertu, qui a appris à faire un légitime usage du plaisir & de la douleur, & qui depuis le commencement de la vie jusqu'à la fin, nous fait embrasser ou haïr ce qui mérite nôtre amour ou nôtre aversion, je la sépare du reste par la pensée, & je ne crois pas qu'on se trompe en lui donnant le nom d'éducation. *Clinias.*

Nous

Nous sommes également satisfaits , Etranger , de ce que vous avez dit ci-dessus de l'éducation , & de ce que vous venez d'y ajouter. *L'Athén.* J'en suis ravi.

Ces sentimens de plaisir & de douleur dirigés vers l'ordre , & qui constituent l'éducation , se relâchent ensuite & se corrompent en bien des points dans le cours de la vie. Mais les Dieux touchés de compassion pour le genre humain , condamné par sa nature au travail , nous ont ménagé des intervalles de repos dans les fêtes instituées à leur honneur ; ils ont voulu que les Muses , Apollon leur chef , & Bacchus les célébraissent de concert avec nous ; afin qu'avec leur secours nous pussions réparer dans ces fêtes les pertes de nôtre éducation. Il est donc question de voir si ce que je prétends ici est vrai , & pris dans la nature. Je dis qu'il n'est presque aucun animal , qui , lorsqu'il est jeune , puisse tenir son corps ou sa langue dans un état tranquille , & ne fasse sans cesse des efforts pour se mouvoir & pour crier. Aussi voit-on les uns sauter & bondir , comme si je ne sçais quelle impression de plaisir les portoit à danser & à folâtrer , tandis que les au-

tres font retentir l'air de mille cris différens. Tout le reste des animaux n'a aucune idée de l'ordre ou du désordre dont le mouvement est susceptible, & que nous appellons mesure & harmonie. Pour nous, ces mêmes Divinités qui président à nos fêtes, nous ont donné avec le plaisir le sentiment de la mesure & de l'harmonie. Ce sentiment règle nos mouvemens sous la direction de ces Dieux, & nous apprend à former ensemble une espèce de chaîne par l'union de nos chants & de nos danses. De là le nom de Chœur dérivé naturellement du mot qui signifie joye. (1) Goûtez-vous ce discours, & convenez-vous que nous tenons d'Apollon & des Muses notre première éducation? *Clinias*. Oui.

L'ATHÉN. Ainsi n'avoir aucune éducation, & n'avoir aucun usage du chœur; être bien élevé, & être suffisamment versé dans les exercices du chœur, selon nous ce fera la même chose. *Clinias*. Sans doute. *L'Athén*. Mais la *Chorée* embrasse le chant & la danse. *Clinias*. Cela est vrai. *L'Athén*. La bonne éducation consiste donc à sçavoir bien chanter & bien danser. *Clinias*. Il y a toute apparen-

(1) Platon dérive *Χορὸς*, chœur, de *Χαρὰ*, joye.

ce. *L'Athén.* Faisons un peu attention à ce que signifient ces dernières paroles. *Clinias.* Quelles paroles? *L'Athén.* Il chante bien, disons-nous, il danse bien : ajouterons-nous ou non : les paroles qu'il chante, les danses qu'il exécute sont belles? *Clinias.* Ajoutons-le. *L'Athén.* Mais celui qui portant un jugement vrai sur ce qui est beau en ce genre & ce qui ne l'est pas, se conforme à ce jugement dans la pratique, ne vous paroît-il pas mieux élevé par rapport à la danse & à la musique, qu'un autre qui feroit en état, soit en chantant, soit en dansant, de rendre parfaitement ce qu'il auroit jugé beau, mais qui d'ailleurs n'auroit ni amour pour les belles choses, ni aversion pour celles qui ne le sont pas : ou que celui qui ne peut ni discerner ce qui est beau, ni l'exprimer par les mouvemens, soit du corps, soit de la voix, mais qui en juge sainement par un certain sentiment de plaisir ou de peine, lequel lui fait embrasser ce qui est beau, & avoir en aversion ce qui ne l'est pas? *Clinias.* Etranger, il n'y a point de comparaison à faire entre eux pour l'éducation.

L'ATHÉN. Si donc nous connoissons tous

trois en quoi consiste la beauté du chant & de la danse, il nous fera facile de discerner celui qui est bien & celui qui est mal élevé. Mais si nous sommes dans l'ignorance à cet égard, il nous est impossible de connoître par où & comment l'éducation peut se conserver. Cela n'est-il pas vrai ? *Clinias*. Oui. *L'Athén.* Ainsi, il nous faut chercher, & suivre, pour ainsi dire, à la piste, ce qu'on appelle dans la danse & dans le chant belle figure & belle mélodie. Si ces choses nous échappent malgré nos recherches, tout ce que nous pourrons dire au sujet de la bonne éducation, soit des Grecs, soit des Barbares, n'aboutira à rien de solide. *Clinias*. Vous avez raison. *L'Athén.* Soit. Mais en quoi ferons-nous consister la beauté d'une figure ou d'une mélodie ? Dites-moi : les gestes & le ton de voix d'un homme de cœur dans une situation pénible & violente, ressemblent-ils à ceux d'un homme lâche en pareille circonstance ? *Clinias*. Comment cela se pourroit-il, puisque les couleurs même ne se ressemblent pas ? *L'Athén.* Fort bien, mon cher *Clinias* : mais la Musique ayant pour objet la mesure & l'harmonie, quoiqu'on dise d'une

figure, qu'elle est bien mesurée, d'une mélodie qu'elle est harmonieuse, on ne peut pas dire également que l'une ou l'autre soit bien colorée, & les Maîtres de chœur ont tort d'user de cette métaphore. (2) Néanmoins à l'égard de l'homme lâche & de l'homme de cœur, on peut dire avec raison que les figures & les tons qui caractérisent celui-ci sont beaux, & que ceux qui conviennent à celui-là ne le sont pas. En un mot, pour ne pas nous étendre trop sur ce sujet, toute figure, toute mélodie, qui exprime les bonnes qualités de l'ame ou du corps, soit en elles-mêmes, soit en quelque image, est belle: c'est tout le contraire, si elle en exprime les mauvaises qualités. *Clinias*. Vous dites vrai, & nous sommes l'un & l'autre de votre sentiment.

L'ATHÉN. Dites-moi encore: prenons-nous tous un égal plaisir aux mêmes chants & aux mêmes danses? ou s'en faut-il de beaucoup? *Clinias*. Il s'en faut du tout. *L'Athén*. A quoi donc attribuerons-nous nos er-

(2) Une des espèces de la Musique ancienne s'appelloit Chromatique, du mot *Χρῶμα*, couleur. Nous avons conservé ce nom dans notre langue.

reurs à cet égard ? Ce qui est beau, ne l'est-il pas pour tout le monde ; ou, quoiqu'il le soit, ne le paroît-il pas ? car jamais personne n'osera dire que les danfes & les chants du vice soient plus beaux que ceux de la vertu ; ni qu'il prend plaisir aux figures qui expriment le vice, tandis que tous les autres se plaisent à la Muse opposée. Il est vrai pourtant que la plûpart mettent l'essence & la perfection de la Musique, dans la vertu qu'elle a d'affecter agréablement l'ame. Mais ce langage n'est point supportable, & il n'est pas même permis de le tenir. Voici plutôt quelle est la source de nos erreurs en ce point. *Clinias*. Laquelle ? *L'Athén*. Comme la danse & le chant ne sont qu'une imitation des mœurs, qu'une peinture des actions des hommes, de leurs caractères, & des diverses situations où ils se trouvent ; c'est une nécessité que ceux qui entendent des paroles & des chants, ou qui voyent des danfes, analogues au caractère qu'ils ont reçu de la nature ou de l'éducation, ou de l'une & de l'autre, y prennent plaisir, les approuvent, & disent qu'elles sont belles : qu'au contraire ceux dont elles choquent le caractère, les

mœurs, ou une certaine habitude, ne puissent ni les goûter, ni les louer, & disent qu'elles ne sont pas belles. A l'égard de ceux qui ont naturellement un goût sain, avec de mauvaises habitudes, ou de bonnes habitudes avec un goût naturellement mauvais; c'est encore une nécessité que leurs éloges tombent sur des objets différens de ceux qui leur causent du plaisir: car ils disent des mêmes choses qu'elles les affectent agréablement & qu'elles sont mauvaises: & lorsqu'ils sont en présence de personnes qu'ils croient en état d'en bien juger, ils ont honte d'exécuter ces sortes de danses & de chants, comme si leur empressement à le faire étoit un témoignage qu'ils les trouvent belles; cependant ils y prennent intérieurement du plaisir. *Clinias*. Vous dites vrai.

L'ATHÉN. Mais le plaisir qu'on prend à des figures ou à des chants vicieux, n'apporte-t-il point quelque préjudice; & ne revient-il point de grands avantages à quiconque se plaît aux danses & aux chants opposés? *Clinias*. Il y a apparence. *L'Athén*. Y a-t-il apparence seulement, ou n'est-il pas nécessaire qu'il arrive ici la même chose qu'à ceux qui

étant engagés dans le commerce d'hommes méchans & corrompus, se plaisent en leur compagnie, au lieu de la détester, condamnant seulement par forme de badinage & comme en songe leurs mauvaises inclinations ? Ne faut-il pas que tôt ou tard on ressemble à ceux avec qui l'on aime à vivre, soit bons, soit méchans, quand même on auroit honte de les louer ouvertement ? Croyez-vous néanmoins qu'il puisse y avoir pour quelqu'un un plus grand bien ou un plus grand mal que celui-là ? *Clinias*. Je ne le crois pas. *L'Athén*. Pensons-nous qu'en quelque Etat que ce soit, qui est ou qui sera un jour gouverné par de bonnes loix, on laisse à la disposition des Poètes (3) ce qui concerne l'éducation & les divertissemens que nous tenons des Muses ; & qu'à l'égard de la mesure, de la mélodie ou des paroles, on leur accorde la liberté de choisir ce qui leur plaît davantage, pour l'enseigner ensuite dans les chœurs à une jeunesse née de citoyens vertueux, sans
se

(3) Chez les Grecs le Poète étoit Musicien, & composoit en même tems les paroles, l'air, & les pas, lorsque les vers étoient de nature à être chantés en dansant. De plus, le mot *Poète* se dit en général de tout compositeur, soit de vers, soit de chants, soit de danses.

se mettre en peine si ces leçons la formeront à la vertu ou au vice? *Clinias*. Cela ne seroit nullement raisonnable. *Mégille*. Non, assurément. *L'Athén*. C'est cependant ce qui est abandonné aujourd'hui à leur discrétion presqu'en tous les pays du monde, excepté l'Egypte. *Clinias*. Comment les choses sont-elles réglées en Egypte à cet égard? *L'Athén*. D'une manière dont le récit vous surprendra. -

Il y a longtems, à ce qu'il paroît, qu'on a reconnu chez les Egyptiens la vérité de ce que nous disons ici, qu'il faut dans chaque Etat accoutumer de bonne heure la jeunesse à ce qu'il y a de plus parfait en genre de figure & de mélodie. C'est pourquoi après en avoir choisi & déterminé les modeles, ils les ont exposés aux yeux du public dans les temples. On n'y a jamais permis, & on n'y permet pas encore aujourd'hui, ni aux Peintres, ni aux autres artistes qui font des figures ou d'autres ouvrages semblables, de rien innover, ni de s'écarter en rien de ce qui a été réglé par les loix du pays : la même chose a lieu en tout ce qui appartient à la Musique. Et si on veut y prendre garde, on trou-

vera chez eux des ouvrages de Peinture ou de Sculpture faits depuis dix mille ans (quand je dis dix mille ans , ce n'est pas pour ainsi dire , mais à la lettre :) qui ne sont ni plus ni moins beaux que ceux d'aujourd'hui , & ont été travaillés sur les mêmes règles. *Clinias*. Voilà en effet qui est admirable. *L'Athén*. Oui : c'est un chef-d'œuvre de législation & de politique. Leurs autres loix ne sont peut-être pas exemptes de défauts : mais pour celle-ci touchant la Musique , elle nous prouve une chose vraie & bien digne de remarque , sçavoir qu'il est possible de déterminer par des loix quels sont les chants beaux de leur nature , & d'en prescrire avec confiance l'observation. Il est vrai que cela n'appartient qu'à un Dieu ou à un homme divin : aussi les Egyptiens attribuent-ils à Isis ces poësies qui se conservent chez eux depuis si longtems. Si donc , comme je disois , quelqu'un étoit assez habile pour saisir ce qu'il y a de parfait en ce genre , il doit sans crainte en faire une loi & en ordonner l'exécution ; persuadé que les sentimens de plaisir & de peine qui portent sans cesse les hommes à inventer de nouveaux

genres de Musique , n'auront pas assez de force pour abolir des modeles une fois consacrés, sous prétexte qu'ils sont surannés. Du moins voyons-nous qu'en Egypte, loin qu'ils aient pu les abolir, tout le contraire est arrivé. *Clinias*. Il paroît suivant ce que vous dites, que la chose doit être ainsi.

L'ATHÉN. Hé-bien , prendrons-nous la hardiesse d'expliquer quel est le vrai usage de la Musique, & de cet amusement mêlé de danses & de chants , de l'expliquer, dis-je, à-peu-près de cette maniere ? N'est-il pas vrai qu'on ressent de la joye , lorsqu'on se croit heureux ; & que réciproquement on se croit heureux , lorsqu'on ressent de la joye ? *Clinias*. Cela est certain. L'ATHÉN. L'effet naturel de la joye n'est-il point de causer un certain tressaillement qui ne permet pas de demeurer en repos ? *Clinias*. Cela est encore vrai. L'ATHÉN. Dans ces momens, les jeunes gens ne sont-ils pas prêts à danser & à chanter ? Pour ceux de nôtre âge, comme ils n'ont plus la souplesse & l'agilité nécessaire, ils se conforment à leur état présent , en témoignant leur joye à la vue des jeux & des fêtes de la jeunesse ; & le regret qu'ils ont de

leurs forces passées , les engage à proposer des prix à ceux qui réveilleront plus fortement en eux le souvenir de leurs premiers ans. *Clinias*. Vous avez raison. *L'Athén*. Croyons-nous que ce soit tout-à-fait sans fondement qu'on dit d'ordinaire des acteurs de ces jeux , que celui qui divertit & réjouit davantage les spectateurs, doit passer pour le plus habile , & mérite d'être couronné ? En effet , puisque ces fêtes sont instituées pour délasser l'esprit, il est dans l'ordre que la victoire & tous les honneurs soient , comme j'ai dit, pour celui qui aura le plus contribué au plaisir de l'assemblée. Ce discours n'est-il pas raisonnable, & si cette règle étoit suivie, pourroit-on y trouver à redire ? *Clinias*. Je ne le pense pas.

L'ATHÉN. Ne prononçons pas si vite sur cette matiere, mon cher *Clinias* ; considérons auparavant nôtre objet sous toutes ses faces , nous y prenant de cette sorte. Supposons que quelqu'un propose une fête, sans spécifier quels en seront les jeux , comme gymniques , équestres ou musicaux ; & que rassemblant tous les citoyens, il leur déclare que ce sera purement un combat de plaisir ,

que chacun d'eux peut y venir disputer le prix , & que la victoire demeurera à celui qui aura le mieux diverti les spectateurs, n'importe de quelle maniere, & aura été jugé le plus amusant de tous les disputans. Quel effet pensez-vous que produisît une pareille déclaration ? *Clinias*. Par rapport à quoi ? *L'Athén*. Selon toute apparence, les uns viendroient y réciter quelque poëme héroïque, comme eût pu faire Homere; d'autres y chanteroient des vers sur le luth: celui-ci joueroit une Tragédie, celui-là une Comédie. Je ne ferois pas même surpris qu'il y vînt quelque Charlatan avec des automates, & qu'il se flattât plus qu'aucun autre de l'espérance de la victoire. Parmi tous ces concurrens, & une foule d'autres semblables qui ne manqueroient pas de s'y rendre, pourriez-vous me dire lequel mériteroit le prix à plus juste titre ? *Clinias*. Cette question est absurde: Et quel homme s'aviseroit de la décider, comme ayant connoissance de cause, avant que d'avoir entendu chacun d'eux, & jugé par soi-même de leur mérite ?

L'ATHÉN. Voulez-vous que je réponde à cette question qui vous paroît si absurde ?

Clinias. Voyons. *L'Athén.* Si les petits enfans font pris pour juges, n'est-il pas vrai qu'ils se déclareront en faveur du montreur de curiosités ? *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Que le suffrage des enfans un peu plus grands fera pour le Poëte Comique ; & celui des femmes d'un esprit cultivé, des jeunes gens, en un mot, de la plûpart des spectateurs, pour le Poëte Tragique ? *Clinias.* Cela est vraisemblable. *L'Athén.* Quant à nous autres vieillards, il n'est pas douteux que nous ne prissions plus de plaisir à entendre un Rhapsode nous exposer, comme il faut, l'Iliade, l'Odyssée, ou quelques morceaux d'Hésiode, & que nous ne lui donnassions la préférence. N'est-ce pas ? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Dans cette diversité de jugemens, à qui fera de droit la victoire ? Il est évident que nous ne pouvons nous dispenser vous & moi de l'attribuer à celui qui aura eu le suffrage des spectateurs de notre âge : puisque partout & dans toutes les Cités on met une extrême différence pour la bonté entre nos mœurs & celles des jeunes gens. *Clinias.* Sans doute.

L'ATHÉN. Je demeure donc d'accord avec

le vulgaire qu'il faut juger de la Musique par le plaisir qu'elle cause , non toutefois aux premiers venus : mais que la plus belle Muse est celle qui plaît davantage aux gens de bien , suffisamment instruits d'ailleurs ; & plus encore celle qui plaît à un seul , distingué entre tous du côté de la vertu & de l'éducation. Et la raison pour laquelle j'exige de la vertu de ceux qui doivent prononcer sur ces matieres , est qu'outre la prudence qui leur est nécessaire, ils ont encore besoin d'un grand courage. Il ne convient pas en effet à quiconque fait l'office de juge , d'emprunter les lumieres d'autrui pour porter son jugement ; ni de se laisser troubler & déconcerter par les acclamations de la multitude & par sa propre ignorance. Il convient encore moins qu'il prononce contre ses lumieres par lâcheté & par foiblesse ; & que de la même bouche dont il a pris les Dieux à témoins de dire la vérité, il se parjure en trahissant indignement sa pensée. Car ce n'est pas pour prendre des leçons des spectateurs , que le juge préside aux jeux , mais plutôt pour leur en donner , & pour s'opposer à ceux qui ne feroient pas du plaisir une estimation juste &

convenable. L'abus contraire autorisé autrefois dans la Grece, comme il l'est encore aujourd'hui en Sicile & en Italie, qui laisse le jugement de ces jeux à la multitude assemblée, & déclare vainqueur celui pour qui plus de mains se sont levées, a produit deux méchans effets : le premier, de gâter le goût des auteurs, qui par là se sont vus asservis au mauvais goût de leurs juges, enforte que ce sont les spectateurs qui leur donnent des leçons : le second, de corrompre le plaisir du théâtre ; parce qu'au lieu que le plaisir de l'assemblée devoit s'épurer chaque jour, par des pieces dont les mœurs seroient meilleures que les siennes, tout le contraire arrive aujourd'hui par la faute des auteurs. (4)

(4) Je ne veux point m'étendre dans mes notes. Mais je prie le Lecteur d'approfondir la maxime de Platon, que les mœurs des pieces de Théâtre doivent être plus parfaites que celles du Parterre ; maxime qui ne peut être contestée par ceux qui font du Théâtre une école des mœurs : je crois qu'il y découvrira la pleine réfutation de ce beau système inventé par Aristote, que le Théâtre purge les passions par les passions-mêmes. Aristote a pris le Théâtre tel qu'il étoit de son tems, & l'a voulu justifier : ce qu'il a fait avec plus de subtilité que de vérité. Platon a considéré le Théâtre tel qu'il doit être, & n'y a trouvé nul trait de ressemblance avec ce qu'il est. Qui le croiroit ! Aristophane même a reproché à Euripide, sa Phédre, sa Sténobée, & d'autres caractères semblables. Aristote dans ses principes eût-il pû lui faire le même reproche ?

MAIS à quoi tend ce discours ? Voyez si ce n'est point à ceci. *Clinias*. A quoi ? *L'Athén*. Il me paroît qu'il nous ramene pour la troisieme ou la quatrieme fois au même terme, je veux dire, à nous convaincre que l'éducation n'est autre chose que l'art d'attirer & de conduire les enfans vers ce que la loi doit être la droite raison, & ce qui a été déclaré tel par les vieillards les plus sages & les plus expérimentés. Afin donc que l'ame des enfans ne s'accoutume point à des sentimens de plaisir ou de douleur défavoués par la loi & par ceux que la loi a persuadés ; mais plutôt que dans ses goûts & ses aversions elle embrasse ou rejette les mêmes objets que la vieillesse : dans cette vue on a inventé les chants, qui sont de véritables enchantemens, destinés à produire l'accord dont nous parlons. Et parce que les enfans ne peuvent souffrir rien de sérieux, il a fallu déguiser ces enchantemens sous le nom de jeux & de chants, & les employer sur ce pied. Ainsi, à l'exemple du médecin, qui pour rendre la santé aux malades & aux languissans, fait entrer dans des alimens & des breuvages flatteurs au goût, les remèdes pro-

pres à les guérir, & mêle de l'amertume à ce qui pourroit leur être nuisible, afin qu'ils s'accoutument pour leur bien à la nourriture salutaire, & n'ayent que de la répugnance pour l'autre: (5) le Législateur habile engagera le Poëte, & le contraindra même, s'il le faut, par la rigueur des loix, à exprimer dans des paroles belles & dignes de louange, ainsi que dans ses mesures, ses figures & ses accords, le caractère d'une ame tempérante, forte, vertueuse.

CLINIAS. Au nom de Jupiter, pensez-vous, Etranger, que ce règlement soit en usage dans les autres Etats? Pour moi, je ne connois aucun endroit du monde où cela se pratique, si ce n'est chez nous & à Lacédémone: par-tout ailleurs on fait chaque jour de nouveaux changemens dans la danse & les autres parties de la Musique: & ce ne sont point les loix qui dirigent ces innovations, mais je ne sçais quel goût bizarre & déréglé, qui loin de se plaire constamment aux mêmes

(5) *Ac veluti pueris absinthia tetra Medentes
Cum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore;
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Laborum tenus; interea perpotet amarum
Absinthii laticem, deceptaque non capiatur.* Lucret.

choses, comme celui des Egyptiens, change lui-même à toute heure. *L'Athén.* Rien n'est plus vrai, mon cher Clinias. Je ne suis pas surpris si vous avez cru que je voulois vous insinuer que cela se pratiquât quelque part. Votre méprise vient sans doute de ce que je n'ai point expliqué assez clairement ma pensée. J'avois seulement en vue de vous faire connoître ce que je voudrois qu'on observât par rapport à la Musique : mais je me suis probablement exprimé de manière à vous faire croire que je disois quelque chose de plus. Lorsque les maux sont désespérés & portés à leur comble, il est quelquefois nécessaire, mais toujours triste d'en faire la censure. Puisque vous pensez comme moi sur ce point, répondez-moi : Vous dites qu'on observe mieux chez vous & à Sparte, que dans tout le reste de la Grece, ce que je viens de prescrire touchant la Musique. *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Si les autres Grecs se conformoient à votre usage, les choses iroient donc mieux chez eux à cet égard, qu'elles ne vont aujourd'hui ? *Clinias.* Il n'y auroit point de comparaison, s'ils suivoient ce qui se pratique ici & à Lacédémone, & ce que vous venez de dire.

L'ATHÉN. Voyons si mes idées s'accordent avec les vôtres. Le plan de votre éducation & des leçons de votre Musique se réduit-il à ce qui suit ? Obligez-vous vos Poètes à dire que, dès qu'on est tempérant, juste, vertueux, on est heureux ; qu'il importe peu d'ailleurs qu'on soit d'une taille grande ou petite, d'une complexion foible ou robuste, riche ou pauvre ; & que, quand même on auroit plus de trésors que Cyniras & Midas, si on est injuste, on n'en est ni moins malheureux, ni moins à plaindre ? A quoi l'on peut ajouter ce que doit dire le Poète de Sparte, s'il veut bien dire : *Je crois indigne de mes éloges & je compte pour rien*, quiconque possédant ce que le vulgaire appelle biens, n'y joindra pas la possession & la pratique de la justice : S'il est juste, *qu'il aspire à combattre l'ennemi de pied ferme* ; mais s'il est injuste, aux Dieux ne plaise *qu'il ose soutenir la vue du sang & du carnage*, ni *qu'il devance à la course l'Aquilon Thracien*, ni qu'il jouisse d'aucun des avantages que l'on regarde ordinairement comme de vrais biens. Car les hommes se trompent dans l'idée qu'ils s'en forment. Le premier des biens, disent-

ils , est la fanté; le second , la beauté ; le troisieme, la force; le quatrieme, les richesses : ils en comptent encore beaucoup d'autres, comme d'avoir la vue , l'ouïe, & les autres sens en bon état ; de pouvoir faire tout ce qu'on veut en qualité de Tyran : enfin le comble du bonheur, selon eux, ce feroit de devenir immortel au même instant qu'on posséderoit tous les biens dont je viens de parler. Disons-nous au contraire, vous & moi, que la jouissance de ces biens est avantageuse à ceux qui sont justes & saints ; mais qu'ils se tournent tous en véritables maux pour les méchans, à commencer par la fanté; qu'il en est de même de la vue, de l'ouïe, des autres sens, en un mot, de la vie ; que le plus grand de tous les malheurs pour un homme feroit d'être immortel, & de posséder tous les autres biens, hormis la justice & la vertu, & qu'en cet état plus sa vie feroit courte, moins il feroit à plaindre ? Vous engagerez, je pense, vous contraindrez même vos poètes à tenir ce langage pour l'instruction de votre jeunesse, & à y conformer leurs mesures & leurs harmonies. Voyez ; pour moi, e vous déclare nettement que ce

qui passe pour un mal dans l'idée du vulgaire, est un bien pour les méchans, & n'est un mal que pour les justes: qu'au contraire ce qui est réputé bien, n'est tel que pour les bons, & est un mal pour les méchans. Sommes-nous d'accord ou non, vous & moi? *Clinias*. Nous le sommes, ce me semble, en certaines choses, & nullement en d'autres.

L'ATHÉN. Peut-être ne puis-je réussir à vous persuader que la santé, les richesses, une autorité sans bornes pour l'étendue & la durée; j'y ajoute encore des forces extraordinaires, du courage, & par dessus tout cela l'immortalité avec l'exemption de ce qu'on tient communément pour des maux, loin de contribuer au bonheur de la vie, rendroient au contraire un homme souverainement malheureux, s'il logeoit en même tems dans son ame l'injustice & le désordre. *Clinias*. Vous avez deviné juste. *L'Athén*. Soit. Comment m'y prendrai-je après cela pour vous convaincre? Ne vous semble-t-il pas que cet homme à qui j'accorde la beauté, la force du corps, les richesses, le courage, un plein pouvoir durant le cours de sa vie de faire tout ce qu'il desire, s'il est d'ailleurs injuste & livré à ses

passions, mene nécessairement une vie hon-
teuse? Peut-être ne me contesterez-vous pas
ce point. *Clinias*. Non. *L'Athén*. M'accor-
derez-vous également qu'il mene une vie
malheureuse? *Clinias*. Point du tout. *L'A-*
thén. Du moins désagréable & désavantageu-
se? *Clinias*. Comment voulez-vous que nous
convenions de cela?

L'ATHÉN. Comment? si quelque Dieu
veut bien nous mettre d'accord; car pour le
présent, nous ne le sommes gueres. Quant
à moi, mon cher *Clinias*, la chose me pa-
roît aussi évidente, qu'il m'est évident que
la Crete est une Isle: & si j'étois législateur,
je ne négligerois rien pour engager les poë-
tes & tous mes citoyens à tenir les mêmes
discours: je n'aurois point de châtimens as-
sez grands, pour punir quiconque oseroit
dire qu'il y a des méchans qui vivent heu-
reux, & que l'utile, l'avantageux est un,
& le juste un autre: j'inspirerois à mes ci-
toyens sur mille autres objets des sentimens
bien éloignés, à ce qu'il me semble, de ceux
des Crétois, des Lacédémoniens, & du res-
te des hommes. Permettez-moi, mes chers
amis, au nom de Jupiter & d'Apollon, de

consulter ici ces mêmes Dieux qui sont vos législateurs, & de leur demander si la plus délicate des conditions n'est pas celle de l'homme juste; ou s'il faut distinguer deux fortes de conditions, dont l'une ait le plaisir, & l'autre la justice en partage. S'ils nous répondent que ce sont deux conditions différentes, nous leur demanderons de nouveau, pour procéder en règle, laquelle des deux est préférable à l'autre; s'ils nous disent que c'est celle qui a le plaisir en partage, je soutiens que cette réponse est absurde dans leur bouche.

MAIS gardons-nous de faire tenir aux Dieux un pareil langage : mettons-le plutôt sur le compte de nos peres & de nos législateurs. Supposons aussi que les questions que je viens de faire, s'adressent uniquement au législateur, & que c'est lui qui nous a répondu que la vie la plus voluptueuse est la plus heureuse. Mon pere, lui dirois-je après cela, vous ne voulez donc pas que je mène la vie la plus heureuse, puisque vous ne cessez de m'exhorter à vivre dans la pratique de la justice. Je ne vois pas ce que celui qui auroit posé un pareil principe, soit législateur,

teur, soit pere, pourroit me répondre après cela, sans tomber en contradiction avec lui-même. D'un autre côté, s'il convenoit que le parfait bonheur se rencontre avec la justice parfaite, chacun lui demanderoit ensuite ce qu'il y a dans la justice de bon & d'honnête, qui porte la loi à la préférer au plaisir. En effet, diroit-on, si le plaisir n'entre pour rien dans la condition du juste, quel bien peut-il goûter ? Quoi ! l'estime & l'approbation des hommes & des Dieux seroit-elle une chose bonne & honnête, mais incapable de causer aucun plaisir ; & l'infamie auroit-elle les qualités opposées ? Divin législateur, cela ne peut pas être, disons-nous. Peut-il être bon & honnête, & en même tems fâcheux, de ne commettre aucune injustice, & de n'en avoir point à souffrir de personne ? Et y a-t-il au contraire de l'agrément dans la condition opposée, quoique mauvaise & honteuse ? *Clinias*. Comment cela pourroit-il être.

L'ATHÉN. Ainsi le discours qui ne sépare point l'agréable du juste, du bon & de l'honnête, a du moins cet avantage, qu'il porte ceux qui l'entendent à embrasser la justice &

la vertu : & le Législateur ne peut se permettre un autre langage , sans se couvrir de honte & sans se contredire. Car jamais personne ne consentira de lui-même à embrasser un genre de vie , qui doit lui procurer moins de plaisir que de peine ; puisque la vue d'un mal même éloigné , fait tourner la tête à presque tout le monde , sans excepter les enfans. Le soin du Législateur fera donc d'inspirer à ses citoyens des sentimens contraires ; de dissiper leurs préjugés , & de mettre en œuvre toutes les pratiques , les louanges , & les raisons les plus efficaces , pour leur persuader que la justice & l'injustice sont , pour ainsi dire , représentées sur deux tableaux placés l'un vis-à-vis de l'autre ; que l'injuste & le méchant portant la vue sur ces deux tableaux , celui de l'injustice lui paroît charmant , & celui de la justice , insupportable : mais que le juste les regardant à son tour , en porte un jugement tout opposé.

Clinias. Cela doit être. *L'Athén.* De ces deux jugemens quel est le plus conforme à la vérité , celui de l'ame dépravée , ou celui de l'ame saine ? *Clinias.* Il est évident que c'est le second. *L'Athén.* Il est donc évident aussi

que la condition de l'injuste, outre qu'elle est plus honteuse & plus criminelle, est dans la réalité plus fâcheuse que celle de l'homme juste & saint. *Clinias*. Suivant ce que vous dites, la chose paroît vraie. *L'Athén*. Et quand elle ne le feroit pas, comme la raison vient de nous le démontrer, si un Législateur tant soit peu habile s'est cru quelquefois permis de tromper les jeunes gens pour leur avantage, fut-il jamais un mensonge plus utile que celui-ci, & plus propre à les porter d'eux-mêmes & sans contrainte à la pratique de la vertu ?

CLINIAS. Etranger, rien de plus beau ni de plus solide que la vérité : mais il me semble difficile de la faire entrer dans les esprits. *L'Athén*. Cela peut être. On a pourtant réussi à rendre croyable la fable du Sidonien Cadmus, toute absurde qu'elle est, & mille autres semblables. *Clinias*. Quelle fable ? *L'Athén*. Celle qui raconte que des dents d'un serpent jettées en terre, il sortit des hommes armés. Or c'est-là une preuve bien sensible pour tout Législateur, qu'il n'est rien dont il ne puisse venir à bout de persuader la jeunesse. La seule chose donc

qu'il ait à faire, est de trouver le point dont il importe le plus pour le bonheur de ses citoyens , qu'ils soient pleinement convaincus ; & quand il l'aura trouvé, d'imaginer les moyens de leur faire tenir sur ce point un langage uniforme en tout tems, en toutes rencontres , dans leurs chants & dans leurs discours, soit vrais, soit fabuleux. Si vous êtes là-dessus d'un avis contraire au mien, vous ne me ferez nulle peine de combattre mes raisons. *Clinias*. Je ne crois pas que nous puissions ni l'un ni l'autre vous opposer rien de raisonnable.

L'ATHÉN. Je reprends donc le fil du discours ; & je dis que le but de tous les chœurs, qui sont de trois espèces, doit être d'enchanter en quelque sorte l'ame des enfans, tandis qu'elle est tendre & docile, en leur répétant sans cesse les belles maximes que nous venons d'exposer , & beaucoup d'autres qu'on pourroit y ajouter. Mais pour les réduire à un seul point, disons-leur que la vie la plus juste est aussi la plus heureuse au jugement des Dieux : & non-seulement nous dirons la vérité, mais ce discours entrera plus aisément qu'aucun autre, quel

qu'il puisse être, dans l'esprit de ceux qu'il nous importe de persuader. *Clinias*. On ne peut disconvenir de ce que vous dites. |

L'ATHÉN. Nous ne sçaurions donc mieux faire que d'introduire en premier lieu le chœur des Muses, composé d'enfans qui chanteront ces maximes de toute leur force en public & à tout l'Etat. Ensuite viendra le second chœur composé de jeunes gens au-dessous de trente ans, qui prendront Apollon à témoin de la vérité de ces mêmes maximes, le priant de leur être propice, & de les graver profondément dans leur ame. Le troisieme chœur qui sera d'hommes faits, depuis trente ans jusqu'à soixante, chantera aussi les mêmes choses. Pour ceux qui auront passé cet âge, comme les chants ne sont plus alors de saison, il faut, après que nous aurons consulté les Dieux, les réserver à des entretiens sur les mêmes objets. *Clinias*. Quelle est, Etranger, cette troisieme espece de chœur? Nous ne comprenons pas bien ce que vous en voulez dire. *L'Athén*. Ce chœur est néanmoins le principal objet de tout ce que nous avons dit jusqu'à ce moment. *Clinias*. Nous ne vous entendons pas.

davantage : tâchez d'expliquer plus clairement votre pensée.

L'ATHÉN. Nous avons dit , s'il vous en souvient , au commencement de cet entretien , que la jeunesse naturellement vive & ardente , ne pouvoit tenir en repos ni son corps , ni sa langue ; qu'elle crioit & fautoit continuellement sans règle ni méthode : qu'à l'exception de l'homme , les autres animaux n'avoient aucune idée de l'ordre qui doit régner dans le chant & la danse : que par rapport aux mouvemens du corps , cet ordre s'appelloit mesure ; qu'à l'égard de la voix , on avoit donné au mélange des tons graves & aigus le nom d'harmonie : que la Chorée résultoit de l'union du chant & de la danse ; & que les Dieux touchés de compassion pour nous , avoient envoyé les Muses & Apollon , pour prendre part à nos fêtes & y présider. Nous mettions aussi Bacchus de la partie : vous le rappelez-vous ? *Clinias*. Nous n'avons eu garde de l'oublier. *L'Athén*. Ce qui appartient aux deux premiers chœurs , l'un des Muses , l'autre d'Apollon , a été expliqué. Il nous reste à parler du troisième , qui ne peut être que celui de Bacchus. *Cli-*

nias. Comment cela, s'il vous plaît ? L'idée d'un chœur de vieillards consacré à Bacchus, a quelque chose de si étrange, que l'esprit ne sçauroit sur le champ s'y accoutumer. Quoi ! ce chœur fera en effet composé de ceux qui sont au-dessus de trente ans , & même de cinquante, jusqu'à soixante ? *L'Athén*. Oui : mais il faut entrer dans quelque explication , touchant la maniere dont les choses doivent se passer , pour paroître plausibles. *Clinias*. Vous avez raison.

L'ATHÉN. Etes-vous toujours d'accord avec moi sur ce que nous disions tout à l'heure ? *Clinias*. A quel sujet ? *L'Athén*. Qu'il falloit que chaque citoyen, sans distinction d'âge , de sexe , de condition , en un mot que tout l'Etat en corps se répétât sans cesse à lui-même les maximes dont nous avons parlé , & qu'à certains égards il variât & diversifiât ses chants en tant de manieres qu'il ne s'en lassât jamais & y trouvât toujours un nouveau plaisir. *Clinias*. Qui pourroit ne pas convenir qu'il n'y auroit rien de mieux à faire ? *L'Athén*. Mais en quelle occasion la plus excellente partie des citoyens, celle à qui l'âge & la sagesse donnent une plus gran-

de autorité, pourra-t-elle, en chantant les plus belles maximes, contribuer plus qu'aucune autre au bien général de l'Etat ? Quoi ! ferions-nous assez mal-avisés, pour négliger la plus belle, la plus utile, la plus efficace de toutes les chansons ? *Clinias*. Sur ce que vous dites, il n'est pas possible de la négliger. *L'Athén*. Mais quelle est la maniere la plus convenable de s'en servir ? Voyez si ce ne feroit pas celle-ci. *Clinias*. Laquelle ? *L'Athén*. N'est-il pas vrai qu'à mesure qu'on devient vieux, on prend du dégoût pour le chant, on ne s'y prête qu'avec beaucoup de répugnance ; & que si on se trouvoit dans la nécessité de chanter, plus on auroit d'âge & de vertu, plus la chose coûteroit ? *Clinias*. Cela est certain. *L'Athén*. A plus forte raison un vieillard de ce caractère rougiroit-il de chanter debout sur un théâtre en présence d'une multitude confuse : sur-tout si pour donner plus de force & d'étendue à sa voix, on l'assujettissoit au régime & à l'abstinence des chœurs de chantres, qui disputent pour la victoire ; c'est bien alors qu'il ne chanteroit qu'avec un déplaisir, une honte & une répu-

répugnance extrême. *Clinias*. La chose n'est pas douteuse.

L'ATHÉN. Comment ferons-nous donc pour les engager à chanter de bonne grace ? N'interdirons-nous point d'abord par une loi l'usage du vin aux enfans jusqu'à l'âge de dix-huit ans ; leur faisant entendre qu'il ne faut point verser un nouveau feu sur le feu qui dévore leur corps & leur ame ; dans la crainte que nôtre jeunesse ne devienne fouguese & intraitable , avant que le travail ait commencé à la dompter ? Nous leur permettrons ensuite d'en boire modérément jusqu'à trente ans , avec ordre de s'abstenir de toute débauche & de tout excès. Ce ne sera que lorsqu'ils toucheront à quarante ans , qu'ils pourront se livrer à la joye des banquets , & inviter Bacchus à venir avec les autres Dieux prendre part à leurs fêtes & à leurs Orgies , apportant avec lui cette divine liqueur , dont il a fait présent aux hommes comme d'un remede pour adoucir l'austérité de la vieillesse , lui rendre la vivacité de ses premiers ans , dissiper ses chagrins , amollir la dureté de ses mœurs , comme le feu amollit le fer , & lui donner je ne sçais

quoi de plus souple & de plus flexible. Echauffés par cette liqueur, nos vieillards ne se porteront-ils pas avec plus d'allégresse, & moins de répugnance, à chanter, & , suivant l'expression que nous avons employée souvent, à faire leurs enchantemens, non en présence de beaucoup de personnes, ni d'étrangers, mais devant un petit nombre d'amis? *Clinias*. Sans contredit. *L'Athén*. Ce moyen que nous mettons en œuvre pour les disposer à mêler leur chant à celui des autres, n'a rien qui choque la bienséance. *Clinias*. Absolument rien.

L'ATHÉN. Mais quel chant leur mettrons-nous à la bouche? Quelle sera leur Muse? N'est-il pas évident qu'il faut observer encore ici les bienséances de l'âge? *Clinias*. Affurément. *L'Athén*. Quelle est donc la Musique qui convient à ces hommes divins? Seroit-ce celle des chœurs? *Clinias*. Nous ferions bien en peine, nous autres Crétois, ainsi que les Lacédémoniens, d'employer en cette occasion d'autres chants, que ceux qu'on nous a appris dans les chœurs, & auxquels nous sommes accoutumés. *L'Athén*. Cela doit être, parce qu'en effet vous n'a-

vez jamais été dans le cas de faire usage du plus beau de tous les chants. Par votre institution , vous ressemblez moins à des citoyens habitans d'une ville, qu'à des soldats campés sous une tente. Votre jeunesse est semblable à une troupe de poulains qu'on fait paître ensemble dans la prairie sous un gardien commun. Les peres n'ont point droit chez vous d'arracher leur enfant de la compagnie des autres, malgré sa férocity & sa résistance, de l'élever dans la maison paternelle, de lui donner un gouverneur particulier , & de le dresser en le caressant , en l'appriivoisant, & en usant des autres moyens convenables à l'éducation des enfans : (6)

(6) Dans la pensée de Lycurgue , les enfans n'appartenoient point à leurs parens, mais à l'Etat : aussi l'Etat seul, à l'exclusion des parens, se méloit-il de leur éducation. Lycurgue, dit Xénophon, a préposé à l'institution des enfans, un des premiers Magistrats, appelé *Pédonome*, qui a le pouvoir de les assembler, & de punir sévèrement ceux qui se comportent mal. Il est accompagné de jeunes gens armés de fouets, pour châtier les coupables. Dans l'absence du Pédonome, le premier citoyen qui se trouvoit présent, avoit le même droit sur les enfans, soit pour ordonner, soit pour punir. Enfin au défaut d'autre, l'enfant le plus sévère de chaque bande commandoit aux autres, en sorte qu'ils n'étoient jamais sans gouverneur. C'étoit à-peu-près la même chose en Crete. Les enfans des Crétois, dit Héraclide, demeurent ensemble, partagés en différentes troupes sous un chef nommé *Agélate*, c'est-à-dire, conducteur de bande, qui les rassemble où il juge à propos. Voyez aussi Stra-

ce qui en feroit non-seulement un bon soldat, mais un bon citoyen capable d'administrer les affaires publiques, meilleur guerrier, comme nous l'avons dit, que le guerrier de Tyrtée, & qui regarderoit la force comme étant, non la principale partie de la vertu, mais la quatrième, toujours & en tous lieux, tant pour les particuliers que pour le corps de l'Etat. *Clinias*. Etranger, je ne sçais pourquoi vous rabaissez de nouveau nos Législateurs. *L'Athén*. S'il est vrai que je le fasse, mon cher Clinias, c'est sans dessein. Mais laissez ce reproche, croyez-moi, & suivons la raison par-tout où elle nous conduira.

Si effectivement nous découvrons une Musique plus parfaite que celle des chœurs, & des Théâtres publics, essayons de la donner en partage à ceux qui, de nôtre aveu, ont

bon Livre 10. Quelque chose qu'on puisse penser de cette insinuation, c'est certainement un grand mal de n'avoir rien laissé à faire à l'autorité paternelle, la plus puissante de toutes sur l'esprit des enfans. Il est faux que les enfans soient tellement à l'Etat, qu'ils ne soient point à leurs parens : Au contraire, le bien de l'Etat demande que ceux-ci conservent toujours sur eux une certaine juridiction. Quand il faut que le Magistrat ait toujours la loi à la main pour faire marcher tous les ordres des citoyens, il est difficile que son autorité ne devienne odieuse, & qu'on ne travaille enfin à s'y soustraire.

de la répugnance pour cette dernière, & désireront ne faire usage que de la plus belle. *Clinias*. Nous le devons. *L'Athén*. En toutes les choses qui sont accompagnées de quelque agrément, n'est-ce pas une nécessité, ou que cet agrément soit la seule chose qui les rende dignes de nos empressements, ou qu'il s'y joigne quelque raison de bonté intrinsèque, ou enfin d'utilité? Par exemple, le manger, le boire, en général tout aliment a une certaine douceur qui en est inséparable, & que nous nommons plaisir; mais sa bonté intrinsèque & son utilité consiste en ce qu'il est salutaire au corps. *Clinias*. J'en conviens. *L'Athén*. La Science a pareillement son agrément & son plaisir: quant à sa bonté, son utilité, sa beauté, elle tient tout cela de la vérité. *Clinias*. La chose est telle que vous dites. *L'Athén*. Mais quoi? par rapport aux arts dont le but est l'imitation, n'a-t-on pas raison d'appeller agrément, le plaisir qu'ils ne manquent jamais de procurer, lorsqu'ils atteignent leur but, & que d'ailleurs il est naturel que ce plaisir les accompagne? *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Pour ce qui est de la perfection de leurs ouvrages, ce n'est point

du plaisir qu'ils causent qu'elle dépend, mais, pour le dire en un mot, du rapport d'égalité & de ressemblance entre l'imitation & la chose imitée. *Clinias*. Fort bien. *L'Athén.* Le plaisir n'est donc une règle juste d'estimation, qu'à l'égard des choses qui n'ont pour objet ni l'utilité, ni la vérité, ni la ressemblance, & qui d'un autre côté n'apportent avec elles aucun dommage; mais qu'on cherche à se procurer uniquement en vue de cet agrément qui accompagne l'utilité, la vérité, la ressemblance, & qu'on peut très-bien appeller plaisir, lorsque rien de tout cela ne marche à sa suite. *Clinias*. Vous ne parlez que du plaisir qui n'a rien de nuisible. *L'Athén.* Oui; & je lui donne le nom de divertissement, lorsque d'ailleurs il n'est suivi d'aucun mal, ni d'aucun bien tant soit peu considérable. *Clinias*. Vous avez raison.

L'ATHÉN. De ces principes ne faut-il pas conclure qu'il n'appartient ni au plaisir ni à aucune opinion trompeuse, de juger des arts qui consistent dans l'imitation, & les rapports d'égalité? car l'égalité & la proportion ne sont fondées ni sur le jugement qu'en portent les sens, ni sur le plaisir qu'on peut y

trouver, mais principalement sur la vérité, & presque point sur tout le reste. *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Or qu'est ce que la Musique, sinon un art de représentation & d'imitation? *Clinias.* Rien autre chose. *L'Athén.* Il ne faut donc pas écouter ceux qui disent qu'on doit juger de la Musique par le plaisir, ni rechercher comme digne de notre empressement celle qui n'auroit d'autre objet que le plaisir, mais celle qui contient en soi la ressemblance du beau. *Clinias.* Cela est très-vrai. *L'Athén.* Ainsi nos vieillards qui veulent pour eux ce qu'il y a de plus parfait dans le chant & la Musique, ne s'attachent point à celle qui est agréable, mais à celle qui est bonne en soi. La bonté de l'imitation consiste en effet, comme nous avons dit, dans l'exakte représentation de la chose imitée. *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Et tout le monde convient assez que les ouvrages de la Musique ne sont qu'imitation & représentation. N'est-ce pas de quoi tomberont aisément d'accord les Poètes, les Spectateurs & les Acteurs? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Par conséquent pour ne point se tromper dans son jugement sur chacun de ces ouvrages, il en

faut connoître la nature d'autant que si l'on ne connoit ni l'essence d'un ouvrage, ni la chose dont il est la représentation, il n'est pas possible de bien juger s'il ne pèche en rien, ou s'il a quelque défaut de rectitude.

Clinias. Comment cela se pourroit-il ? *L'A-*

thén. Mais si on n'a nulle idée de la rectitude d'une chose, fera-t-on en état de discerner si elle est bien ou mal faite ? Je ne m'explique point assez clairement : peut-être me ferai-je mieux entendre de cette manière.

Clinias. De quelle manière, s'il vous plaît ?

L'ATHÉN. Il y a un nombre infini d'imitations faites pour la vue. *Clinias.* Oui. *L'A-*
thén. Si l'on ne connoit en aucune façon les objets qui ont servi de modèle à l'ouvrier, peut-on bien juger de l'exactitude de son travail, si les proportions sont bien gardées ; si chaque partie est dans la position qui lui convient ; quelles sont ces proportions, & quel est l'arrangement respectif des parties, afin que chacune soit à sa place ; & encore si les couleurs & les attitudes sont naturelles : ou s'il n'y a ni ordre ni dessein dans l'exécution ? Vous semble-t-il qu'on puisse prononcer sur tout cela, si l'on n'a nulle idée

de l'animal que l'ouvrier s'est proposé d'imiter ? *Clinias*. Comment le pourroit-on ? *L'Athén.* Mais lorsqu'on sçait que l'objet que l'ouvrier a voulu peindre ou jetter en moule, est un homme, & que celui-ci au moyen de son art en a exprimé toutes les parties, avec la couleur & la forme qui leur conviennent; n'est-ce pas une nécessité qu'avec ces connoissances on soit en état de juger d'un coup d'œil si l'ouvrage est achevé, ou s'il y manque encore quelque chose ? car nous connoissons presque tous ce qu'il y a de beau dans chaque animal. *Clinias*. Vous avez raison. *L'Athén.* En général, à l'égard de toute imitation, soit en Peinture, soit en Musique, soit en tout autre genre, ne faut-il pas, pour en porter un jugement raisonné, connoître ces trois choses; en premier lieu, l'objet imité; en second lieu, si l'imitation est fidele; enfin, si elle est belle, soit pour les paroles, soit pour la mélodie, soit pour la mesure ? *Clinias*. Il me paroît que oui.

L'ATHÉN. Voyons donc ce qui fait la difficulté de bien juger par rapport à la Musique, & ne nous rebutons pas. Comme c'est de

toutes les imitations la plus vantée , c'est aussi celle qui demande le plus de soin & d'attention. L'erreur où l'on tomberoit en ce genre, ne peut être que très-funeste, par le goût qu'elle inspire pour ce qu'il y a de vicieux dans les mœurs. Cependant il est très-difficile de s'appercevoir de cette erreur, parce qu'il s'en faut bien que les poëtes soient aussi habiles dans leur art que les Muses elles-mêmes. Jamais les Muses ne s'écarteroient du vrai, au point d'adapter à des paroles qu'elles auroient faites pour des hommes, des figures & une mélodie qui ne peuvent convenir qu'à des femmes; ou de joindre des mesures d'esclaves ou de personnes viles, à des airs & à des figures propres d'hommes libres; ou enfin d'accommoder à des figures & des mesures pleines de noblesse, une mélodie ou des paroles qui ne respirent que la bassesse. Jamais elles ne mêleroient ensemble des cris d'animaux, des voix humaines, & des sons d'instrumens, ni ne donneroient cette confusion de toutes sortes de sons pour une imitation simple. Au lieu que nos poëtes humains confondant & mêlant ensemble toutes ces choses sans goût &

fans principes, mériteroient d'être moqués de ceux qui, comme dit Orphée, ont reçu en partage les graces de l'harmonie. Outre ce désordre où tout est pêle-mêle, (7) nos poètes en commettent un autre, qui est de détacher la mesure & les figures de la mélodie, lorsqu'ils mettent en vers de simples paroles; & encore de détacher des paroles, la mesure & la mélodie, qu'ils exécutent sur le luth ou sur la flute seule. De là vient qu'il est fort difficile de deviner ce que signifient ces mesures & cette mélodie dénuées de paroles, ni quel est le genre d'imitation de quelque conséquence, à qui cela ressemble; & qu'on ne peut au contraire s'empêcher de reconnoître qu'il y a en tout cela beaucoup de rusticité, sur-tout dans cette affectation à accumuler des sons semblables à des cris d'animaux, avec une extrême rapidité & sans broncher: & ce ne peut être que l'effet d'une ignorance grossiere & d'une vaine ostentation, de jouer ainsi du luth ou de la flute, autrement que pour accompa-

(7) Je ne vois pas trop à quoi peut se rapporter *ὁρᾶται* & je lirois volontiers *ὁρᾶται*.

gner la danse & le chant. (8)

VOILÀ ce que j'avois à dire sur ce sujet. Au reste, ce que nous examinons ici, n'est point si on doit interdire nôtre Musique telle qu'elle est, à nos citoyens depuis l'âge de trente ans jusqu'au delà de cinquante, mais en quelles occasions ils en doivent faire usage. Ce qui me paroît résulter de ce discours, c'est que les vieillards quinquagénaires, qui seront dans le cas de chanter, doivent être beaucoup mieux instruits que personne de tout ce qui concerne la Musique des Chœurs; parce qu'ils ont besoin de discerner & de sentir avec la dernière délicatesse toutes les especes de mesures & d'harmonies : sans quoi, comment connoîtront-ils la justesse d'une mélodie, quand il faut du Dorien, & quand il n'en faut pas, & si la mesure que le Musicien a accommodée à la mélodie, y convient ou non ? *Clinias*. Il est évident qu'ils ne le pourront pas sans cela. *L'Athén.* En vérité la plûpart des Spectateurs sont

(8) Si les idées de Platon sur la Musique sont justes, & il est difficile de n'en pas convenir, pour peu qu'on veuille approfondir les choses, & les rapprocher de la nature; que faut-il penser des nôtres, & combien ne sommes-nous pas éloignés du bon goût? Ceci mériterait bien quelque discussion de la part des Connoisseurs.

bien ridicules de s'imaginer qu'ils font à portée de juger si un air est bien ou mal composé, soit pour la mesure, soit pour l'harmonie, parce qu'ils ont appris par contrainte à chanter & à danser en mesure. Mais comme ils font cela par routine & sans principes, ils ne peuvent parvenir à comprendre, que toute mélodie est belle, tant qu'elle conserve le caractère qui lui est propre, & qu'elle est manquée, dès qu'elle en sort. *Clinias*. Cela est certain. *L'Athén*. Mais quoi! celui qui ne connoît point la nature d'une chose, pourra-t-il jamais, comme nous disions, juger si elle est bien? *Clinias*. Et le moyen?

L'ATHÉN. Tout ceci nous démontre qu'il faut que ceux que nous invitons ici à chanter, & à qui nous faisons pour cela une douce violence, soient du moins assez habiles en cette partie, pour pouvoir suivre les cadences des mesures & les différens tons d'une mélodie: afin que connoissant toutes les especes d'harmonies & de mesures, ils soient en état d'en choisir de convenables à des gens de leur âge & de leur caractère; & qu'ainsi se prêtant au chant de bonne grace,

ils goûtent d'abord eux-mêmes un plaisir innocent, & par leur exemple apprennent à la jeunesse à embrasser tout ce qui est propre en ce genre à former ses mœurs. S'ils ont l'habileté que nous supposons ici, ils auront nécessairement des lumières supérieures à celles que donne l'éducation commune, & à celles des poètes mêmes. Car il n'est pas nécessaire que le poète connoisse, si son imitation est belle ou non; ce qui est le troisième point: mais il ne peut se dispenser de posséder les deux autres, qui appartiennent à la mesure & à l'harmonie. Au lieu que nos vieillards doivent avoir une connoissance égale de ces trois choses, afin de pouvoir faire choix de ce qu'il y a de plus excellent & de ce qui en approche davantage. Autrement, jamais ils ne seront propres à faire goûter aux jeunes gens le charme de la vertu.

Nous avons expliqué selon notre pouvoir, comme nous nous l'étions proposé d'abord, les moyens de remédier aux inconvéniens du Chœur de Bacchus. Voyons si nous y avons réussi. C'est une nécessité qu'il regne du tumulte dans une pareille assemblée, &

qu'il y croisse à mesure que l'on continuera à boire : inconvénient qui dès le commencement nous a paru inévitable dans les banquets d'aujourd'hui, de la manière dont les choses s'y passent. *Clinias*. Il est inévitable en effet. *L'Athén*. Dans ces momens on se trouve plus vif, plus gai, plus libre & plus hardi qu'à l'ordinaire : on ne sçait ce que c'est que d'écouter personne ; on se croit capable de se gouverner soi-même & les autres. *Clinias*. Cela est certain. *L'Athén*. C'est alors , disions-nous , que les ames des Buveurs échauffées par le vin, comme le fer par le feu, deviennent plus maniables , & plus jeunes , en quelque sorte ; de façon qu'elles seroient aussi dociles & aussi flexibles que celles des enfans, entre les mains d'un homme qui auroit l'autorité & la capacité requises pour les dresser & les former. (9) Cet homme est précisément le même que l'excellent Législateur : l'effet de ses loix touchant les banquets doit être de faire passer à une disposition toute opposée ,

(9) Voyez dans *l'Ami des Hommes*, tom. 1. chap. 6. l'histoire du Gentilhomme qui terminoit à table dans la joye du vin les procès de ses voisins.

ce buveur plein de confiance & de hardiesse, qui pousse l'impudence bien au delà des bornes, incapable de s'affujettir à l'ordre, de parler, de se taire, de boire & de chanter à son rang : & d'introduire en son cœur avec la justice la plus belle des craintes, cette crainte divine que nous avons appelée du nom de honte & de pudeur, pour y combattre & en chasser la présomption insensée qui lui dispute la place. *Clinias*. Cela est vrai. *L'Athén*. Il faut encore que ces mêmes loix aient pour gardiens & pour coopérateurs des hommes ennemis du tumulte, & amis de la sobriété, qui président à la troupe des buveurs ; parce que sans de tels chefs, il est plus difficile de combattre la débauche, que de défaire l'ennemi sans un Général intrépide. Il faut de plus que ceux qui ne peuvent se gouverner eux-mêmes, se soumettent à la direction de ces chefs, & qu'il y ait un égal ou même un plus grand déshonneur à désobéir aux Commandans du Dieu Bacchus, qui seront des vieillards plus que sexagénaires, qu'à désobéir aux Commandans de Mars. *Clinias*. Fort bien.

L'ATHÉN. Si tout se passoit de la sorte
dans

dans les banquets , & dans ces assemblées d'allégresse ; si les Buveurs se conformoient en tout aux loix & à la volonté de ceux qui sont sobres ; n'est-il pas vrai que les convives en tireroient de grands avantages , & qu'au lieu d'en fortir , comme aujourd'hui , ennemis les uns des autres , ils se quitteroient meilleurs amis qu'auparavant ? *Clinias*. J'en conviens , pourvû qu'on y observe les réglemens que vous venez de marquer. *L'Athén*. Ne condamnons donc plus sans restriction cet usage des présens de Bacchus , comme s'il étoit absolument mauvais , & qu'on dût le proscrire de tous les Etats : d'autant plus qu'il y auroit encore bien des choses à dire en sa faveur. Je n'ose même parler du plus grand bien que ce Dieu procure aux hommes , parce que la plûpart s'en forment une idée peu juste , & prennent mal ce qu'on en dit. *Clinias*. De quoi s'agit-il ? *L'Athén*. C'est une opinion & un bruit vulgaire que la marâtre de Bacchus lui a ôté le sens & la raison ; que pour se venger d'elle , il a inventé les orgies & toutes ces danses extravagantes ; & que c'est dans cette vue qu'il nous a fait présent du vin. Pour moi , je

laisse ce langage à ceux qui croient pouvoir dire en sûreté de pareilles choses des Dieux. Ce que je sçais, c'est qu'aucun homme ne vient au monde avec toute la raison qu'il doit avoir un jour, lorsqu'il sera parvenu à l'âge de maturité: que dans cet intervalle, où il n'a point encore acquis toute la sagesse qui convient à sa nature, il est dans un état de folie, il crie sans aucune règle, & que, pour peu qu'on l'agite, il fautive de même. Rappelions-nous que c'est de-là, comme nous avons dit, qu'ont pris naissance la Musique & la Gymnastique. *Clinias.* Nous nous en souvenons. *L'Athén.* Et que c'est de-là aussi que les hommes se sont formé l'idée de la mesure & de l'harmonie, idée dont ils sont redevables à Apollon, aux Muses & à Bacchus. *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Selon les préjugés vulgaires, le vin a été donné aux hommes par un effet de la vengeance de Bacchus, pour troubler leur raison: mais le discours présent nous montre au contraire que les hommes l'ont reçu, comme un spécifique dont la vertu est d'inspirer à l'ame la pudeur, & d'entretenir la santé & les forces du corps. *Clinias.* Etran-

ger, voilà un précis exact de ce qui a été dit plus-haut.

L'ATHÉN. Nous avons donc expliqué la moitié de ce qui compose la *Chorée*, expliquerons-nous l'autre moitié, ou la laisserons-nous ? *Clinias*. Quelle est cette autre moitié, & comment concevez-vous cette division ? L'Athén. La *Chorée* prise en entier embrasse, selon nous, l'éducation prise aussi en entier. Une de ses parties comprend la mesure & l'harmonie qui servent à régler la voix. *Clinias*. Fort bien. L'Athén. L'autre partie dont l'objet est le mouvement du corps, a de commun avec le mouvement de la voix, la mesure ; & elle a de propre la figure, comme l'inflexion de la voix a de particulier la mélodie. *Clinias*. Cela est vrai. L'Athén. On a donné, par je ne sçais quelle raison, le nom de Musique à cette partie, qui réglant la voix, passe jusqu'à l'ame, & lui inspire le goût de la vertu. *Clinias*. On l'a très-bien nommée. L'Athén. Quant à l'autre partie qui règle les mouvemens du corps, & que nous avons dit être la danse, lorsqu'elle ne se propose d'autre but que de donner au corps une certaine

perfection , appellons du nom de Gymnastique l'art qui conduit à ce but. *Clinias*. Fort bien. *L'Athén*. Je disois donc , & je le répète , que nous avons traité suffisamment de cette moitié de la Chorée , qu'on nomme Musique. Pour ce qui est de l'autre moitié , en parlerons-nous ? Voyez ce que nous avons à faire. *Clinias*. Que croyez-vous , Etranger , que doivent répondre à une pareille demande des Crétois & des Lacédémoniens , lorsqu'après les avoir entretenus longtems sur la Musique , on ne leur a point encore parlé de la Gymnastique ? *L'Athén*. Vous m'avez répondu clairement , en m'interrogeant de la sorte ; & je vois que cette interrogation est non-seulement une réponse à ma question , mais encore une invitation très - pressante à parler de la Gymnastique. *Clinias*. Vous êtes parfaitement entré dans mes intentions , & je vous prie d'y avoir égard. *L'Athén*. Je le ferai d'autant plus volontiers , qu'ayant à traiter une matiere qui vous est connue ainsi qu'à moi , il me fera moins difficile de me faire entendre : car vous avez l'un & l'autre beaucoup plus d'expérience de la Gymnastique que de la

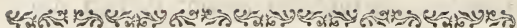
Musique. *Clinias*. Vous dites vrai.

L'ATHÉN. Ce divertissement a pris son origine dans la nature, qui apprend à tout animal à sauter, lorsqu'il est jeune. L'homme seul entre tous les animaux ayant, comme nous avons dit, une idée de la mesure, il s'en est servi pour inventer & former la danse. Ensuite la mélodie réveillant en lui le souvenir & le sentiment de la mesure; de leur union s'est formée la Chorée & tous les jeux de cette nature. *Clinias*. Vous avez raison. *L'Athén*. Nous avons déjà expliqué une de ces deux choses; nous tâcherons dans la suite d'expliquer l'autre. *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Mais avant que de passer plus outre, faisons, si vous le trouvez bon, un dernier règlement sur l'usage des banquets. *Clinias*. Quel règlement, je vous prie? *L'Athén*. Dans tout Etat, où regardant l'usage des banquets comme d'une grande importance, on s'y comportera selon les loix & les règles que nous avons prescrites; où l'on en fera un exercice & un apprentissage de la tempérance; où l'on se permettra de la même manière & en gardant les mêmes bornes, l'usage des autres plaisirs, dans le dessein de

s'exercer à les vaincre : une pareille pratique ne sçauroit être trop autorisée. Mais si l'on n'en use que comme d'un divertissement, s'il est permis à chacun de boire quand il voudra, avec ceux qu'il voudra, sans garder d'autre règle que celle qui lui plaira; jamais je n'autoriserai par mon suffrage l'usage des banquets à l'égard de tout particulier & de tout Etat qui sera dans ces dispositions: Au contraire je préférerois en ce cas à ce qui se pratique en Crete & à Lacédémone, la loi établie chez les Carthaginois, qui interdit le vin à tous ceux qui portent les armes, & les oblige à ne boire que de l'eau pendant tout le tems que dure la guerre, qui dans l'enceinte des murs enjoint la même chose aux esclaves de l'un & de l'autre sexe, aux Magistrats pendant l'année qu'ils sont en charge, aux Pilotes & aux Juges dans l'exercice de leurs fonctions, & à tous ceux qui doivent assister à une assemblée pour y délibérer sur quelque objet important; faisant en outre la même défense à tous d'en boire pendant le jour, si ce n'est à raison de maladie, ou pour réparer ses forces, & pendant la nuit aux personnes

mariées , lorsqu'elles auront dessein d'user du mariage. On pourroit encore assigner mille autres circonstances, où le bon sens & les loix doivent interdire l'usage du vin. Sur ce pied-là, il faudroit très-peu de vignobles à une Cité, quelque grande qu'on la suppose; & dans la distribution des terres pour la culture des autres denrées, & de tout ce qui sert aux besoins de la vie, la plus petite portion seroit celle qu'on destineroit aux vignes. Tel est le règlement par lequel je voulois terminer nôtre entretien sur cette matiere. *Clinias*. Il est très-beau, & nous y donnons les mains.





LIVRE TROISIEME.

L'ATHÉN. En voilà donc assez sur ce sujet. A présent par où dirons-nous qu'a commencé la Société civile ? La voye la plus facile & la plus sûre pour en découvrir l'origine, n'est-ce pas celle-ci ? *Clinias*. Laquelle ? *L'Athén*. Celle qu'il faut prendre, quand on veut envisager les divers changemens survenus dans les Etats, soit en bien, soit en mal. *Clinias*. Dites-nous quelle est cette voye. *L'Athén*. C'est, je pense, de porter ses regards sur l'espace presque infini des tems qui se sont écoulés, & sur les révolutions arrivées dans cet intervalle. *Clinias*. Comment entendez-vous ceci ? *L'Athén*. Dites-moi : pourriez-vous saisir par la pensée combien de tems il y a que les premiers Etats ont été fondés, & que les hommes vivent sous des loix ? *Clinias*. Cela n'est nullement aisé. *L'Athén*. L'Epoque en est sans doute très-reculée, & va se perdre dans l'infini. *Clinias*. Sans contredit. *L'Athén*. A compter depuis cette époque, ne s'est-il pas formé

un nombre prodigieux d'Etats, tandis que d'autres en pareil nombre ont été entièrement détruits ? Et pendant le tems qu'ils se sont maintenus, n'ont-ils pas changé plusieurs fois de gouvernement ? N'ont-ils point eu leurs périodes d'élévation & de décadence ? Les mœurs n'y ont-elles point passé tour-à-tour de la vertu au vice, & du vice à la vertu ? *Clinias*. Tout cela a dû nécessairement arriver. *L'Athén*. Tâchons de découvrir, s'il est possible, la cause générale de toutes ces vicissitudes : peut-être nous montrera-t-elle la première origine & les premières révolutions des gouvernemens. *Clinias*. Vous avez raison : expliquez-nous là-dessus votre pensée ; nous ferons nos efforts pour vous suivre.

L'ATHÉN. Ajoutez-vous foi à ce que témoignent d'anciennes traditions ? (1) *Cli-*

(1) Les anciens Peres depuis S. Justin jusqu'à Théodoret sont persuadés que toutes les fois que Platon parle d'anciennes traditions Παλαιοὶ λόγοι, il entend les Saintes Ecritures : ils supposent comme constant qu'il en a eu connoissance, & qu'il y a puisé bien des choses. Il est certain qu'il n'a pas pu la lire dans la version des Septante, qui n'a existé que longtems après lui ; & nous ne connoissons pas de version grecque de l'ancien Testament antérieure à celle-là. Il n'a donc pu en être instruit que par le canal des Egyptiens, si soigneux de recueillir & de conserver les anciens monumens ; & qui ont dû ap-

nias. Que disent-elles ? *L'Athén.* Que le genre humain a été détruit plusieurs fois par des déluges, des maladies, & d'autres accidens semblables, qui n'ont épargné qu'un très-petit nombre de personnes. *Clinias.* Il n'y a rien en cela qui ne mérite la créance de tout homme. *L'Athén.* Représentons-nous donc quelque'une de ces catastrophes générales, par exemple, celle qui a été causée autrefois par un déluge. *Clinias.* Quelles remarques faut-il que nous fassions à ce sujet ? *L'Athén.* Que ceux qui échapperent alors à la désolation universelle, étoient pour la plûpart des Pâtres habitans des montagnes, sur le sommet desquelles il se conserva quelques foibles étincelles du genre humain. *Clinias.* La chose est évidente. *L'Athén.* C'étoit une nécessité que ces Montagnards fussent dans une ignorance entière de presque tous les arts, de toutes les inventions que l'ambition & l'avarice ont imaginées dans les

prendre bien des choses dans le commerce qu'ils eurent pendant quatre cens ans avec les Israélites. D'ailleurs les premiers descendans de Noé qui ont peuplé l'Egypte, y ont laissé sans doute une tradition plus ou moins conforme à celle de Moïse, que les premiers sages de ce pays, tels que les deux Mercures, auront conservée avec soin, & qui aura passé dans les archives des Prêtres, non sans beaucoup d'altération pour les circonstances.

villes, & de mille autres expédiens dont
 les hommes policés se font avisés pour s'en-
 tretenir. *Clinias*. Cela devoit être. *L'A-
 thén*. Posons donc pour certain que toutes
 les villes, situées en rase campagne & sur les
 bords de la mer, furent entièrement sub-
 mergées en ce tems-là. *Clinias*. Oui. *L'A-
 thén*. Ne dirons-nous pas aussi que les ins-
 trumens de toute espece, que toutes les
 découvertes faites jusqu'alors dans les arts
 intéressans, dans la politique & dans les
 autres sciences, que tout cela fut perdu
 sans qu'il en restât le moindre vestige? *Cli-
 nias*. Sans doute; & comment auroit-on in-
 venté depuis rien de nouveau en aucun gen-
 re, si ces choses avoient toujours subsisté
 sur le même pied où elles sont aujourd'hui?
 Ceux qui survéquirent à cette inondation,
 perdirent de vue les milliers d'années qui
 s'étoient écoulés jusqu'à eux. Aussi ne fait-
 on pas remonter à plus de mille ou de deux
 mille ans les découvertes qu'on attribue en
 partie à Dédale, en partie à Orphée & à
 Palamede, l'invention de la flute qu'on doit
 à Marsyas & à Olympus, celle de la lyre
 qui appartient à Amphion, & mille autres

qui ne font nées que depuis deux jours, si je puis m'exprimer ainsi. *L'Athén.* Sçavez-vous, Clinias, que vous oubliez un homme qui vous touche de près, & qui n'est véritablement que d'hier ? *Clinias.* Parlez-vous d'Épiménide ? *L'Athén.* Oui, de lui-même. Il a en effet surpassé en industrie & en génie tous ceux que vous avez nommés, & , comme l'on dit chez vous, il a exécuté ce qu'Hésiode n'a fait qu'entrevoir dans ses écrits. *Clinias.* Il est vrai, c'est ce que nous disons.

L'ATHÉN. Telle étoit donc la situation des affaires humaines au sortir de cette désolation générale : par-tout s'offroit l'image d'une vaste & affreuse solitude ; des pays immenses étoient sans habitans : tous les autres animaux ayant péri, quelques troupeaux peu nombreux de bœufs & de chèvres étoient la seule ressource qui restât aux hommes d'alors pour subsister. *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Pour ce qui est de Cité, de Police, de Législation, & de ce qui fait le sujet de cet entretien, croyez-vous qu'ils en eussent conservé le moindre souvenir ? *Clinias.* Point du tout. *L'Athén.* Ainsi, c'est de cet état de

choses que s'est formé tout ce que nous voyons aujourd'hui ; qu'ont pris naissance les villes , les gouvernemens , les arts & les loix ; & que se sont introduit parmi nous bien des vices & des vertus. *Clinias*. Comment cela, je vous prie ? *L'Athén*. Pensez-vous que ceux d'alors n'ayant aucune expérience d'une infinité de biens & de maux nés dans le sein de nos villes , fussent tout-à-fait bons , ou tout-à-fait méchans ? (2) *Clinias*. Vous avez raison ; nous comprenons votre pensée. *L'Athén*. Ce ne fut donc qu'avec le tems , & à mesure que nôtre espece se multiplia , que les choses en vinrent au

(2) Le Systême qui fait éclore de la Société tous les vices des hommes , comme s'ils étoient bons de leur nature , & que leur commerce seul les corrompît , n'est pas soutenable. Si l'homme n'apporte en naissant que des dispositions à la vertu , par où le vice a-t-il pu s'introduire dans la Société ? Comment des êtres naturellement bons & vertueux , sont-ils devenus méchans par leur rapprochement & leur union ? C'est un paradoxe qu'on n'auroit jamais inventé , si l'on n'avoit eu en vue de porter les plus grands coups à la Religion révélée. Voici en deux mots le fonds de ce Systême , dont presque tous les écrits du Citoyen de Genève ne font que le développer. L'homme est bon de sa nature : par conséquent point de péché originel , point d'Incarnation , point de Rédemption , point de Mysteres ni de révélation. Cependant tout est plein de vices & de crimes dans la Société. D'où cela vient-il ? De la Société même. J'aimerois autant dire que les vertus peuvent naître de l'assemblage d'hommes vicieux.

point où nous les voyons. *Clinias*. Fort bien. *L'Athén*. Ce changement, selon toute apparence, ne se fit pas tout-à-coup, mais peu-à-peu, & à des distances fort grandes. *Clinias*. Cela n'a point dû arriver autrement. *L'Athén*. En effet la crainte du déluge très-vive dans les commencemens, a dû les empêcher de quitter les montagnes, pour aller s'établir dans les plaines. *Clinias*. Sans contredit.

L'ATHÉN. Leur petit nombre ne rendoit-il pas alors les entrevues très-rares & très-recherchées ? d'ailleurs, comment se rapprocher, la perte des arts leur ayant ôté presque tous les moyens de voyager les uns chez les autres, soit par terre soit par mer ? Il ne leur étoit donc gueres possible d'avoir quelque commerce entre eux ; parce que le fer, l'airain & les autres métaux, confondus dans le tems du déluge, avoient disparu de la surface de la terre, & qu'ils ne sçavoient comment y fouiller, pour les en tirer. Ils devoient même être très-embarrassés pour couper du bois, le peu d'outils qui pouvoient s'être conservés dans leurs montagnes, ayant dû se briser en peu de tems,

& ne pouvant être remplacés par d'autres, jusqu'à ce qu'on eût trouvé l'art de fouir les métaux. *Clinias*. Cela ne pouvoit être autrement. *L'Athén*. Après combien de générations, croyez-vous qu'on ait fait cette découverte ? *Clinias*. Ce n'a été évidemment qu'après un très-grand nombre. *L'Athén*. Ainsi tous les arts qui ne peuvent se passer du fer, de l'airain, & des autres métaux, ont dû être ignorés durant tout cet intervalle, & même plus longtems. *Clinias*. Sans contredit.

L'ATHÉN. Les séditions & les guerres étoient par conséquent aussi bannies alors de presque tous les lieux du monde. *Clinias*. Comment cela ? *L'Athén*. D'abord ils trouvoient dans leur petit nombre un motif de s'aimer & de se chérir. Ensuite ils ne devoient point avoir de grands débats pour la nourriture : tous, à l'exception peut-être de quelques-uns dans les commencemens, ayant en abondance des pâturages, d'où principalement ils tiroient pour lors leur subsistance : ainsi ils ne manquoient ni de chair, ni de laitage. De plus, la chasse leur fournissoit des mets plus délicats, & en

quantité. Ils avoient aussi des vêtemens, soit pour le jour, soit pour la nuit, des cabanes & des vases de toute espèce, dont quelques-uns étoient à l'épreuve du feu : car il n'est pas besoin de fer pour travailler en argile, ou en tissu ; & Dieu a voulu que ces deux arts pourvussent à nos besoins en ce genre, afin que l'espèce humaine, lorsqu'elle se trouveroit en de semblables extrémités, pût se conserver & s'accroître. Avec tant de secours, leur pauvreté ne pouvoit pas être assez grande pour occasionner entre eux des querelles & des divisions. D'un autre côté, on ne peut pas dire qu'ils fussent riches, puisqu'ils ne possédoient ni or ni argent. Or dans toute société où l'on ne connoît ni l'opulence, ni l'indigence, les mœurs doivent être très-pures : car ni le libertinage, ni l'injustice, ni la jalousie & l'envie ne sçauroient s'y introduire. Ils étoient donc vertueux par cette raison, & encore à cause de leur extrême simplicité, qui les empêchoit de se défier des discours qu'on leur tenoit sur le vice & la vertu : au contraire ils y ajoutoient foi, & y conforment bonnement leur conduite. Ils n'é-

toient point assez habiles, pour soupçonner, comme on le fait aujourd'hui, que ces discours fussent des menfonges; & tenant pour vrai ce qu'on leur disoit touchant les Dieux & les hommes, ils en faisoient la règle de leur vie. C'est pourquoi ils étoient tout-à-fait tels que je viens de les représenter. *Clinias*. Nous sommes de vôtre sentiment, Mégille & moi.

L'ATHÉN. Nous pouvons donc assurer que, pendant plusieurs générations, les hommes de ce tems ont dû être moins industrieux que ceux qui avoient vécu immédiatement avant le déluge, & que ceux de nos jours; qu'ils ont été plus ignorans dans une infinité d'arts, en particulier dans l'art de la guerre, & dans les combats de mer & de terre, tels qu'ils sont en usage maintenant; qu'ils ne connoissoient pas davantage les procès & les divisions qui n'ont lieu que dans les Cités, & où l'on employe, tant en paroles qu'en actions, tous les artifices imaginables pour se nuire & se faire réciproquement mille injustices: mais qu'ils étoient plus simples, plus courageux, plus tempérans & plus justes en tout. Nous en avons

déjà dit la raison. *Clinias*. Tout cela est vrai.

L'ATHÉN. Ce long détail où nous sommes entrés, & mille autres choses de cette nature que nous aurions pû y ajouter, tendent à nous faire connoître comment les loix devinrent nécessaires à ceux dont nous parlons, & quel fut leur Législateur. *Clinias*. Cette réflexion vient à propos. L'ATHÉN. N'est-il pas vrai que dans ces tems-là ils n'avoient aucun besoin de Législateur, & que ce n'est point en de pareilles circonstances que les loix ont coutûme de prendre naissance? Car les lettres étoient inconnues à ceux qui vivoient dans cette conjoncture; l'usage, & ce qu'on appelle les loix paternelles, étoient les seules règles de leur conduite. *Clinias*. Il y a toute apparence. L'ATHÉN. Quant à leur gouvernement, voici à-peu-près quelle en a dû être la forme. *Clinias*. Quelle forme? L'ATHÉN. Il me paroît que ceux de ce tems-là ne connoissoient point d'autre gouvernement que la Dynastie, (3) dont on

(3) C'est-à-dire, l'empire fondé uniquement sur l'autorité que donne la nature à un homme sur d'autres hommes. Aristote est ici du sentiment de Platon. *La raison*, dit-il, Polit. 1. chap. 2. *pourquoi les villes étoient soumises dans l'origine au gouvernement monarchique, comme le sont encore aujourd'hui les Nations différentes de la*

voit encore quelque vestiges en plusieurs lieux chez les Grecs & les Barbares. (4) Ho-

Grecque, c'est qu'elles se sont formées de familles gouvernées par un seul. Car dans toute famille, le plus ancien est le monarque des autres. Donc à cause de la consanguinité, les démembrements ou colonies de chaque famille ont dû être gouvernés de même. Ceci donne occasion à plusieurs remarques importantes. 10. On voit pourquoi les premières Monarchies étoient si petites. Avant les conquérans & les conquêtes, chaque Ville avec son territoire étoit un Royaume. 20. On voit, contre ce qu'ont avancé quelques modernes, fondés sur des conjectures plutôt que sur l'histoire, que la Monarchie est plus ancienne que la Démocratie; & qu'elle a dû l'être par la nature même de la chose, puisqu'elle a succédé immédiatement au gouvernement paternel, le plus ancien de tous. 30. Que toute autorité dérive en effet de la paternelle; & que les Rois, les Magistrats ne sont proprement que les Peres d'une grande famille. 40. Enfin, que comme il n'y a jamais eu de contrat primordial entre un Pere & ses enfans, & que l'abus qu'il fait de son autorité, ne l'en dépouille point par le fait même; ainsi il n'y a point eu de contrat pareil entre les premiers Monarques & leurs sujets, & que les Rois ne perdent point leur autorité par le mauvais usage qu'ils en pourroient faire, leurs sujets n'étant point juges en leur propre cause, & n'ayant point de Tribunal supérieur auquel ils puissent recourir. J. J. Rousseau lui-même dans le discours sur l'inégalité des conditions, après avoir supposé que la raison donne au peuple en certains cas le pouvoir de renoncer à la dépendance, ajoute que la Religion lui défend d'en user. Mais les dissensions affreuses, dit-il, les désordres infinis qu'entraîneroit nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre chose, combien les gouvernemens humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison; & combien il étoit nécessaire au repos public que la volonté divine intervînt pour donner à l'autorité souveraine un caractère sacré & inviolable, qui ôtât aux sujets le funeste droit d'en disposer. Il y a ici une contradiction. La volonté divine n'étant point arbitraire, mais dirigée par la raison éternelle, règle de la notre, les sujets n'ont pu tenir de la raison ce funeste droit, que la volonté divine a dû leur ôter.

(4) *Odyss. IX.*

mere dit quelque part que ce Gouvernement étoit celui des Cyclopes. *Les Cyclopes*, dit-il, *ne tiennent point de Conseil en commun; on ne rend point chez eux la justice. Ils demeurent dans des cavernes profondes sur le sommet des hautes montagnes; là, chacun donne des loix à sa femme & à ses enfans, se mettant peu en peine les uns des autres.* CLINIAS. Votre pays a produit dans Homere un Poëte admirable. Nous en avons parcouru quelques endroits très-beaux, mais en petit nombre: car nous ne faisons gueres usage, nous autres Crétois, des Poësies étrangères. *Mégille.* Pour nous, nous lisons beaucoup Homere, (5) & il nous paroît supérieur aux autres poëtes: quoique de tems en tems les mœurs qu'il décrit soient plutôt Ioniennes que Lacédémoniennes. L'endroit que vous en citez vient parfaitement à l'appui de votre discours; le poëte y emprunte des tems les plus reculés les traits dont il peint dans un récit fabuleux les mœurs sauvages des Cyclopes. *L'Athén.* Il est vrai qu'Homere est pour moi; & son témoignage peut nous ser-

(5) Lycurgue en avoit apporté les Poësies à Lacédémone, à son retour d'Ionie.

vir à prouver qu'il y a eu autrefois des gouvernemens de cette nature. *Clinias*. Fort bien.

L'ATHÉN. Ces gouvernemens ne se forment-ils point de familles séparées d'habitation , & dispersées ça & là par l'effet de quelque désolation universelle ; & le plus ancien n'y a-t-il point l'autorité, par la raison qu'elle lui est transmise de pere & de mere comme un héritage ; enforte que les autres rassemblés autour de lui, comme des poussins autour de leur mere , ne forment qu'un seul troupeau soumis à la puissance paternelle ; & vivant sous la plus juste des Royautés ? *Clinias*. Sans contredit. *L'Athén*. Avec le tems ces familles venant à se réunir , bâtissent des villes qu'elles habitent en commun ; on donne ses soins à l'agriculture , cultivant d'abord le penchant des montagnes ; en guise de murailles , on plante des hayes , qui servent d'enceinte , & d'abri contre les bêtes féroces ; & de tout cela il se forme une habitation assez vaste & commune à tous. *Clinias*. Il est naturel que les choses se passent ainsi. *L'Athén*. Ce que j'ajoute est-il moins dans la nature ? *Clinias*. Quoi ?

L'Athén. Que ces grandes familles venant ainsi à se former de la réunion des premières familles , moins considérables , chacune des familles composantes a dû se présenter ayant à sa tête le plus ancien en qualité de chef ; qu'ayant vécu jusques-là séparés les uns des autres , & ayant reçu de leurs peres & de leurs ancêtres des principes différens touchant le culte des Dieux & la manière de vivre entre eux ; ceux-ci montrant des mœurs plus douces , ceux-là un courage plus mâle , selon le génie des parens qui gravoient leur caractère & leurs penchans dans le cœur de leurs enfans & de leurs petits-fils : les membres de chaque petite famille ont dû apporter dans la grande leurs loix & leurs usages particuliers. *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Et que par une suite nécessaire chacun aura mieux aimé vivre selon ses loix , que de s'accommoder à celles des autres. *Clinias.* Oui.

L'ATHÉN. Si je ne me trompe , nous voilà parvenus sans y penser à l'origine de la Législation. *Clinias.* Je le crois aussi. *L'Athén.* En effet , conséquemment à cette variété d'usages , ils n'ont pu se dispenser de s'assembler en commun , & de charger quel-

ques-uns d'entre eux de l'examen des loix particulieres. Ceux-ci , après avoir pris de chaque famille ce qu'ils jugeoient de meilleur , l'ont proposé aux chefs & aux conducteurs de la multitude , comme à autant de Rois, laissant la chose à leur choix, & se sont acquis ainsi le titre de Législateurs. Ensuite, ayant établi d'un consentement unanime des chefs pour les gouverner, & les Dynasties se trouvant par là changées en Aristocratie ou en Monarchie , ils ont vécu sous cette nouvelle forme de gouvernement. *Clinias*. L'ordre des choses les aura conduits là par degrés.

L'ATHÉN. Parlons encore d'une troisieme espece de gouvernement, qui embrasse toutes les autres , & tous les accidens auxquels les Etats sont sujets. *Clinias*. Quelle est-elle? *L'Athén*. (6) C'est celle qu'*Homer* indique après la seconde, & voici comme il s'en explique. *Dardanus* , dit-il , *bâtit une ville appelée de son nom Dardanie. Les murs sacrés d'Ilion , ville formée du concours de différens peuples , n'étoient point encore élevés dans la plaine : mais on continuoit d'habiter au pied*

(6) *Iliad*. XX.

du mont *Ida* d'où coulent tant de sources. Ces vers, & ceux que nous avons vus touchant les Cyclopes, lui ont sans doute été inspirés par les Dieux, & sont tout-à-fait dans la nature. Car les Poètes, nation chérie du Ciel, & pleine d'enthousiasme, sont quelquefois servir le langage des Graces & des Muses, à célébrer des événemens qui n'ont rien que de réel. *Clinias*. J'en suis persuadé. *L'Athén*. Examinons plus attentivement ce récit d'Homere revêtu d'une écorce fabuleuse : peut-être y découvrirons-nous des traces de ce que nous cherchons. Y consentez-vous ? *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Après donc que l'on eut quitté les hauteurs, on bâtit Ilion sur une petite éminence, dans une belle & vaste plaine, arrosée par différens fleuves qui fortoient du mont *Ida*. *Clinias*. C'est ainsi qu'on le raconte. *L'Athén*. Ne jugez-vous pas que cela n'a dû arriver que bien des siècles après le déluge ? *Clinias*. Sans contredit. *L'Athén*. Il falloit que ceux d'alors eussent absolument perdu le souvenir de ce terrible événement, pour oser ainsi placer leur ville au-dessous de plusieurs fleuves qui couloient d'un endroit fort élevé, & pour se

croire

croire en sûreté sur un tertre d'une hauteur médiocre. (7) *Clinias*. Rien ne prouve mieux combien ils étoient éloignés du tems où cet événement s'étoit passé.

L'ATHÉN. Comme le genre humain se multiplioit , il se forma sans doute alors d'autres villes en plusieurs endroits. *Clinias*. Sans doute. L'Athén. On peut mettre de ce nombre celles qui firent depuis le siège d'Ilien. Quelques-unes même , comme il paroît , furent bâties sur le bord de la mer , avec laquelle on s'étoit enfin apprivoisé au point que toutes les nations en faisoient usage. *Clinias*. Il paroît que oui. L'Athén. Les Achéens ne renversèrent Troye qu'après être restés dix ans devant cette place. *Mégille*. Cela est vrai. L'Athén. Or pendant ce long intervalle de tems que dura le siège d'Ilien , il arriva dans la patrie de la plupart des Princes Grecs de grands maux occasionnés par le soulèvement des jeunes gens qui étoient demeurés , & qui reçurent fort mal les assiégeans quand ils revinrent dans

(7) Que dans les premiers tems les villes aient été bâties sur des lieux élevés , c'est ce que prouvent entre autres choses ces expressions si familières aux Grecs & aux Latins , *monter à la ville* , *descendre de la ville*.

leur pays & leurs familles; enforte que de toutes parts on n'entendit parler que de morts, d'affassinats & d'exils. Quelque tems après les exilés se rétablirent à main armée, & quitterent le nom d'Achéens pour prendre le nom de Doriens; parce que celui qui se mit à la tête des bannis rassemblés, étoit Dorien. C'est ici proprement, *Mégille*, que commence vôte histoire, qui comprend la fuite de ces événemens. *Mégille*. Vous avez raison.

L'ATHÉN. Après une assez longue digression sur la Musique & sur l'usage des banquets, nous voilà retombés, par je ne sçais quel bonheur, dans nôtre premiere conversation, & ce discours nous donne, pour ainsi dire, de nouveau la même prise. Car il nous ramene au gouvernement de Lacédémone, dont vous vantez si fort l'excellence, & à celui de Crete, qui a les mêmes loix. Dans l'écart immense que nous avons fait, nous sommes remontés jusqu'à la fondation des villes & l'origine des Sociétés: Nous avons considéré trois différentes formes de gouvernemens, nées, comme nous le croyons, les unes des autres, & qui se

font succédées à des distances de tems presque infinies. Il s'en présente maintenant une quatrième dans une ville , ou plutôt dans une nation qui s'est formée autrefois , & qui subsiste encore dans sa constitution primitive. Toutes ces considérations nous aideront peut-être à connoître ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans chaque constitution, quelles loix ont conservé certains Etats, & en ont fait périr d'autres; enfin par quels changemens & quelles substitutions on pourroit parvenir à rendre une Cité heureuse. Voilà ce qui doit faire de nouveau la matiere de nôtre entretien: mais peut-être n'êtes-vous pas satisfaits du discours précédent. *Mégille*. Etranger , si quelque Dieu nous garantissoit que la nouvelle carrière où nous allons entrer, nous fournira d'aussi beaux discours touchant les loix, que ceux que nous venons d'entendre; je m'engagerois à vous accompagner dans une route beaucoup plus longue que celle-ci, & cette journée me paroîtroit trop courte; quoique nous soyons dans la saison où le Soleil passe des signes d'Été aux signes d'hyver. *L'Athén*. Ainsi vous trouvez bon que nous entamions cet-

te nouvelle conversation. *Mégille.* Oui.

L'ATHÉN. Transportons-nous donc par la pensée au tems où vos ancêtres se rendirent entièrement maîtres de Lacédémone, d'Argos, de Messène & de leur territoire. Alors, comme le porte l'histoire de ce tems-là, ils jugerent à propos de partager leur armée en trois, & d'aller s'établir dans chacune de ces villes. *Mégille.* Cela est vrai. *L'Athén.* Téménus fut fait Roi d'Argos, Cresphonte de Messène, Procle & Eurysthene de Lacédémone. *Mégille.*

Oui. *L'Athén.* Et avant que de se séparer, toute l'armée fit ferment de leur prêter secours contre quiconque entreprendroit de détruire leur Royauté. *Mégille.* Vous dites vrai. *L'Athén.* Mais, au nom de Jupiter, lorsque la Royauté ou toute autre espèce de gouvernement vient à se détruire, n'est-elle pas cause elle-même de sa destruction? Avons-nous oublié qu'il n'y a qu'un moment, le discours étant tombé sur cette question, nous avons supposé cela comme incontestable? *Mégille.* Nous ne l'avons pas oublié. *L'Athén.* Nous allons donc fortifier cette vérité par les faits qui viennent ici

à l'appui de ce que nous avançons. Ainsi nos raisonnemens ne porteront point sur de vaines conjectures , mais sur des événemens réels & certains. Or voici ce qui est arrivé.

LES Souverains & les Sujets de ces trois villes soumises au gouvernement monarchique, se sont jurés réciproquement suivant les loix passées entre eux pour régler l'autorité d'une part, & la dépendance de l'autre , les premiers de ne point aggraver le joug du commandement, lorsque leur puissance s'affermiroit avec le tems & l'aggrandissement de leur famille; les seconds, de ne jamais rien entreprendre, ni de souffrir qu'on entreprît rien contre les droits de leurs Souverains, tandis qu'ils seroient fideles à leur promesse. (8) De plus , les Rois & les Sujets de chacun de ces Etats jurèrent

(8) Voilà un contrat passé entre des sujets & des souverains. Mais il faut prendre garde que de ces trois Etats, deux étoient garans & juges de la fidélité du troisième à garder les conventions. Ainsi la partie lésée avoit la voye d'appel, & ne jugeoit pas en sa propre cause. Mais au défaut d'une pareille confédération, il est évident que ce contrat n'eût pu être qu'un contrat de bonne foi, où la partie inférieure n'ayant aucun tribunal à qui s'adresser en cas de lésion vraie ou prétendue, ne conservoit vis-à-vis de son Souverain que le droit de remontrance. Et ceci ne fait que confirmer ce que j'ai dit plus-haut, loin d'y donner la moindre atteinte.

qu'en cas d'attaque ils prendroient les armes pour la défense des Rois & des Sujets des deux autres Etats. Cela n'est-il pas vrai, *Mégille*? *Mégille*. Oui. *L'Athén*. Cette convention, soit que les Rois en fussent les auteurs, soit qu'elle eût été réglée par d'autres, étoit pour ces trois Etats la source du plus grand avantage qui puisse jamais se rencontrer dans aucune constitution politique. *Mégille*. Quel avantage? *L'Athén*. Celui d'avoir toujours deux Etats protecteurs & vengeurs des loix contre le troisieme, s'il s'avisait de les enfreindre. *Mégille*. Cela est évident. *L'Athén*. Néanmoins il est assez ordinaire que l'on recommande aux Législateurs, de faire des loix telles que le peuple & la nation s'y soumettent volontiers. C'est comme si l'on recommandoit aux Maîtres de gymnase & aux Médecins, de dresser le corps & de guérir les maladies, par des voyes douces & agréables. *Mégille*. Précisément la même chose. *L'Athén*. Tandis qu'au contraire on s'estime fort heureux la plupart du tems, de pouvoir rendre à quelqu'un la santé & lui donner un tempérament robuste, en ne le faisant souffrir que médiocrement. *Mégille*. Sans contredit.

L'ATHÉN. Voici encore une chose qui dut applanir beaucoup dans ces trois Etats les difficultés de la Législation. *Mégille*. Quoi ?
L'Athén. Les Législateurs , en travaillant à établir une espece d'égalité dans le partage des biens , n'eurent point à effuyer la plus grande des contradictions , à laquelle ils sont exposés par-tout ailleurs , lorsqu'ils veulent toucher aux possessions en fonds de terre , & abolir les dettes , voyant que c'est le seul moyen de remettre entre tous une certaine égalité. Dès qu'un législateur veut faire quelque innovation de cette nature , tout le monde s'y oppose ; on lui crie de tous côtés de ne point remuer ce qui doit rester immobile , & on charge de mille imprécations quiconque ose faire mention du partage des terres & de la remise des créances : de façon que le plus habile politique ne sçait de quel côté se tourner. Au lieu qu'à l'égard des Dorien , les choses se passerent paisiblement & sans obstacle par rapport à la division des terres , & qu'aucun d'eux n'avoit contracté de dettes anciennes & bien considérables. *Mégille*. Cela est vrai.

L'ATHÉN. Pourquoi donc & comment leur

plan de gouvernement & de législation a-t-il si mal réussi ? *Mégille*. Que dites-vous-là, & sur quoi fondez-vous ce reproche ? *L'Athén*.

Sur ce que deux de ces trois Etats ont perdu en peu de tems leurs loix & la forme de leur constitution, qui ne s'est conservée que dans la seule Lacédémone. *Mégille*. Il n'est pas aisé de rendre raison de cet événement.

L'Athén. C'est à nous d'en chercher la cause dans la nature de ces loix : une pareille recherche convient à nôtre âge, & fera pour nous un amusement honnête, qui, comme nous disions au commencement, adoucira beaucoup la fatigue du voyage. *Mégille*.

Vous avez raison : je consens à ce que vous proposez. *L'Athén*. D'ailleurs pourrions-nous choisir pour objet de nos réflexions, de plus belles loix que celles qui ont servi à policer ces trois Etats, & sur quelles autres Cités plus fameuses & plus puissantes porterions-nous les regards ? *Mégille*. Il seroit difficile d'en nommer d'aussi illustres.

L'ATHÉN. Il me paroît évident que les Doriens d'alors se persuaderent qu'avec une si grande puissance, ils seroient en état de défendre non-seulement le Péloponnèse, mais

encore

encore toute la Grece, si quelque nation barbare osoit l'insulter, comme venoient de faire les habitans d'Ilion, qui comptant sur les forces de l'Empire d'Assyrie fondé par Ninus, avoient par leurs entreprises téméraires attiré la guerre devant Troye. Car ce qui restoit de ce grand Empire, avoit encore de quoi se faire respecter; & les Grecs de ces tems-là redoutoient sa puissance, comme ceux d'aujourd'hui redoutent celle du Grand-Roi: (9) d'autant plus qu'ils avoient sujet de s'attendre à une guerre de la part des Assyriens, après avoir saccagé pour la seconde fois Troye, qui étoit une ville de leur domination. (10) Ils crurent donc s'être munis suffisamment contre le danger qui les menaçoit, par ce partage de

(9) C'est-à-dire, le Roi de Perse.

(10) M. Boissuet à l'endroit de son Histoire universelle, où il parle de l'ancien Empire des Assyriens, révoque en doute ce que dit ici Platon, que Troye étoit sous sa dépendance. Ses raisons sont qu'Homere n'en a rien dit dans son poëme, que les conquêtes de Ninus & de Sémiramis se sont étendues à l'Orient, & qu'aucun de leurs Successeurs, à commencer par Ninyas, n'a été guerrier ni conquérant. Quelque plausibles que soient ces conjectures, je ne sçais si par rapport à une histoire aussi peu connue de nous, que l'est celle des anciens Assyriens, elles sont suffisantes pour balancer l'autorité de Platon, mieux instruit sans doute de pareils faits, que nous ne pouvons l'être aujourd'hui.

leurs forces entre trois Villes, gouvernées par des Rois freres, descendans d'Hercule; & que leur armée étoit supérieure à celle qui avoit mis le siège devant Troye. En effet, ils se persuadoient avoir dans la personne des Héraclides de meilleurs chefs, que dans celle des descendans de Pélops: de plus, ils regardoient l'armée qui avoit porté la guerre à Troye, comme fort inférieure en bravoure à la leur; puisque cette armée composée d'Achéens avoit été battue par la leur toute composée de Doriens. N'est-ce pas dans ces vues & de cette manière qu'ils firent l'arrangement dont je parle? *Mégille*. Oui. *L'Athén*. Il y a aussi apparence qu'ils jugerent que ce nouvel établissement seroit stable, & subsisteroit pendant un longtems; se fondant sur ce qu'ils avoient partagé les mêmes travaux & les mêmes dangers, sur ce que leurs Rois étoient du même sang & freres, & encore sur ce que beaucoup d'oracles leur étoient favorables, sur-tout celui d'Apollon Delphien. *Mégille*. Leurs espérances n'étoient-elles pas bien fondées? *L'Athén*. Cependant tous ces beaux projets se sont évanouïs bien vite; &

comme nous le disions, de toute cette puissance il n'en est resté sur pied qu'une petite partie, qui est celle de Sparte: encore depuis ce tems jusqu'à nos jours, vôtre ville n'a-t-elle point cessé de faire la guerre aux deux autres. Au lieu que, si l'union avoit cimenté le projet qu'ils formerent alors, ils eussent été invincibles à la guerre. *Mégille.* Cela est vrai.

L'ATHÉN. Quelle fut donc la cause de leur perte? par quelle fatalité ce système politique, si beau, si bien concerté, a-t-il été renversé? La chose ne mérite-t-elle pas que nous l'examinions? *Mégille.* Sans doute, & si on négligeoit d'approfondir cet événement, en vain chercheroit-on ailleurs à s'instruire dans la science des loix, & du gouvernement, & à connoître ce qui contribue à conserver les Etats dans leur splendeur, ou à précipiter leur ruine. *L'Athén.* C'est donc un bonheur pour nous qu'une discussion si importante se soit offerte à nos réflexions. *Mégille.* Oui.

L'ATHÉN. Ne nous arrive-t-il point par hazard en ce moment, ce qui arrive à la plupart des hommes, sans qu'ils s'en apper-

çoivent, de nous imaginer que certains projets font bien concertés, & qu'ils eussent produit d'admirables effets, si on avoit sçu les exécuter comme il faut : tandis que peut-être nous n'envisageons point la chose par son vrai côté, ni conformément à sa nature : erreur où tombent en mille rencontres ceux qui raisonnent comme nous faisons ici ? *Mégille*. Que voulez-vous dire, & à quel propos cette réflexion vous vient-elle à l'esprit ? *L'Athén*. En vérité, je ne puis m'empêcher de rire de moi-même, de ce que jettant les yeux sur l'armée dont nous parlons, il m'a paru qu'elle étoit fort belle, & que la Grèce en auroit tiré de merveilleux secours, si on avoit sçu alors en faire un bon usage. *Mégille*. Tout ce que vous avez dit à ce sujet n'étoit-il pas vrai & plein de bon sens ; & n'avons-nous pas eu raison d'y applaudir ? *L'Athén*. Je le veux croire. Il me vient pourtant à la pensée, qu'il est ordinaire à l'homme, lorsqu'il voit quelque chose de grand, de fort, de puissant, de s'imaginer aussi-tôt que si celui qui en est le maître sçavoit s'en servir comme il faut, il feroit une infinité de choses admirables, & seroit au

comble du bonheur. *Mégille.* A-t-on tort de s'imaginer cela? expliquez-vous.

L'ATHÉN. Examinez d'abord en quoi cette idée avantageuse qu'on se forme d'une chose, peut être raisonnable: &, pour nous renfermer dans le sujet que nous traitons, voyez comment il est vrai de dire que, si les chefs de cette armée en avoient sçu faire l'usage convenable, tout auroit réussi au gré de leurs souhaits. Ce ne pouvoit être sans doute qu'en donnant à cette armée un établissement solide, & en la maintenant sur le même pied pour toujours; en sorte qu'on assurât l'indépendance de ceux qui la composoient, qu'on les mît en état de subjuguier tel autre peuple qu'ils auroient voulu, & de faire la loi aux Grecs & aux Barbares, eux & leurs descendans. N'est-ce pas-là ce qu'ils pouvoient souhaiter de plus avantageux? *Mégille.* Oui. L'Athén. Si à la vue des grands biens que possède une personne, du rang illustre que lui donne sa naissance, & des autres avantages de cette nature, on disoit qu'il seroit heureux, s'il en sçavoit bien user: voudroit-on dire autre chose, sinon que cela le met à portée de remplir tous ses

désirs, ou du moins la plûpart, & les plus intéressans par leur objet? *Mégille*. Il me paroît que non. *L'Athén*. Mais un des desirs communs à tous les hommes, n'est-ce pas celui-là même dont nous parlons, & que le discours présent nous force à reconnoître? *Mégille*. Quel desir? *L'Athén*. Celui qui a pour objet que toutes choses arrivent au gré de nôtre ame, & sinon toutes, du moins celles qui sont compatibles avec la condition humaine. *Mégille*. J'en conviens. *L'Athén*. Et puisque c'est-là ce que nous voulons tous, grands & petits, jeunes & vieux, c'est aussi ce que nous demandons nécessairement sans cesse aux Dieux. *Mégille*. D'accord. *L'Athén*. Nous souhaitons aussi aux personnes qui nous sont cheres, ce qu'elles se souhaitent à elles-mêmes. *Mégille*. Sans doute. *L'Athén*. Un jeune enfant n'est-il pas cher à son pere? *Mégille*. Oui. *L'Athén*. Cependant n'est-il pas mille occasions où un pere conjureroit les Dieux de ne point accorder à son fils ce qu'il leur demande? *Mégille*. Vous voulez dire apparemment, lorsque ce fils n'a point encore l'usage de la raison. *L'Athén*. Bien plus, lorsqu'un pere vieux

ou peu sensé, & n'ayant aucune idée du juste & du beau, forme des vœux ardens dans une disposition d'esprit semblable à celle où se trouva Thésée à l'égard de l'infortuné Hippolyte; croyez-vous que son fils, s'il en avoit connoissance, joignît ses vœux aux siens? *Mégille.* Je vous entends: vous voulez dire qu'il ne faut ni demander aux Dieux, ni desirer avec empressement que les événemens suivent nôtre volonté; mais plutôt que nôtre volonté elle-même suive la direction de la raison; & que la sagesse est la seule chose que les Etats & les particuliers doivent demander aux Dieux & solliciter pour eux-mêmes. *L'Athén.* Oui.

Je vous ai déjà dit, & je vous prie de vous le rappeler, que la sagesse est l'unique objet vers lequel tout bon Législateur doit diriger ses loix. Votre prétention étoit qu'il ne falloit point qu'il se proposât d'autre but que la guerre: Je disois de mon côté que c'étoit le borner à une seule vertu, tandis qu'il y en a quatre; qu'au contraire il devoit les avoir toutes en vue, & principalement la première, qui par son excellence est à la tête de toutes les autres; sçavoir, la

prudence, l'intelligence, l'opinion, avec l'amour & le desir qui les suivent. Ainsi ce discours retombe dans le précédent; & ce que je disois tout à l'heure, qu'il est dangereux de faire des souhaits que la raison ne guide point, & qu'en ce cas il est avantageux que le contraire de ce qu'on souhaite, arrive; je le répète encore, soit sérieusement, soit en badinant, comme il vous plaira: cependant vous me ferez plaisir de croire que je parle sérieusement.

J'ESPERE en effet maintenant que, si vous suivez ce qui a été dit un peu plus-haut, vous trouverez que ce qui perdit les Rois dont nous parlons, & fit avorter leur projet, ne fut ni le manque de courage, ni le défaut d'expérience dans la guerre, tant de leur part que de celle de leurs Sujets; mais tous les autres vices, & sur-tout l'ignorance des affaires humaines les plus importantes. Je vais essayer, si vous le souhaitez, de vous montrer comme à mes amis, dans la suite de cette conversation, que telle fut en effet la source de leurs malheurs; & qu'en quelque tems que ce soit, présent ou à venir, par-tout où les mêmes vices régneront,

les choses ne ſçauroient prendre un autre tour. *Clinias*. Etranger , les louanges que nous vous donnerions de vive voix vous offenſeroient peut-être : mais nous vous marquerons par les effets & nôtre attention à vous écouter , le plaifir que nous prenons à vos diſcours. Cette maniere de louer eſt celle des honnêtes gens , & la flatterie ne la connoît point. *L'Athén*. C'eſt fort bien dit , mon cher *Clinias* ; faiſons donc ce que vous dites. *Clinias*. Parlez : je le ferai , ſ'il plaît à Dieu.

L'ATHÉN. Je diſ donc , pour reprendre le fil de ce diſcours , que l'ignorance la plus grande ruina totalement cette formidable puiffance , & qu'elle eſt de nature à produire encore par-tout les mêmes effets : de forte que , les choses étant ainſi , le principal ſoin du Légiflateur doit être de faire régner la prudence dans l'Etat qu'il police , & d'en bannir l'ignorance. *Clinias*. Cela eſt évident. *L'Athén*. Mais quelle eſt la plus grande ignorance ? La voici , à mon avis : voyez ſi c'eſt auſſi le vôtre. *Clinias*. Dites. *L'Athén*. C'eſt lorſque ſe représentant une choſe comme bonne ou honnête , au lieu de l'aimer ,

on l'a en averfion ; & encore lorsqu'on aime & embraffe ce qu'on juge mauvais ou injufte. C'eft cette oppofition qui fe trouve entre nos fentimens d'amour ou d'averfion , & le jugement de nôtre raifon , que j'appelle une ignorance extrême. Elle eft auffi la plus grande , parce que fi on envisage nôtre ame comme un petit Etat , elle en affecte la partie qu'on peut comparer à la multitude & au peuple , je veux dire celle où réfident nos plaifirs & nos peines. J'appelle donc ignorance , cette difpofition de l'ame qui fait qu'elle s'oppose aux fciences , aux opinions , à la raifon , à qui l'autorité fur elle appartient de droit : elle regne dans une ville , lorsque la populace fe fouleve contre les Magiftrats & les loix : elle regne dans un particulier , lorsque les faines maximes qui font dans fon ame , n'ont aucun crédit fur lui , & qu'il fait tout le contraire de ce qu'elles lui prefcrivent. Et je regarde cette efpece d'ignorance foit dans le corps de l'Etat , foit dans chaque citoyen , comme la plus funefte ; & non pas celle des artifans en ce qui concerne leur métier. Vous comprenez ma penfée ? *Clinias*. Oui , & nous la croyons vraie.

L'ATHÉN. Ainsi posons pour certain & incontestable, qu'il ne faut donner aucune part dans le gouvernement aux citoyens atteints de cette ignorance ; & que quand ils feroient d'ailleurs exercés dans les sciences les plus abstraites, dans les beaux arts, & en tout ce qui est propre à donner plus de rapidité aux opérations de l'esprit, ils n'en méritent pas moins le reproche d'ignorans : qu'au contraire on doit donner le nom de Sages, & admettre aux premières charges ceux qui sont dans une disposition opposée ; quand bien même, selon le proverbe, ils ne sçauroient ni lire ni nager. En effet, mes chers amis, comment la prudence pourroit-elle trouver la moindre place dans une ame qui n'est point d'accord avec elle-même ? Cela est impossible, puisque la plus parfaite sagesse n'est autre chose que le plus beau & le plus parfait des accords, & qu'on ne la possède qu'autant que l'on vit selon la droite raison ; quant à celui qui en est dépourvu, il n'est propre qu'à ruiner ses affaires domestiques, & loin d'être le sauveur de l'Etat, il le perdra infailliblement par son incapacité.

dont il donnera des preuves en toutes rencontres. Tel est, comme je disois, le principe dont il ne faut point se départir. *Clinias*. Nous en convenons.

L'ATHÉN. Dans tout corps politique n'est-il pas nécessaire que les uns gouvernent & les autres soient gouvernés ? *Clinias*. Sans doute. L'Athén. Fort bien. Mais dans les Etats, grands ou petits, pareillement dans les familles, quels sont les titres en vertu desquels les uns commandent, les autres obéissent ; & combien y en a-t-il ? Le premier de ces titres, n'est-ce pas la qualité de Pere & de Mere ; & n'est-il pas reçu chez toutes les nations que les Parens ont un empire naturel sur leurs enfans ? (11) *Clinias*. Cela est certain. L'Athén. Le second titre est la noblesse, qui assujettit les conditions

(11) Nôtre siècle a vû avec surprise des Philosophes s'élever contre cette autorité acquise aux Peres par le plus légitime des droits, celui de nature : & ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'ils se sont de ce droit même interprété à leur guise, comme une arme pour les en dépouiller. Par la loi de nature, dit un d'entre eux, Inég. des Condit. 2. part., le pere n'est le maître de l'enfant, qu'aussi longtems que son secours lui est nécessaire : au delà de ce terme ils deviennent égaux ; & alors le fils, parfaitement indépendant du pere, ne lui doit que du respect, & non de l'obéissance. De pareilles assertions sont suffisamment réfutées par le soulèvement général qu'elles excitent dans tous les cœurs.

inférieures aux supérieures. Le troisieme est l'âge, en vertu duquel les plus vieux ont en partage le commandement, & les plus jeunes l'obéissance. *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Le quatrieme, n'est-ce pas celui qui assure aux maîtres des droits sur leurs esclaves ? *Clinias*. Sans contredit. *L'Athén*. Le cinquieme est, je pense, celui qui veut que le plus foible cede au plus fort. *Clinias*. Cet empire est le plus difficile de tous à secouer. *L'Athén*. C'est aussi le plus commun chez tous les animaux : & comme dit Pindare le Thébain, *il a son droit dans la nature*. Mais de tous les titres le plus juste est le sixieme, qui ordonne à l'ignorant de se soumettre aux lumieres du sage, & autorise celui-ci à le gouverner. Cet empire, très-sage Pindare, éloigné de toute violence, & qui n'emploie d'autre force que celle de la loi, me paroît très-conforme à la nature, bien loin d'y être contraire. *Clinias*. Vous avez raison. *L'Athén*. Mettons le fort pour le septieme : titre fondé sur le bonheur & sur une certaine prédilection des Dieux ; & disons qu'il est très-juste que l'autorité suive le choix du fort, & que celui que le fort a rejeté,

obéisse. *Clinias*. Rien de plus vrai.

L'ATHÉN. Législateur, pourrions-nous dire en badinant à quelqu'un de ceux qui se chargent facilement de cet important emploi, vous voyez combien de titres, la plupart opposés les uns aux autres, donnent à ceux qui en sont revêtus le droit de commander. Nous venons de découvrir une source de séditions, à laquelle il faut que vous opposiez des remèdes. Considérez donc d'abord avec nous quelles fautes les Rois d'Argos & de Messene firent contre les principes que nous venons d'établir, & comment ces fautes entraînèrent leur ruine, & celle des affaires de la Grece, alors très-florissantes. Ne se perdirent-ils point pour n'avoir pas connu la vérité de ce beau mot d'Hésiode: *Souvent la moitié est plus que le tout*? Maxime vraie, lorsqu'il y a du danger à prendre le tout, & que la moitié suffit. Hésiode a eu raison de croire qu'en ce cas la médiocrité l'emporte sur l'excès, & lui doit être préférée. *Clinias*. Sans contredit. L'Athén. Qu'en pensez-vous? est-ce dans les Rois plutôt que dans les Sujets, que se trouve cet amour de l'excès qui les perd? *Clinias*. Cet-

te maladie vraisemblablement est plus ordinaire aux Rois, en qui la mollesse engendre le faste & l'orgueil. *L'Athén.* Il est donc évident que ces Rois se portèrent les premiers à violer les conventions, en voulant avoir plus que les loix ne leur donnoient, & qu'ils s'accorderent mal avec eux-mêmes touchant ce qu'ils avoient approuvé par leurs discours & leurs sermens. Cette opposition dans leur conduite, qu'ils prirent pour sagesse, quoique ce fût, comme nous avons dit, la plus grande ignorance, les fit donner dans des écarts & des excès fâcheux qui les ruinerent. *Clinias.* La chose a dû être ainsi.

L'ATHÉN. Soit. Quelles précautions le Législateur devoit-il apporter alors pour prévenir un si grand désastre ? Au nom des Dieux, n'est-il pas vrai qu'à présent rien n'est plus aisé que de connoître & de dire ce qu'il y avoit à faire ? Mais celui qui l'eût prévu dans le tems, auroit été bien plus habile que nous. *Mégille.* Que falloit-il donc faire ? *L'Athén.* On n'a qu'à jeter les yeux sur ce qui s'est passé chez vous, Mégille ; & il ne sera pas difficile de l'apprendre & de le dire. *Mégille.* Expliquez-vous plus clai-

rement. *L'Athén.* Je ne puis rien dire de plus clair que ceci. *Mégille.* Quoi ? *L'Athén.* Si au lieu de donner à chaque chose la mesure de forces qui lui convient, on va beaucoup au delà ; par exemple, si on donne à un vaisseau de trop grandes voiles , au corps une nourriture trop forte , à l'ame une autorité qu'elle ne sçauroit porter ; qu'arrivera-t-il ? Le vaisseau sera submergé ; le corps tombera malade par un excès d'embonpoint ; l'ame s'abandonnera à l'injustice fille de la licence. Que veux-je dire par-là ? N'est-ce point ceci ? Qu'il n'est sur la terre aucun mortel, quelque excellent naturel qu'il ait, qui puisse soutenir le poids de la plus grande dignité qui soit au monde, s'il est jeune, & s'il n'a aucun compte à rendre à personne ; le soutenir, dis-je, de maniere que la plus grande maladie de l'ame, l'ignorance ne s'empare pas de la sienne, & ne le rende un objet d'aversion pour ses plus fideles amis : ce qui l'acheminera bientôt vers sa perte, & fera disparoître toute sa puissance. Il n'appartient qu'aux plus grands Législateurs, instruits du milieu qu'il faut garder en tout, de prévenir cet inconvénient. Quant
à la

à la maniere dont les choses se passerent alors , il est très-aisé aujourd'hui de former là-dessus des conjectures , & voici ce qu'on en peut dire. *Mégille*. Quoi ?

L'ATHÉN. Un Dieu , je pense , par une providence particulière sur vous , prévoyant ce qui devoit arriver , a restreint chez vous l'autorité royale , en la partageant entre deux branches sorties de la même tige. Ensuite la prudence humaine assistée d'une certaine vertu divine , voyant qu'il y avoit dans votre gouvernement je ne sçais quelle fermentation , tempéra l'autorité trop absolue que la naissance donnoit à vos Rois , en la communiquant en partie à vingt-huit vieillards d'une sagesse consommée , dont le pouvoir dans les matieres les plus importantes contrebalançoit celui des Rois. (11) Enfin un troisieme fauteur de l'Etat , jugeant qu'il restoit encore dans le génie du gouvernement je ne sçais quoi de fringuant & de bouillant , lui donna un frein dans l'établif-

(11) Lycurgue , dit Plutarque , institua à Lacédémone un Sénat , pour empêcher également que l'autorité des Rois ne dégénérât en tyrannie , & que le peuple n'aspirât à la Démocratie.

fement des Ephores, (12) qu'il revêtit d'une autorité presque égale à celle des Rois. De cette sorte la Royauté étant réduite chez vous à de justes bornes, & tempérée d'une maniere convenable, elle se conserva, & sauva avec elle le reste de l'Etat. Au lieu qu'avec des loix telles qu'on en porta du tems de Temenus, de Cresphonte, & des autres Législateurs qui vivoient pour lors, on n'auroit pas même sauvé la part d'Arif-todeme. (13) Ils n'étoient point assez habiles dans la Législation: car s'ils l'avoient été, jamais ils ne se feroient persuadés que la Religion du serment fût suffisante pour retenir dans les termes du devoir, un jeune Prince revêtu d'un pouvoir qu'il pouvoit porter jusqu'au despotisme. A présent donc qu'un Dieu a fait voir comment il falloit alors, & comment il faut encore aujourd'hui régler l'autorité; ce n'est plus, comme je disois tout à l'heure, une chose difficile pour nous,

(12) Ce fut, dit le même auteur, environ cent trente ans après Lycurgue, que le Roi Théopompe créa les Ephores, ou Inspecteurs de l'Etat. Ils étoient au nombre de cinq. C'est une chose remarquable que l'institution faite par un Roi de Magistrats destinés à tenir en bride l'autorité Royale.

(13) Expression proverbiale.

de juger de ce qu'on devoit faire, puisque nous en avons devant les yeux le modele dans ce qui s'est fait. Mais s'il se fût trouvé dans ce tems-là un homme capable de prévoir les événemens , d'apporter des tempéramens à la puissance souveraine, & de ces trois Monarchies n'en faire qu'une seule: il eût réalisé tous les beaux projets, toutes les espérances qu'on avoit conçues; jamais l'armée des Perses, ni d'aucune autre nation ne seroit venue fondre sur la Grece, ni ne nous eût méprisés comme des gens dont elle n'avoit rien à craindre. *Clinias.* Vous dites vrai.

L'ATHÉN. Aussi les Grecs se firent-ils peu d'honneur dans la maniere dont ils repoussèrent les Perses. Quand je parle de la sorte, je ne prétends pas leur ôter la gloire d'avoir remporté sur eux d'éclatantes victoires par mer & par terre: mais voici ce que je trouve de honteux dans la conduite qu'ils tinrent alors. D'abord de ces trois Cités, Argos, Messene & Lacédémone, cette dernière fut la seule qui vint au secours de la Grece: pour les deux autres, elles avoient tellement perdu de vue leurs anciens engagements, que Messene mit obstacle au secours qu'on atten-

doit de Lacédémone, en lui faifant dans ce tems-là même la guerre à toute outrance; & qu'Argos qui tenoit le premier rang, lors du partage entre les trois Cités, ayant été follicitée de fe joindre aux autres contre les Barbares, ne fe rendit à aucune invitation, & n'envoya point de fecours. On pourroit rapporter encore d'autres traits arrivés à l'occasion de cette guerre, qui ne font nullement honorables pour la Grece; & loin qu'on puiſſe dire qu'elle fe foit bien défendue en cette rencontre, il eſt prefque certain que ſi les Athéniens & les Lacédémoniens ne s'étoient point unis pour la garantir de l'eſclavage qui la menaçoit, tous les peuples qui la compoſent feroient aujourd'hui confondus pêle-mêle entre eux & avec les Barbares, comme le font encore ceux des Grecs que les Perſes ont ſubjugués, & que leur diſperſion & leur mélange empêchent de reconnoître.

VOIL'A, Mégille & Clinias, ce qui me paroît repréhenſible dans les anciens légiſlateurs & hommes d'Etat, & dans ceux de nos jours. Je ſuis entré dans ce détail, afin que la connoiſſance de leurs fautes, nous

conduise à découvrir quelle autre route il falloit suivre : par exemple , nous venons de dire qu'on ne doit jamais établir d'autorité trop puissante , & qui ne soit point tempérée : & ce qui nous fait penser de la sorte , c'est qu'il est essentiel à un Etat d'être libre , sage , uni dans toutes ses parties , & que ces grands objets ne doivent jamais sortir de l'esprit du Législateur. Au reste , ne soyons pas surpris si , après avoir déjà proposé plusieurs objets , nous avons dit à chacun d'eux qu'il falloit que le Législateur l'eût en vue dans ses loix , quoique ces objets ne nous paroissent pas toujours se rapporter à la même fin. Faisons plutôt réflexion que , quand nous disons qu'il doit porter ses regards tantôt vers la tempérance , tantôt vers la prudence , tantôt vers la concorde ; ce ne sont pas des buts différens , mais un même & unique but. Ainsi lorsque nous userons de plusieurs autres expressions semblables , que cela ne vous trouble point. *Clinias*. Nous ferons sur nos gardes , en comparant ces expressions avec le reste du discours. Expliquez-nous à présent quelle étoit votre pensée , lorsque vous avez dit que le législateur

devoit viser à maintenir dans l'Etat la concorde, la sagesse & la liberté.

L'ATHÉN. Ecoutez-moi. On peut dire avec raison qu'il y a en quelque sorte deux especes de gouvernement meres, d'où naissent toutes les autres; l'une est la Monarchie, & l'autre la Démocratie. Chez les Perses la Monarchie, & chez nous autres Athéniens la Démocratie sont portées au plus haut degré: & presque toutes les autres constitutions sont, comme j'ai dit, composées & mêlées de ces deux-là. Or il est absolument nécessaire qu'un gouvernement tienne de l'une & de l'autre, si l'on veut que la liberté, la sagesse & la concorde y règnent: & c'est-là que j'en voulois venir, lorsque je disois qu'un Etat où ces trois choses ne se rencontrent point, ne sçauroit être bien policé. *Clinias*. Cela est impossible en effet. *L'Athén*. Les Perses & les Athéniens se sont écartés du juste milieu qui leur eût procuré ces avantages, en portant à l'excès, les uns les droits de la Monarchie, les autres l'amour de la liberté: au-lieu que ce milieu a été bien mieux gardé en Crete & à Lacédémone. Les Athéniens eux-mêmes & les

Perfes en étoient beaucoup moins éloignés autrefois, qu'ils ne le font aujourd'hui. Voulez-vous que nous remontions à la cause de ces changemens ? *Clinias*. Il le faut bien, si nous voulons venir à bout de ce que nous nous sommes proposé.

L'ATHÉN. Entrons donc en matiere. Lorsque les Perfes commencerent sous Cyrus à marcher par une voye également éloignée de la servitude & de l'indépendance, il leur en revint le double avantage , de s'affranchir du joug qu'ils avoient porté jusques-là , & de se rendre ensuite maîtres de plusieurs nations. Les chefs faisant part à leurs sujets de la liberté dont ils jouissoient, & les mettant , pour ainsi dire , de niveau avec eux, se concilierent par cette conduite l'esprit des soldats, toujours prêts à s'exposer pour eux à tous les dangers. Comme le mérite ne faisoit nul ombrage à ce Monarque , qu'il donnoit à chacun le droit de dire son avis, & qu'il combloit d'honneurs ceux qui en ouvroient de bons ; tout ce qu'il y avoit d'hommes sages & de bonnes têtes parmi les Perfes ne faisoient nulle difficulté de communiquer leurs vues & leurs lumieres : de sorte

qu'à la faveur de cette liberté, de cette concorde, & de cette communication de pensées, tout réussit au gré de leurs desirs. (14)

Clinias. Il est vraisemblable que les choses se sont passées comme vous les racontez.

L'Athén. Comment leurs affaires se ruinèrent-elles depuis sous Cambyse, & pensèrent-elles se rétablir ensuite sous Darius? Voulez-vous que je vous expose là-dessus mes soupçons & mes conjectures? *Clinias.*

Oui: nous en tirerons de nouveaux éclaircissemens sur le point que nous traitons.

L'ATHÉN. Je conjecture que Cyrus, qui d'ailleurs étoit un grand Général & un bon Prince, n'avoit point reçu les principes de la vraie éducation, & qu'il ne s'appliqua jamais à l'administration de ses affaires domestiques. (15) *Clinias.* Comment entendez-

vous

(14) Voyez la preuve de tout ceci dans la Cyropédie de Xénophon. Remarquez encore que Cyrus avec ses manières affables & engageantes, fut de tous les Monarques le mieux servi, & qu'au dedans comme au dehors jamais rien ne lui résista. Le texte grec porte ici ἀπέδωκεν; c'est une faute que ni Ficin, ni de Serres n'ont aperçue: je lis ἐπέδωκεν avec Henri-Etienne.

(15) Aulu-gelle liv. 14. c. 3. rapporte que ceux qui ont écrit sur la vie & les mœurs de Platon & de Xénophon, ont cru que ce passage contenoit une critique de la Cyropédie de Xénophon. Je ne vois nul fondement à cette conjecture. Platon n'ignoroit pas qu'à l'exception

vous ceci ? *L'Athén.* Il me semble qu'ayant été occupé toute sa vie à faire la guerre, il laissa aux femmes le soin d'élever ses enfans; que ces femmes regardant ces jeunes Princes comme nés au sein du bonheur & de la félicité, & n'ayant besoin d'aucune culture, négligerent leur éducation, ne souffrant pas que personne osât les contredire en rien, & obligeant tous ceux qui les approchoient d'approuver toutes leurs paroles & leurs actions : telle est l'éducation qu'elles leur donnerent. *Clinias.* Voilà une belle manière d'élever des enfans ! *L'Athén.* On ne devoit pas s'attendre que des femmes,

des principaux événemens qui sont conformes à l'histoire, la *Cypédie* étoit une espèce de Roman philosophique, où l'on appliquoit à l'éducation d'un Prince la morale de Socrate. Quand il auroit jugé l'ouvrage de Xénophon défectueux en quelque chose, il n'étoit pas assez mal-avisé pour tirer de ces défauts, personnels à l'Ecrivain, une preuve de la mauvaise éducation de Cyrus, & pour faire usage de cette preuve dans un développement historique des causes de la décadence de l'Empire des Perses. Je n'ignore pas que Xénophon dans une de ses Lettres reproche assez aigrement à Platon, sans le nommer, d'avoir aimé l'Égypte, & la charlatanerie de la philosophie Pythagoricienne, d'avoir recherché les Tyrans, & préféré à une vie frugale les tables délicates, & les repas somptueux de Sicile. Mais quoi qu'il en soit de la vérité de ces reproches, où il entre de l'humeur, je n'ai remarqué nulle part que Platon ait usé de représailles. Si l'on veut même prendre la peine d'approfondir le récit d'Aulu-gelle, on verra qu'il manque absolument de vraisemblance.

que des Princeſſes parvenues depuis peu à une ſi haute fortune , les élevaſſent autrement en l'abſence des hommes , occupés ailleurs de guerres & de travaux. *Clinias*. Cela eſt naturel. *L'Athén* Ainſi tandis que Cyrus leur pere acquéroit pour eux des troupeaux immenſes d'hommes & d'animaux de toute eſpece , il ne ſçavoit pas que ceux auxquels il devoit en laiſſer la conduite , n'étoient point élevés ſuivant la façon de vivre commune à tous les Perſes , peuple Paſteur , forti d'un pays ſauvage & inculte ; & au lieu de cette éducation dure , propre à en faire des Paſteurs robuſtes , en état de ſoutenir les veilles & les incommodités des ſaiſons , & de faire des expéditions militaires , ſ'il étoit beſoin ; il ſouffrit que des femmes & des Eunuques les élevaſſent à la maniere des Medes , dans le luxe & la molleſſe , ſans jamais les reprendre ni les corriger. Auſſi cette inſtitution eut-elle les ſuites qu'il étoit naturel d'en attendre. A peine les enfans de Cyrus furent-ils montés ſur le thrône après ſa mort , avec ce faſte & ces défauts que la licence avoit nourris , qu'un des deux freres tua l'autre , jaloux d'avoir en lui un

égal. (16) Ensuite Cambyse devenu furieux par l'excès du vin & l'ignorance des affaires, fut dépouillé de ses Etats par les Medes & par l'Eunuque, ainsi qu'on l'appelloit, auxquels il étoit devenu un objet de mépris par ses extravagances. *Clinias*. C'est en effet ce qu'on raconte, & il y a toute apparence que ces faits sont véritables.

L'ATHÉN. On raconte aussi qu'après cela l'Empire revint aux Perses par la conspiration de Darius & des sept Satrapes. (17) *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Considérons les suites de cette nouvelle révolution, en y appliquant nos principes. Darius n'étoit point fils de Roi; il n'avoit point reçu une éducation molle & efféminée. Il ne fut pas plutôt maître de l'Empire du consentement des six autres, qu'il le divisa en sept portions, partage dont il reste encore aujourd'hui de faibles traces. Il fit ensuite des loix auxquelles il s'affujettit dans l'administration, introduisant ainsi une espèce d'égalité commune. Il fixa par une ordonnance l'impôt que de-

(16) Le frere de Cambyse s'appelloit Smerdis. L'Eunuque qui tua ensuite Cambyse se donna pour être ce Smerdis. Voyez Hérodote, *Thalie*.

(17) Hérodote, *Ibid*.

voient payer les Perses, sans excéder la taxe à laquelle Cyrus s'étoit engagé: (18) il établit entre eux l'union & la facilité du commerce, & s'attacha les cœurs de la multitude par ses présens & ses bienfaits. Aussi ses sujets le seconderent-ils de bonne grace dans toutes les guerres qu'il entreprit, & se rendit-il maître d'autant d'Etats que Cyrus en avoit conquis & laissés à sa mort.

APRÈS Darius vint Xercès, élevé comme Cambyse dans la pompe & le faste de la Royauté. O Darius! on peut vous reprocher avec beaucoup de justice de n'avoir pas connu la faute que fit Cyrus, & d'avoir donné à votre fils la même éducation que Cyrus avoit laissé prendre au sien. C'est pourquoi Xercès, pour avoir été nourri & formé comme Cambyse, a eu un sort à-peu-près égal. Depuis ce tems la Perse n'a eu presque aucun Roi vraiment grand, si ce n'est de nom. Je prétends au reste que ceci n'est point un effet du hasard, mais de la vie molle & vo-

(18) En donnant à *δαρμὸς*, une autre signification que celle de tribut, & le prenant pour une distribution d'argent, on pourroit traduire, & peut-être est-ce le vrai sens: *il s'engagea par une loi à payer aux Perses l'argent que Cyrus avoit promis de leur distribuer.*

luptueuse que menent d'ordinaire les enfans des Rois & des riches de la terre. Jamais ni enfant, ni homme fait, ni vieillard forti d'une pareille école, n'a été vertueux. C'est à quoi le Législateur, & nous-mêmes dans le moment présent, devons faire attention.

QUANT à vous autres Lacédémoniens, on doit rendre cette justice à votre Cité, qu'il n'y a point chez elle d'autres distinctions entre le riche & le pauvre, le Roi & le particulier, pour les honneurs & la façon de vivre, que celles qui ont été établies dès le commencement par l'ordre des Dieux, & la sagesse toute divine de vos Législateurs. En effet, il ne faut pas qu'il y ait dans un Etat d'honneurs affectés aux richesses, non plus qu'à la beauté, à la force, à l'agilité, si la vertu ne relève ces qualités, ni même à la vertu, si elle n'est réglée par la modération.

Clinias. Que dites-vous-là, Etranger ? *L'Athén.* La force n'est-elle pas une des parties de la vertu ? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Or je vous en fais juge vous-même. Voudriez-vous loger, ou avoir pour voisin un homme plein de courage, mais peu sage & peu maître de ses passions ? *Clinias.* A Dieu ne plaise. *L'A.*

thén. Le voudriez-vous davantage, s'il étoit industriel & habile dans quelque art, mais injuste ? *Clinias.* Non assurément. *L'Athén.* Mais la justice elle-même ne peut se trouver là où n'est point la tempérance. *Clinias.* Non. *L'Athén.* Et le sage, tel que nous l'avons défini, (19) cet homme en qui les sentimens d'amour & d'aversion sont toujours d'accord avec la droite raison & soumis à ses maximes, est-il tel sans la tempérance ? *Clinias.* Nullement.

L'ATHÉN. Il est encore bon que nous examinions une chose, pour juger sûrement si ce qu'on estime d'ordinaire dans la Société civile, est estimable ou non. *Clinias.* Quelle chose ? *L'Athén.* La tempérance considérée toute seule dans une ame, & dénuée de toute autre vertu, est-elle ou non de quelque prix ? *Clinias.* Je ne sçais que vous dire. *L'Athén.* Vous avez répondu comme il faut : si vous aviez dit oui ou non, je crois que vous auriez mal répondu. *Clinias.* J'ai donc bien fait. *L'Athén.* Oui. Cet accessoire considéré seul ne mérite pas qu'on en parle :

(19) Je lis $\delta\eta$, au lieu de $\delta\epsilon\tilde{\iota}$, qui est évidemment une faute.

tout ce qu'on peut faire, est de n'en dire ni bien ni mal. (20) *Clinias*. C'est la tempérance sans doute que vous désignez par ce nom d'accessoire ? *L'Athén.* Elle-même : & entre les autres bonnes qualités, celles qui jointes à cet accessoire nous procurent les plus grands avantages, sont aussi les plus dignes de nôtre estime ; celles qui nous en procurent de moindres, méritent aussi une moindre estime ; & ainsi de suite, en proportionnant toujours le degré d'estime au degré d'utilité (21) *Clinias*. La chose est comme vous dites. *L'Athén.* Mais n'est-ce point au Législateur qu'il appartient de marquer à cha-

(20) J'ai retranché du texte ces mots *τιμὰ καὶ ἀτιμίαι*, qui ne font aucun sens raisonnable, sans lesquels la phrase est claire, & qui apparemment ont été ajoutés par quelqu'un qui a cru qu'ils étoient l'explication de *πρόσθημα*, quoique ce mot se rapporte à *σωφροσύνη*, comme Platon l'explique ensuite lui-même.

(21) Par la tempérance Platon entend ici cette vertu qui nous fait tenir le juste milieu dans toutes les autres vertus. Car, comme dit Horace, *virtus est medium viti-
orum, & utrinque reductum*. Ainsi les autres vertus ne sont de quelque prix, qu'autant que la tempérance en marque les vraies bornes. *Insani sapiens nomen ferat,
æquis iniqui, ultra quam satis est virtutem si petat ipsam*, dit encore Horace : & la tempérance toute seule n'est digne d'aucune estime ; ou plutôt on ne peut la considérer seule que par une supposition chimérique, de même qu'on ne peut considérer un milieu sans rapport à des extrêmes. Platon a donc eu raison de la nommer l'accessoire & l'appendice des autres vertus.

que chose son véritable prix ? *Clinias*. Sans doute. *L'Athén.* Voulez-vous que nous lui laissions le soin de régler tout en ce genre jusqu'au moindre détail ; & que pour ce qui nous regarde, puisque nous avons envie de nous instruire dans la science des loix, nous essayions de marquer par une division générale les choses qui doivent tenir le premier, le second & le troisième rang ? *Clinias*. J'y consens.

L'ATHÉN. Je dis donc que si l'on travaille à maintenir un Etat, & à le rendre heureux par tous les moyens qui sont au pouvoir de l'homme, il est indispensable d'y faire une juste distribution de l'estime & du mépris. (22) Or cette distribution sera juste, si on met à la première place & à la plus honorable, les bonnes qualités de l'ame, lorsqu'elles sont accompagnées de la tempérance : à la seconde, les avantages du corps ; à la troisième, les biens de fortune. Tout Législateur, tout gouvernement qui renversera cet ordre, en mettant au premier rang les richesses

(22) Je joins ὁρθῶς, que les Editions mettent dans la bouche de Clinias, comme une approbation de ce que dit l'Athénien, à διανέμειν ; il me paroît que le sens & la justesse de la phrase le demandent.

ses, ou quelque autre bien d'une classe inférieure, péchera contre les règles de la justice & de la saine politique. Affirmerons-nous cela, ou non ? *Clinias*. Nous l'affirmerons sans balancer.

L'ATHÉN. L'examen du gouvernement des Perses nous a obligés de nous étendre un peu sur ce point. Je trouve qu'avec le tems leur puissance a toujours été s'affoiblissant : ce qui vient de ce que les Rois ayant donné des bornes trop étroites à la liberté de leurs sujets, & ayant porté leur autorité jusqu'au despotisme, ont ruiné par-là l'union & la correspondance qui devoit régner entre les membres de l'Etat. Cette union une fois détruite, les Princes dans leur Conseil ne dirigent plus leurs délibérations vers le bien de leurs sujets & l'intérêt public : ils ne pensent qu'à aggrandir leur domination, & il ne leur coûte rien de renverser des villes, & de porter le fer & le feu chez des nations amies, lorsqu'ils croient qu'il leur en reviendra le moindre avantage. Comme ils sont cruels & barbares dans leurs haines, on les hait de même : & quand ils ont besoin que les peuples s'arment & combattent pour leur

défense, ils ne trouvent en eux ni concert, ni ardeur à affronter les périls. Quoiqu'ils mettent sur pied des millions de Soldats, ces armées innombrables ne leur font d'aucun secours pour la guerre. Réduits à prendre des Etrangers à leur solde, comme s'ils manquoient de sujets, ils mettent dans ces mercenaires tout l'espoir de leur salut. Outre cela ils sont contraints de mettre au jour leur ignorance profonde, lorsqu'ils disent par leur conduite que ce qui passe pour précieux & estimable chez les hommes, n'est rien au prix de l'or & de l'argent. *Mégille*. Tout cela est vrai. *L'Athén*. Nous avons suffisamment montré que le désordre des affaires des Perses vient de ce que l'esclavage dans les peuples, & le despotisme dans le Souverain, y sont portés à l'excès. Nous n'en dirons pas davantage. *Mégille*. A la bonne heure.

L'ATHÉN. Je passe à la République d'Athènes, au sujet de laquelle j'ai à prouver qu'une liberté absolue & indépendante de toute autorité, est infiniment moins avantageuse qu'une liberté modérée. En effet, au tems où les Perses vinrent fondre sur les

Peuples de la Grece, dans le dessein peut-être d'attaquer ensuite toutes les nations de l'Europe, les Athéniens suivoient l'ancienne forme de gouvernement, où les charges se donnoient suivant quatre différentes estimations du cens. (23) Une certaine pudeur régnoit dans tous les esprits, qui nous faisoit souhaiter de vivre sous le joug des loix d'alors. Outre cela, l'appareil formidable de l'armée des Perses, qui nous menaçoient d'une irruption par terre & par mer, ayant jetté l'épouvante dans tous les cœurs, augmenta la soumission aux loix & aux Magistrats. Et toutes ces raisons unirent étroitement les citoyens entre eux. Car environ dix ans avant le combat naval de Salamine, Datis étoit venu en Grece avec des troupes

(23) Solon, dit Plutarque, voulant laisser aux riches toutes les charges, dont ils étoient auparavant en possession, prit un état des revenus de tous les citoyens. Il mit dans la premiere classe ceux dont les revenus alloient à cinq cens mesures de fruits secs & liquides : dans la seconde, ceux qui en avoient trois cens, ou qui pouvoient entretenir un cheval ; dans la troisieme, ceux qui en avoient deux cens : tous les autres furent mis dans la quatrieme & derniere classe, & n'eurent d'autre part au gouvernement, que celle de donner leur suffrage dans les assemblées, & de juger les affaires particulieres. Ce n'étoit rien d'abord, ajoute Plutarque ; mais avec le tems cela devint considérable, parce que la plupart des différends alloient aux juges, & qu'on pouvoit appeller à eux de la Sentence des autres Magistrats.

nombreuses , envoyé par Darius , qui lui avoit donné un ordre exprès de prendre tous les Athéniens & les Erétréens , & de les lui amener captifs ; ajoutant qu'il répondroit sur sa tête de l'exécution. Datis ayant à sa suite tant de milliers d'hommes , ne tarda pas à se rendre maître de tous les Erétréens : il eut soin de faire répandre dans notre ville l'effrayante nouvelle , qu'aucun Erétréen ne lui avoit échappé , que ses soldats s'étant donné la main l'un à l'autre , avoient enveloppé tous les habitans comme dans un filet. Cette nouvelle , vraie ou fausse , quel qu'en fût l'auteur , glaça d'effroi tous les Grecs , & les Athéniens en particulier. Ils envoyèrent de toutes parts demander du secours , que tous leur refusèrent , à la réserve des Lacédémoniens : encore ceux-ci occupés d'une guerre qu'ils avoient à soutenir alors contre les Messéniens , & arrêtés par d'autres obstacles qu'ils alléguèrent , & que nous ne connoissons pas , arriverent-ils le lendemain de la bataille de Marathon.

ON apprit ensuite que le Roi de Perse faisoit de grands préparatifs , & qu'il étoit plus animé que jamais contre les Grecs. Mais à

quelque tems de-là arriva la nouvelle de la mort de Darius, qui laissoit l'Empire à son fils, jeune, ardent, & déterminé à poursuivre les desseins de son pere. Les Athéniens persuadés que tout cet appareil les regardoit personnellement à cause de ce qui s'étoit passé à Marathon, lorsqu'ils apprirent après cela que ce Prince avoit fait percer le mont Athos, qu'il avoit joint les deux rivages de l'Hellespont, & que le nombre de ses vaisseaux étoit prodigieux, crurent qu'il ne leur restoit plus aucune espérance de salut, ni du côté de la terre, ni du côté de la mer. Du côté de la terre, ils ne comptoient sur le secours d'aucun peuple de la Grece; & se rappelant qu'au tems de la premiere invasion des Perses & du ravage d'Eréttrie, personne n'étoit venu se joindre à eux, ni partager leurs dangers, ils craignoient avec raison qu'il ne leur arrivât encore la même chose. Du côté de la mer, attaqués par une flotte de mille vaisseaux, & même davantage, ils ne voyoient absolument aucun moyen de se sauver. Une seule espérance leur restoit, bien foible & bien incertaine à la vérité; c'est que jettant les yeux sur les évé-

nemens précédens, ils voyoient que contre toute attente ils avoient remporté la victoire. Portés sur cette frêle espérance, ils comprirent que toute leur ressource étoit dans eux-mêmes & dans les Dieux. Tout conspiroit donc à resserrer l'union entre les citoyens, & la crainte du danger présent, & la crainte des loix gravée dès auparavant dans leur ame, & qui étoit le fruit de leur fidélité à les observer. Si cette crainte dont nous avons souvent parlé plus haut, sous le nom de pudeur, la seule, disions-nous, qui doit arrêter & captiver les ames vertueuses, & qui rende libres & intrépides ceux qui en suivent les impressions: si cette crainte n'avoit agi pour lors sur le cœur des Athéniens, jamais ils ne se seroient réunis pour voler, comme ils firent, à la défense de leurs temples, des tombeaux de leurs ancêtres, de leur patrie, de leurs parens & de leurs amis: ils se seroient dispersés, & auroient cherché leur sûreté dans une honteuse fuite. *Mégille*. Etranger, toutes ces réflexions sont vraies, dignes de vous & de votre patrie.

L'ATHÉN. J'en conviens, Mégille; car

c'est à vous sur-tout que je dois adresser ce récit, à vous qui partagez la gloire des belles actions de nos peres, par l'alliance que votre famille contracta avec eux. Examinez, vous & Clinias, si ce que je dis ici a quelque rapport à la législation : ce n'est pas simplement pour parler, que je parle, mais pour prouver ce que j'ai avancé : jugez-en. Comme il nous est arrivé en quelque sorte le même malheur qu'aux Perses, & que nous avons porté aussi loin l'excès de la liberté, qu'eux l'excès du despotisme, ce n'est pas sans dessein que j'ai rapporté ce que vous venez d'entendre, & je ne pouvois mieux vous préparer à ce qui me reste à dire. *Mégille*. Vous avez bien fait. Tâchez de nous développer encore plus clairement votre pensée. *L'Athén*. J'y ferai tous mes efforts.

Sous l'ancien gouvernement le peuple chez nous n'étoit maître de rien, mais il étoit, pour ainsi dire, esclave volontaire des loix. *Mégille*. De quelles loix ? *L'Athén*. Premièrement de celles qui concernoient la Musique d'alors : nous remonterons jusques-là, pour mieux expliquer l'origine & le progrès de la licence qui regne aujourd'hui. En

ce tems-là nôtre Musique étoit divisée en plusieurs especes & figures particulieres. Les prieres adressées aux Dieux faisoient la première espece de chant, à qui on donnoit le nom d'hymne. La seconde qui étoit d'un caractère tout opposé, s'appelloit *Thrènes* ou lamentations. Les *Péons* ou chants à l'honneur d'Apollon, étoient la troisième; & le Dithyrambe, consacré à célébrer la naissance de Bacchus, étoit, je pense, la quatrième. Toute espece de chant s'appelloit du nom de loi; on y ajoutoit le terme de Musicale, pour la distinguer des autres loix. Ces especes, & quelques autres semblables une fois réglées, il n'étoit permis à personne d'en changer la destination, en les transportant à une autre espece de mélodie. Les sifflets, les bruits confus de la multitude, les battemens de mains & les applaudissemens n'étoient point alors, comme aujourd'hui, la règle qui décidoit si cet ordre étoit bien observé; ni qui punissoit quiconque s'en écartoit: mais des hommes consommés dans la connoissance de la Musique, qui écoutoient en silence jusqu'à la fin, & qui, la baguette à la main, contenoient

dans

dans la bienfiance & la modestie , les enfans , leurs gouverneurs , & tout le peuple. Les citoyens se laissoient ainsi gouverner paisiblement , & n'osoient porter leur jugement par une acclamation tumultueuse.

LES Poètes furent les premiers , qui ; avec le tems , introduisirent dans le chant le désordre & la confusion. Ce n'est pas qu'ils manquaient de génie ; mais connoissant mal la nature & les vraies règles de la Musique , ils s'abandonnerent à un enthousiasme insensé , & se laisserent emporter trop loin par le sentiment du plaisir. Ils confondirent ensemble les hymnes & les lamentations , les Péons & les Dithyrambes ; ils contrefirent sur le luth le son de la flûte , & mettant tout pêle-mêle , ils en vinrent par un excès d'ignorance jusqu'à se faire une fausse idée de la Musique , jusqu'à s'imaginer qu'elle n'avoit aucune beauté intrinsèque , & que le plaisir qu'elle caufoit au premier venu , soit qu'il fût homme de bien ou non , étoit la règle la plus sûre pour en bien juger. Comme ils composoient leurs pièces d'après ces principes , & qu'ils parloient sur ce sujet conformément à leurs préjugés ; peu-à-peu ils en-

gagerent la multitude à commettre de semblables attentats contre la Musique; & bientôt elle porta la témérité jusqu'à se croire en état de prononcer. D'où il est arrivé que les théâtres, muets jusqu'alors, ont élevé la voix, comme s'ils s'entendoient en beautés musicales; & que le gouvernement d'Athènes, d'Aristocratique qu'il étoit, est devenu pour son malheur Théâtrocratique, si je puis ainsi parler. Le mal en effet ne seroit pas si grand, si la Démocratie étoit renfermée dans les personnes de condition libre & bien élevées; mais le désordre ayant passé de la Musique à tout le reste, & chacun se croyant capable de juger de tout, cela a produit un esprit général d'indépendance; la bonne opinion d'eux-mêmes les a affranchis de toute crainte, & la sécurité a engendré l'impudence: car l'impudence n'est autre chose qu'une confiance téméraire qui nous met au-dessus de la crainte des jugemens de ceux qui valent mieux que nous, & qui a sa source dans une liberté audacieuse & effrontée. *Mégille*. Ce que vous dites est très-vrai.

L'ATHÉN. A la suite de cette espèce d'in-

dépendance , vient celle qui se soustrait à l'autorité des Magistrats: de-là on passe au mépris de la puissance paternelle ; on n'a plus pour la vieillesse & pour ses avis la soumission requise. A mesure qu'on approche du terme de l'extrême liberté, on cherche à secouer le joug des loix ; & lorsqu'on est enfin arrivé à ce terme, on ne respecte ni ses promesses ni ses sermens ; on ne connoît plus de Dieux ; on imite & on renouvelle l'audace des anciens Titans. Enfin après qu'on en est venu à ces excès, la vie n'est plus qu'un enchaînement & un tissu de maux.

MAIS à quoi tend tout ceci ? Il me semble nécessaire de tenir de tems en tems ce discours en haleine, de peur que semblable à un cheval qui n'a point de bouche, il ne nous emporte bien loin de nôtre sujet, & ne nous expose à des chûtes ridicules. (24) C'est pourquoi demandons-nous à nous-mêmes par intervalles ; à quel propos venons-nous de dire telle & telle chose ? *Mégille.*

(24) Il y a dans le grec une expression proverbiale, *ἐπὶ τινος ὄλου πεσεῖν*, que je n'ai pas rendue. Le Scholiaste d'Aristophane sur les Nuées, remarque que ce proverbe se dit de ceux qui font tout de travers, & qui loin de pouvoir se tenir à cheval, ne peuvent pas même se tenir sur un âne.

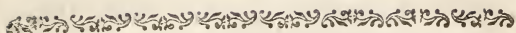
Vous avez raison. *L'Athén.* Voici donc quel est le but de cette discussion. *Mégille.* Quel but ? *L'Athén.* Nous avons dit que le Législateur devoit se proposer trois choses dans l'institution de ses loix, sçavoir, que la liberté, la concorde & la sagesse régnaissent dans l'Etat qu'il entreprend de policer. N'est-il pas vrai ? *Mégille.* Oui. *L'Athén.* Pour le prouver, nous avons choisi deux gouvernemens, l'un le plus despotique, l'autre le plus libre qu'il soit possible de trouver ; & les ayant pris l'un & l'autre dans un état de juste médiocrité, d'autorité pour le premier, & de liberté pour le second, nous avons vû que, tandis que les choses ont subsisté sur ce pied, tout y a réussi admirablement : qu'au contraire depuis qu'on y a porté d'un côté l'esclavage, & de l'autre l'indépendance, aussi loin qu'ils peuvent aller, il n'en est arrivé rien de bon ni à l'un ni à l'autre. *Mégille.* Rien n'est plus vrai.

L'ATHÉN. C'est encore dans la même vue que nous avons jetté les yeux sur l'établissement formé par l'armée Dorienne, sur la ville de Dardanie placée au pied du mont Ida, & sur d'autres bâties auprès de la mer,

& que nous sommes remontés jusqu'à ce petit nombre d'hommes échappés au déluge. En un mot, tout ce que nous avons dit auparavant au sujet de la Musique & de l'usage des banquets, & encore tout ce qui a précédé, tend à la même fin. Notre unique objet dans cet entretien a été de voir quelle est pour un Etat la meilleure forme de gouvernement, & pour chaque particulier la meilleure règle de vie qu'il ait à suivre. Pourriez-vous l'un & l'autre me prouver par quelque endroit, que cet entretien ne nous a pas été tout-à-fait inutile? *Clinias*. Etranger, il me paroît que je puis vous en donner une preuve; & je regarde comme un bonheur que nôtre conversation soit tombée sur cette matiere. Je suis aujourd'hui dans le cas d'en faire usage, & c'est fort à propos que je vous ai rencontrés, vous & Mégille. Je ne vous cacherai point la situation où je me trouve, & j'accepte au contraire comme un bon augure l'occasion qui se présente de vous en faire part. La plus grande partie de la nation Crétoise a dessein de fonder une colonie; les Gnossiens sont chargés de la conduite de cette entreprise, & la

ville de Gnoffe a jetté les yeux fur moi & fur neuf autres. Nous avons commiffion de choifir parmi nos loix & parmi celles des Etrangers celles qui nous plairont davantage, fans nous mettre en peine fi elles font étrangères ou non, pourvû que nous les jugions meilleures que les nôtres. Aidez-moi donc à faire le choix de celles qui viennent d'être propofées ; & bâtiſſons une Cité par maniere de converſation, comme fi nous en jettions les premiers fondemens. Par là nous parviendrons également à la découverte de ce que nous cherchons , & ce plan pourra me ſervir pour la Cité qu'on m'a chargé de fonder. *L'Athén.* Cette propoſition n'eſt rien moins pour moi qu'une déclaration de guerre , mon cher Clinias ; & ſi Mégille ne s'y oppoſe point de ſon côté , foyez perſuadé que du mien je vous ſeconderai de tout mon pouvoir. *Clinias.* Je vous en ſçais gré. *Mégille.* Vous pouvez auſſi compter fur moi. *Clinias.* Je vous remercie l'un & l'autre. Eſſayons donc de bâtir nôtre Cité de paroles, avant que d'en venir à l'exécution.





LIVRE QUATRIEME.

L'ATHÉN. Dites-moi, je vous prie; quelle idée faut-il que nous concevions de nôtre Cité future? Ne croyez pas que je vous demande ici quel est le nom qu'elle porte à présent, ni celui qu'on pourra lui donner dans la suite: elle le tirera sans doute ou de sa fondation, ou de quelque lieu, de quelque fleuve, de quelque fontaine, ou enfin de quelque divinité adorée dans le pays. Ce que je veux sçavoir, & le sens de la question que je vous fais, est si elle sera voisine de la mer, ou située bien avant dans les terres. *Clinias.* Etranger, la cité dont nous parlons doit être éloignée de la mer d'environ quatre-vingts stades. *L'Athén.* Y a-t-il quelque port dans le voisinage, ou la côte est-elle absolument impraticable? *Clinias.* La côte est par-tout d'un abord très-commode & très-facile. *L'Athén.* Dieux! que me dites-vous-là? Et son territoire produit-il tout ce qui est nécessaire à la vie, ou manque-t-il de quelque chose? *Clinias.* Il ne

manque de presque rien. *L'Athén.* Aura-t-elle quelque autre ville située assez près d'elle? *Clinias.* Non, & c'est pour cette raison qu'on y envoie une colonie. Les habitans de cette contrée ont été jadis transplantés; ce qui l'a rendue déserte depuis un tems infini. *L'Athén.* Quelle est la disposition du pays par rapport aux plaines, aux montagnes, aux forêts? *Clinias.* La même absolument que dans le reste de la Crete. *L'Athén.* C'est-à-dire qu'il y a beaucoup plus de montagnes que de plaines. *Clinias.* Oui.

L'ATHÉN. Cela étant, il n'est pas tout-à-fait impossible que ses habitans soient vertueux. Car si ce devoit être une ville maritime, qui eût de bons ports, & dont le sol ne produisît qu'une petite partie des choses nécessaires à la vie, il ne lui faudroit pas moins qu'un génie puissant qui veillât à sa conservation, & que des législateurs vraiment divins, pour empêcher que, dans une telle position, elle ne donnât entrée chez elle à toutes sortes de mœurs, bigarrées & vicieuses. Ce qui me console, c'est qu'elle est éloignée de la mer de quatre-vingts stades: elle en est encore trop proche de beaucoup,

coup, la côte étant aussi bonne que vous dites; mais enfin c'est toujours quelque chose. En effet le voisinage de la mer est plein d'agrément pour une ville, à ne faire attention qu'au moment présent; mais à la longue, il est véritablement amer & salé. (1) Le commerce que cet élément facilite, l'appât du gain qu'il présente, & les Marchands qu'il attire de toutes parts, corrompent les mœurs des habitans, leur donnent un caractère double & frauduleux, & bannissent la bonne foi & la cordialité des rapports qu'ils ont, soit entre eux, soit avec les Etrangers. Nous avons une ressource contre cet inconvénient dans la bonté du sol qui fournit à tous les besoins de la vie: & comme d'ailleurs le terrain est inégal, il est évident qu'il ne peut pas produire en même tems beau-

(1) Aristote *Polit.* 7. c. 5 & 6, n'est point en ceci de l'avis de Platon. Il pense que la meilleure situation pour une ville est celle qui réunit tous les avantages tant du côté de la mer que du côté de la terre. Il ne répond point aux inconvéniens auxquels cette situation l'expose, & se borne à dire qu'il est facile d'y remédier par des loix. Mais les loix n'ont jamais garanti nulle part les mœurs de la contagion qu'entraîne après soi le commerce. Du moins je ne connois point d'exemple d'une nation où le commerce & les bonnes mœurs aient fleuri ensemble. Il est des obstacles à la vertu dont les loix ne triomphent qu'en les écartant.

coup de denrées, & une grande quantité de chacune: ce qui exposeroit nôtre ville à un autre inconvénient, parce que si elle étoit dans le cas de faire une exportation considérable de l'excédent de ses denrées, elle verroit abonder chez elle l'or & l'argent. Or nous avons dit plus haut, s'il vous en souvient, que de toutes les maladies d'un Etat, si on les compare une à une, l'opulence est peut-être la plus incompatible avec la générosité & la droiture. *Clinias*. Nous nous en souvenons, & nous approuvons également ce que vous disiez alors, & ce que vous dites à présent. (2)

(2) Quel Législateur que Platon! il prend le contre-pied des autres; ce qu'ils recherchent, il l'évite. A-t-il raison? Oui, s'il a raison de vouloir avant tout que sa République soit vertueuse, & si elle ne peut l'être, étant commerçante & opulente. Or c'est ce que la gradation suivante démontre invinciblement. Le commerce produit les richesses; les richesses enfantent le luxe & tous les arts voluptueux; la dépravation des mœurs est une suite nécessaire du luxe. Après cela, quand un Etat ne deviendrait point la proie de quelque Etat voisin, il tomberoit de lui-même par lambeaux comme un cadavre. Si cela est, que deviennent les Apologies qu'on a faites en ce siècle du Commerce & du Luxe? Platon a pour lui la raison, l'expérience constante, & tout ce qu'il y a d'Écrivains sensés, anciens & modernes. Je ne citerai que Juvenal.

*Nunc patimur longæ pacis mala: sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
Nullum crimen abest facinusque libidinis, ex quo
Paupertas Romana perit: hinc fluxit ad istos*

L'ATHÉN. Dites-moi encore : ce pays fournit-il beaucoup de bois propre à la construction des vaisseaux ? *Clinias*. Le sapin & les autres arbres de cette nature n'y font pas beaux ; le cyprès y est rare ; on y voit aussi peu de pins & de plânes, dont on est communément obligé de se servir pour l'intérieur des vaisseaux. *L'Athén*. Tant mieux : ce n'est pas un mal pour cette contrée que tout cela n'y vienne pas bien. *Clinias*. Pourquoi donc ? *L'Athén*. Il est avantageux à un Etat de n'avoir point la facilité d'imiter ses ennemis en ce qu'ils ont de mauvais. *Clinias*. A quoi ceci a-t-il rapport de tout ce que nous avons dit jusqu'ici ? *L'Athén*. Mon cher *Clinias*, suivez de près mes discours , ayant toujours les yeux sur ce qui a été dit au commencement touchant les loix de Crete, qu'elles étoient dirigées vers un seul & unique but. Vous prétendiez l'un & l'autre que ce but étoit la guerre. Je vous ai répondu que je ne pouvois qu'ap-

*Et Sybaris colles ; hinc & Rhodos & Miletos ,
Atque coronatum & petulans , madidumque Tarcentum.
Prima peregrinos obscæna pecunia mores
Intulit , & turpi fregerunt sæcula luxu
Divitiæ molles.* SAT. 6.

prouver ces loix, en ce qu'elles avoient la vertu pour objet ; mais que j'y trouvois à redire qu'au lieu d'embrasser toutes les parties de la vertu, elles ne s'attachassent qu'à une seule. Suivez-moi donc tous deux dans le plan de loix que je vous trace : observez bien s'il m'échappe quelque règlement qui ne tende point à la vertu, ou qui ne l'envisage que partiellement. Je suis en effet dans la persuasion qu'une loi n'est bonne, qu'autant que , comme un bon archer, elle vise toujours au point, duquel seul dépendent essentiellement les vrais biens, les biens qui ne changent jamais , & qu'elle néglige les richesses & les autres avantages de cette nature, s'ils sont séparés de la vertu.

QUANT à ce que je disois qu'on imite ses ennemis en ce qu'ils ont de mauvais ; j'entends par-là ce qui arrive d'ordinaire à un Peuple voisin de la mer , & exposé par-là aux insultes de ses ennemis. Minos, par exemple, (n'allez pas croire que ce soit par esprit de rancune que je rapporte ce trait :) Minos se servit autrefois des grandes forces qu'il avoit sur mer, pour obliger les habitans de l'Attique à lui payer un tribut très-

onéreux. Les Athéniens n'avoient point alors de vaisseaux de guerre, comme ils en ont aujourd'hui; & le pays ne leur fournissant point de bois de construction, il ne leur étoit point aisé d'équiper une flotte. Ils ne furent donc pas en état de repousser leurs ennemis, en devenant tout-à-coup hommes de mer à leur exemple. Mais il leur eût été avantageux de perdre encore un grand nombre de fois sept garçons, avant que d'acquérir quelque expérience dans les combats de mer, comme ils en avoient dans ceux de terre & de pied ferme; (3) de s'accoutumer à faire des descentes & des incursions fréquentes dans le pays ennemi, & à regagner ensuite promptement leurs vaisseaux; (4) de se persuader qu'il n'y a point de honte à n'oser soutenir le choc de l'ennemi, à éviter la mort, à avoir toujours de vains prétextes tout prêts pour se justifier

(3) Je lis *μονίμων*, & non pas *νυκίμων*. Cette leçon me paroît la seule vraie : Platon oppose les troupes de terre qui se battent de pied ferme, à celles de mer qui n'ont pas plus de stabilité que les vaisseaux qui les portent.

(4) Je place la virgule après *δρομικῶς*, & non après *εἰς τὰς ναῦς*, parce qu'il est évident que *εἰς τὰς ναῦς* ne peut être le cas d'*ἀποπηδῶντας*.

d'avoir perdu leurs armes, & d'avoir pris la fuite dans une circonstance qui n'a, dit-on, rien de déshonorant. Car ces sortes de discours ne sont que trop ordinaires aux gens de mer, & loin qu'on doive les approuver, ils méritent toute sorte de blâme ; parce qu'il ne faut point que les citoyens, surtout la classe la plus distinguée, se forment à des pratiques tout-à-fait pernicieuses.

QUE cette pratique n'ait effectivement rien d'honnête, c'est ce qu'on pouvoit apprendre d'Homere. (5) Ulysse fait chez lui des reproches à Agamemnon sur ce que, dans un moment où les Grecs étoient vivement pressés par les Troyens, il avoit donné ordre de mettre les vaisseaux en mer. Il s'emporte contre lui, & lui dit : *Quoi ! vous voulez qu'au plus fort du combat & de la mêlée, on mette en mer les vaisseaux, afin de combler les vœux des Troyens, qui ne sont déjà que trop assurés de la victoire, & de nous livrer à une perte certaine ? Jamais les Grecs ne soutiendront les efforts de l'ennemi, lorsqu'ils verront qu'on appareille la flotte ; ils prendront la fuite, & les armes leur tomberont des mains.*

(5) *Iliad.* XIV.

Vous connoîtrez alors combien est funeste l'ordre que vous donnez. Homere étoit donc persuadé aussi qu'il ne falloit pas que des troupes de terre eussent en mer des galeres toutes prêtes, où elles pussent se retirer, au lieu de combattre, & que des lions même qui en useroient de la sorte, s'accoutumeroient à fuir devant des cerfs.

OUTRE cela, dans les Etats qui doivent leur puissance & leur fureté aux forces maritimes, on ne distribue point les honneurs à ceux qui les méritent le mieux. Car on y est redevable de la victoire aux Pilotes, aux chefs des rameurs, aux rameurs eux-mêmes, tous gens d'une condition & d'une profession obscure, auxquels par cette raison on ne peut avec bienséance accorder les honneurs de la guerre. Cependant, lorsqu'un gouvernement peche par cet endroit, comment peut-on concevoir qu'il soit bien réglé? *Clinias.* Cela est impossible. Nous disons néanmoins, nous autres Crétois, que ce qui sauva la Grece, fut le combat naval qui se donna entre les Grecs & les Barbares auprès de Salamine. *L'Athén.* Il est vrai que la plûpart des Grecs & des Barbares sont de

vôtre avis : mais pour Mégille & moi , nous disons que la victoire remportée à Marathon commença le salut de la Grece , & que celle de Platée le consumma ; que ces combats de terre servirent à rendre les Grecs meilleurs ; & que l'on peut dire des batailles navales , en joignant à celle de Salamine l'autre qui se donna auprès d'Artemise , que si elles procurerent en partie le salut des Grecs , elles ne contribuerent en rien à les rendre meilleurs. Or nous envisageons précisément ici la perfection du gouvernement , & nous y rapportons nos réflexions sur la nature du lieu où nôtre ville doit être située , & sur les loix que nous lui destinons : convaincus que le point le plus important pour les citoyens d'un Etat , n'est point , comme la plûpart se l'imaginent , l'existence & la simple conservation ; mais de devenir aussi vertueux qu'il est possible , & de l'être autant de tems qu'ils existeront. Nous avons déjà , ce me semble , déclaré plus haut nôtre pensée là-dessus. *Clinias*. Cela est vrai. *L'Athén*. Attachons-nous donc à ce point unique , si nous voulons marcher toujours par la même voye , qui est sans contredit la meilleure

par rapport à l'établissement & à la législation des Etats. *Clinias*. Vous avez raison.

L'ATHÉN. Dites-moi présentement, pour aller de suite, quelle sera la peuplade de votre nouvelle ville. Sera-t-elle composée de tous les Crétois qui voudront donner leur nom, au cas que le nombre des habitans soit devenu trop grand dans chaque ville, pour que son territoire puisse les nourrir? Apparemment que vous n'admettrez pas sans exception tous les Grecs qui se présenteront: quoique je voye parmi vous des citoyens originaires d'Argos, d'Egine, & de plusieurs autres endroits de la Grece. D'où tirerez-vous, je vous prie, votre nouvelle colonie?

Clinias. Je pense qu'on la tirera de toute la Crete; à l'égard des autres Grecs, il me paroît qu'on recevra par préférence ceux qui viendront du Péloponnèse. Il est vrai, au reste, comme vous venez de le dire, que nous avons parmi nous des gens d'Argos: & les habitans de Gortyne venus d'une ville du Péloponnèse qui porte le même nom, sont les plus renommés d'entre les Crétois.

L'ATHÉN. Les choses étant ainsi, nous ne trouverons pas dans l'établissement projeté.

les mêmes facilités , que si la transplantation des Colons se fût faite à la maniere des effains ; je veux dire, s'ils étoient tous sortis de la même ville, & que les limites trop resserrées de leur terre natale, ou d'autres inconvéniens semblables les eussent obligés de se séparer du reste des citoyens, sans cesser pour cela d'être amis. La sédition produit aussi quelquefois le même effet, & une partie des citoyens se voit réduite à aller s'établir ailleurs. Quelquefois aussi tous les habitans d'une ville accablés dans une guerre par des forces supérieures, ont pris le parti de s'exiler de leur patrie. Dans tous ces cas, il est en partie plus aisé, en partie plus difficile de fonder une colonie, & de lui donner des loix. D'un côté, comme ils parlent tous la même langue, qu'ils ont vécu sous les mêmes loix, qu'ils s'accordent touchant le culte des Dieux & d'autres objets de cette nature; tout cela forme entre eux une espece d'union & d'intelligence. D'un autre côté, ils ont peine à se soumettre à d'autres loix & à un gouvernement différent de celui de leur patrie. Le fondateur & le Législateur d'une colonie éprou-

vent aussi beaucoup d'obstacle & de résistance de la part de ceux qui , par la mauvaise constitution de leur gouvernement, ayant été les victimes d'une sédition, cherchent à s'engager de nouveau par habitude sous les mêmes loix, qui ont été la cause de leur malheur. Par la raison contraire, une multitude confuse, rassemblée de diverses contrées, sera plus disposée à recevoir de nouvelles loix : mais lorsqu'il s'agira de les réunir tous dans les mêmes vues, & de diriger tous leurs efforts, comme ceux d'un attelage, vers le même but, ce ne sera pas une chose facile, ni l'ouvrage d'un jour. En général, rien ne demande plus de talens que la législation & la fondation d'un Etat. *Clinias*. Je le crois sans peine. Je vous prie cependant de m'expliquer plus clairement ce qui vous fait parler de la sorte.

L'ATHÉN. Mon cher *Clinias*, je me vois dans le cas de mêler des choses défavantageuses dans ce que je dis à l'éloge du Législateur, & dans l'examen que je fais de ses qualités. Toutefois si je n'en dis rien qui ne soit à propos, je ne dois point appréhender de reproches. Après-tout pourquoi

in'inquiéter à ce sujet? C'est le sort de presque toutes les choses d'ici-bas. *Clinias*. Qui vous fait tenir ce langage? *L'Athén*. J'étois sur le point de dire , qu'à parler proprement , ce n'est point aux hommes , mais à la combinaison des circonstances & des divers événemens de la vie , que les loix doivent leur naissance. Tantôt la violence de la guerre renverse les Etats , & introduit des changemens dans leur constitution ; tantôt l'extrême pauvreté produit le même effet. Souvent aussi les maladies obligent à faire bien des innovations , comme lorsqu'il survient des pestes , ou que les saisons se dérangent pendant plusieurs années. En jetant les yeux sur tous les accidens semblables , on se sent poussé à dire , comme je viens de faire , qu'aucune loi n'est l'ouvrage d'aucun mortel , & que presque toutes les affaires humaines sont entre les mains de la fortune. Il me paroît qu'on peut dire aussi la même chose avec raison , de la Navigation , du Pilotage , de la Médecine , de l'art de la guerre. Cependant à l'égard de ces mêmes arts on peut dire également & avec autant de raison ce qui suit. *Clinias*. Quoi ?

L'Athén. Que Dieu est le maître de tout, & qu'avec lui la fortune & l'occasion gouvernent toutes les affaires humaines. Il est plus raisonnable néanmoins de prendre un troisieme parti, en disant qu'il y faut faire entrer l'art pour quelque chose. Je compte en effet pour un grand avantage, lorsqu'on est accueilli d'une tempête, de pouvoir appeler à son secours la science du Pilote. Qu'en pensez-vous ? *Clinias.* Je suis de vôtre avis. *L'Athén.* La même chose n'a-t-elle pas lieu dans toutes les autres occurrences ? & par rapport à la Législation, ne faut-il pas avouer que , pour l'heureuse constitution d'un Etat, il est nécessaire qu'au concours de toutes les autres causes qui peuvent contribuer à son bonheur, se joigne la rencontre d'un Législateur qui faisisse le vrai ? *Clinias.* Vous avez raison.

L'ATHÉN. Quel autre souhait reste-t-il donc à former à celui qui possède quelqu'un des arts dont on vient de parler, sinon que la fortune lui ménage un assemblage de circonstances, tel qu'il n'ait besoin que de son industrie pour réussir ? *Clinias.* Point d'autre. *L'Athén.* Si nous engagions tous les au-

tres que nous avons nommés à nous dire quel feroit l'objet de leur fouhait, ils ne feroient pas en peine de le faire : n'est-ce pas ? *Clinias*. Non. *L'Athén*. Le Légiflateur ne feroit pas plus embarraffé fans doute. *Clinias*. Je ne le penfe pas. *L'Athén*. Adreffons-lui donc la parole : Légiflateur , dites-nous quelles conditions vous exigez & dans quel état vous voulez qu'on vous remette une ville , pour pouvoir vous promettre du refte que vous lui donnerez de fages loix ? Que faut-il répondre à cela ? N'est-ce point au Légiflateur lui-même à expliquer fes intentions ? *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Voici ce qu'il nous dira. Donnez-moi une ville gouvernée par un Tyran , que ce Tyran foit jeune ; qu'il ait de la mémoire , de la pénétration , du courage , de l'élévation dans les fentimens : & afin que toutes ces qualités puiffent être utiles au deffein que je me propofe , qu'il y joigne cette autre qualité qui , comme nous l'avons dit plus haut , doit accompagner toutes les parties de la vertu. *Clinias*. Il me femble , Mégille , que par cette qualité qui doit marcher de compagnie avec les autres , l'Etranger entend la tempérance. N'est-ce

pas ? *L'Athén.* Elle-même , mon cher Clinias : non celle qu'on pourroit revêtir du titre de sagesse , en prouvant qu'être sage & tempérant c'est la même chose ; mais celle que le vulgaire appelle de ce nom ; celle qui se montre d'abord dans certains enfans & certains animaux , qui semble née avec eux , & les rend modérés dans l'usage des plaisirs , tandis que d'autres s'y livrent sans mesure : cette tempérance en un mot dont nous avons dit que , séparée des autres biens , elle n'étoit d'aucun prix , vous m'entendez ? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Que le Tyran joigne donc cette qualité aux autres , & alors il sera très-facile en peu de tems de donner à la ville dont il est maître , une forme de gouvernement qui-la rendra très-heureuse. Il n'y a point , & il ne peut y avoir dans un Etat de disposition plus favorable à une bonne législation.

CLINIAS. Etranger , comment & par quelles raisons nous convaincrez-vous de la vérité de ce que vous dites ? *L'Athén.* Il est aisé , Clinias , de comprendre que la chose doit naturellement être ainsi. *Clinias.* Quoi ! il ne faut , selon vous , rien de plus pour

cela, qu'un Tyran jeune, tempérant, doué de pénétration, de mémoire, de courage, de grands sentimens, & qui ait du bonheur? *L'Athén.* Ajoutez que je fais confister ce bonheur en un feul point, ſçavoir, que ſous ſon regne il paroiffe quelque grand Légiflateur, & qu'un heureux hafard les réuniffe enfemble. (6) Lorfque cela arrive, Dieu a fait de ſon côté prefque tout ce qu'il peut faire, quand il veut rendre un Etat parfaitement heureux. Le ſecond arrangement eſt, lorfqu'il ſe trouve deux chefs tels que celui que j'ai dépeint : le troiſieme, lorfqu'il y en a trois : en un mot la difficulté de l'entrepriſe croît avec le nombre de ceux qui gouvernent, & au contraire plus ce nombre eſt petit, plus elle eſt facile. *Clinias.* Ainſi vous prétendez que la plus favorable poſition d'un Etat pour paſſer à un gouvernement excellent, eſt la Tyrannie, lorfque le Tyran eſt moderé, & ſecondé par un légiflateur habile ; & que jamais paſſage ne
peut

(6) Je ne doute point que dans la deſcription de ce Tyran, Platon n'ait eu en vue, le jeune Denis de Syracuſe, & qu'il n'ait voulu ſe désigner lui-même ſous le nom de ce grand Légiflateur.

peut-être ni plus prompt , ni plus facile : qu'après celle-ci , c'est l'Oligarchie , & enfin la Démocratie. N'est-ce pas ainsi que vous l'entendez ? *L'Athén.* Nullement. Mais je mets au premier rang la Tyrannie ; au second , le gouvernement Monarchique ; au troisième , une certaine espece de Démocratie ; au quatrième , l'Oligarchie , qui de sa nature est la moins propre à donner naissance à ce gouvernement parfait ; parce que c'est dans l'Oligarchie qu'il y a plus de maîtres. Ce changement en effet ne peut s'opérer , qu'autant qu'il se rencontrera un vrai législateur , & qu'il exercera en commun l'autorité avec ceux qui peuvent tout dans l'Etat. Ainsi , quand l'autorité est rassemblée sur le plus petit nombre de têtes qu'il soit possible , & qu'elle est par conséquent plus absolue , ce qui est le propre de la Tyrannie , la révolution ne peut être que très-prompte & très-facile.

CLINIAS. Comment cela ? nous ne comprenons pas votre pensée. *L'Athén.* Je vous l'ai cependant expliquée , non une fois , mais plusieurs. Peut-être n'avez-vous jamais vu ce qui se passe dans une ville gouvernée par

un Tyran. *Clinias*. Non ; & je ne suis point curieux d'un pareil spectacle. *L'Athén*. Vous y trouveriez la preuve de ce que je viens d'avancer. *Clinias*. De quoi ? *L'Athén*. Qu'un Tyran qui veut changer les mœurs de tout un Etat , n'a besoin ni de beaucoup d'efforts , ni de beaucoup de tems. Il n'a qu'à frayer lui-même la route par laquelle il veut que ses sujets marchent , soit qu'il ait dessein de les porter à la vertu , ou de les tourner au vice ; il suffit qu'il leur trace dans sa conduite celle qu'ils ont à suivre , qu'il approuve , qu'il récompense certaines actions , qu'il en condamne d'autres , & qu'il couvre d'ignominie ceux qui refuseront de lui obéir. *Clinias*. Nous croyons sans peine que les citoyens se conformeront en peu de tems aux volontés d'un homme qui a en main des moyens si puissans & si persuasifs. (7) *L'Athén*. Mes chers amis , que personne ne vous persuade que , quand il s'agit de changer les loix d'un Etat , il y ait une autre voye plus courte & plus facile , que l'exemple de

(7) J'ai ôté le point d'interrogation qui , dans le texte , fait dire à *Clinias* le contraire de ce qu'il dit ici. Ce qui aura trompé les Editeurs , c'est qu'ils auront donné à *αὐτῷ* le sens de *quomodo*.

ceux qui sont revêtus de l'autorité, ni même qu'un pareil changement se fasse ou se puisse faire d'une autre manière. Ce n'est pas aussi de ce côté-là qu'est l'impossibilité, ni même la difficulté. Mais ce qui ne peut arriver que difficilement, ce qui n'est arrivé que très-rarement dans le long espace des tems, & ce qui, lorsqu'il arrive, est pour un Etat la source d'une infinité de biens, le voici. *Clinias*. Quoi donc ? *L'Athén*. C'est lorsque les Dieux inspirent l'amour d'une vie réglée par la tempérance & la justice à ceux qui sont à la tête des Etats, soit que le gouvernement soit monarchique, soit que l'autorité soit partagée entre plusieurs à raison des richesses ou de la noblesse : ou lorsque quelqu'un fait revivre en soi le caractère de Nestor, qui surpassa, dit-on, les hommes en tempérance & en modération, plus qu'il ne les surpassoit en l'art de bien parler. Ce prodige a paru, à ce qu'on rapporte, au tems du siège de Troye ; mais de nos jours on ne voit rien de semblable. Si donc il s'est trouvé, s'il doit se trouver dans la suite, ou s'il se trouve aujourd'hui sur la terre un homme de ce caractère ; heu-

reuse la vie qu'il mene , heureux encore ceux qui se montrent dociles aux leçons de sagesse qui découlent de ses lèvres. En général il est vrai de dire à l'égard de quelque gouvernement que ce soit , que quand la sagesse & la modération sont jointes dans le même homme avec le souverain pouvoir , c'est de-là que prennent naissance la bonne police & les bonnes loix , & qu'elles ne peuvent avoir une autre origine. Ceci soit dit à la maniere des oracles , comme une fable : & qu'il demeure démontré qu'à certains égards il est difficile d'établir une bonne législation dans un Etat , & qu'à d'autres égards rien ne seroit plus court ni plus aisé , dans la supposition que nous venons de faire. *Clinias*. Comment cela ?

L'ATHÉN. Essayons de faire des loix en paroles , & de les appliquer à votre ville , à-peu-près comme des vieillards qui donneroient des leçons à un enfant. *Clinias*. Entrons en matiere , & ne différons pas plus longtems. *L'Athén*. Invoquons Dieu pour l'heureux succès de notre Législation : qu'il daigne écouter nos prieres , & qu'il vienne plein de bonté & de bienveillance , nous ai-

der à perfectionner nôtre ville & nos loix, *Clinias*. Je joins mes vœux aux vôtres. *L'Athén*. Quel gouvernement avez-vous dessein d'établir dans votre ville ? *Clinias*. Développez-moi davantage le sens de cette demande. Est-ce du gouvernement Démocratique, de l'Oligarchique, de l'Aristocratique, ou du Monarchique que vous voulez parler ? Car, pour ce qui est de la Tyrannie, nous ne pouvons croire que vous l'ayez en vue. *L'Athén*. Que celui de vous deux qui voudra répondre le premier, me dise auquel des gouvernemens qu'on vient de nommer, ressemble celui de son pays. *Mégille*. N'est-ce point à moi qui suis le plus âgé de répondre le premier ? *Clinias*. Oui. *Mégille*. Etranger, lorsque je porte mes regards sur le gouvernement de Lacédémone, je ne sçais quel nom je dois lui donner. Il me paroît tenir de la Tyrannie, à raison du pouvoir des Ephores qui est vraiment tyrannique. Sous un autre aspect, il me semble que la Démocratie y a lieu autant qu'en aucune autre ville. Il y auroit aussi de l'absurdité à lui refuser le titre d'Aristocratie. Pour la Royauté, elle est à vie chez nous,

& l'on convient à Sparte, comme par-tout ailleurs, que c'est le plus ancien des gouvernemens. (8) Ainsi il m'est impossible de satisfaire sur le champ à votre demande, & de vous dire précisément quelle est la constitution de nôtre ville. *Clinias*. Je me trouve, Mégille, dans le même embarras que vous, & je ne puis déterminer au juste lequel de ces gouvernemens est celui de Gnofse. *L'Athén*. Votre embarras vient, mes chers amis, de ce que le vrai gouvernement n'est connu que chez vous. Ce titre ne convient nullement à ceux que nous avons nommés : ils ne font qu'un assemblage de citoyens, dont une partie est maîtresse & l'autre esclave : & chacun d'eux prend son nom de la partie en qui réside l'autorité. Mais si c'est de-là que la constitution de chaque Etat doit tirer son nom, il étoit plus juste qu'elle le tirât du Dieu qui est le vrai maître de tous ceux qui font usage de leur raison. *Clinias*. Quel est ce Dieu ? *L'Athén*. Nous

(8) *Omnes antiquæ gentes*, dit Cicéron, *Regibus quondam paruerunt*. De Leg. 3. On a vu plus haut un passage d'Aristote qui dit la même chose. Or le plus ancien des gouvernemens est nécessairement le plus conforme à la nature.

ferons obligés de recourir à la fable, pour expliquer comme il faut ce que vous demandez. Y aurons-nous recours ? qu'en pensez-vous ? *Clinias*. Sans doute.

L'ATHÉN. On raconte que , du tems de Saturne, bien des siècles avant que les gouvernemens dont nous avons parlé fussent établis, il y eut un regne & une administration tout-à-fait heureuse, dont le plus parfait gouvernement d'aujourd'hui n'est qu'une imitation. *Mégille*. Nous écouterons avec grande attention ce que vous allez nous en apprendre. *L'Athén*. Je le pense , & c'est pour cela que j'ai amené cette digression dans notre entretien. *Mégille*. Vous avez fort bien fait ; & vous ne ferez pas moins bien de nous rapporter toute la suite de cette fable, autant qu'il convient à notre sujet. *L'Athén*. Il faut vous obéir. Nous avons appris par tradition combien étoit heureuse la vie des hommes de ce siècle, où la terre fournissoit d'elle-même en abondance tout ce qui leur étoit nécessaire. Voici quelle en fut la cause, à ce qu'on dit. Saturne connoissant qu'aucune nature humaine, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, n'étoit

capable de gouverner les hommes avec une autorité absolue , sans s'abandonner à la licence & à l'injustice , établit dans les villes pour chefs & pour Rois , non des hommes , mais des Génies , intelligences d'une nature plus excellente & plus divine que la nôtre : en quoi il fit à notre égard ce que nous faisons nous-mêmes à l'égard des troupeaux , soit de moutons , soit d'autres animaux domestiques. En effet nous ne donnons point aux bœufs & aux chèvres des animaux de leur espece pour les commander ; mais nôtre espece qui l'emporte de beaucoup sur la leur , prend sur elle ce soin. Ainsi ce Dieu plein de bonté pour les hommes , préposa pour nous gouverner des Génies , êtres d'une espece supérieure à la nôtre. Ceux-ci prenant de nous des soins qui leur coûtoient peu , & qui étoient très-avantageux pour nous , firent régner sur la terre la paix , la pudeur , la liberté , la justice , & nous procurerent des jours heureux , exempts de trouble & de discorde.

CE récit ne fort point de la vérité en ce qu'il nous donne à connoître qu'il n'est point de remede aux vices & aux maux des
Etats ,

Etats, qui n'auront point des Dieux, mais des hommes mortels pour les régir ; que nôtre devoir est d'approcher le plus près qu'il se pourra du gouvernement qui fut en vigueur au tems de Saturne , de confier l'autorité à cette partie de nous-mêmes en qui l'immortalité réside , & donnant le nom de loix aux ordres émanés de la raison , d'administrer sous sa direction nos affaires domestiques & celles de l'Etat : qu'au contraire dans quelque gouvernement que ce soit , Monarchique , Oligarchique , ou Populaire , si ceux qui commandent ont l'ame asservie à une foule de desirs & de passions , qu'ils s'efforcent en vain de satisfaire , parce que leur ame demeure toujours vuide , & que le mal qui la dévore est infatiable & sans remede ; & si foulant aux pieds toutes les loix , ils exercent leur domination sur une ville , ou sur quelques particuliers ; il est impossible , comme nous le disions tout à l'heure , de vivre heureux sous de tels maîtres. C'est à nous de voir , mon cher Clinias , quel parti nous avons à prendre , & si nous profiterons des leçons que nous donne ce récit. *Clinias.* Nous ne pouvons nous en dispenser.

L'ATHÉN. Avez-vous fait réflexion à ce que quelques-uns prétendent, qu'il y a autant d'especes différentes de loix, que de gouvernemens ? Nous venons de faire l'énumération de ces gouvernemens suivant les idées vulgaires. Et ne croyez pas que la question que je propose ici soit de petite conséquence ; elle est au contraire très-importante ; & elle nous ramene de nouveau à la grande question touchant la nature du juste & de l'injuste. Les loix, disent-ils, ne doivent avoir pour objet ni la guerre, ni la vertu prise en son entier, mais l'avantage & l'intérêt du gouvernement établi, quel qu'il soit, afin de pourvoir au maintien & à la conservation de son autorité. Telle est, selon eux, la véritable définition de la justice, puisée dans la nature même. *Clinias*. Quelle est cette définition ? *L'Athén*. L'intérêt du plus fort. *Clinias*. Expliquez-moi ceci plus clairement. *L'Athén*. N'est-il pas vrai, disent-ils, que dans chaque Etat le droit de faire des loix appartient au plus fort ? *Clinias*. Cela est vrai. *L'Athén*. Croyez-vous, poursuivent-ils, que ceux qui se sont rendus maîtres des affaires, soit le peuple, soit

quelques particuliers, soit un Tyran, se proposeront dans leurs loix une autre fin, que de maintenir leur autorité sur le pied où elle est ? *Clinias*. Non sans doute. *L'Athén.* Et quiconque osera violer les loix établies, ne doit-il pas s'attendre à être puni de cette infraction comme d'une action injuste par le Législateur, qui ne reconnoît pour juste que ce qui est conforme à ses loix ? *Clinias*. Il y a toute apparence. *L'Athén.* Telle est, concluent-ils, & fera toujours la nature de la justice. *Clinias*. Oui, s'il faut les en croire. *L'Athén.* Voilà ce que j'appelle un des attentats ordinaires en matiere de gouvernement. *Clinias*. Quels attentats ? *L'Athén.* Ceux dont nous avons parlé, lorsque nous examinions quelles personnes doivent commander, & à qui. Nous avons jugé que les peres avoient autorité sur leurs enfans, les vieillards sur les jeunes gens, les nobles sur ceux d'une condition obscure. Il y avoit, s'il vous en souvient, beaucoup d'autres titres, qui se combattoient les uns les autres; parmi lesquels il s'en est présenté un, que Pindare dit être fondé dans la nature; c'est celui qui assure l'autorité au plus fort. *Cli-*

nias. C'est en effet ce que nous avons dit.

L'ATHÉN. Parmi tant de prétendans, voyez à qui nous confierons l'administration de nôtre ville. Car voici ce qui est arrivé. une infinité de fois dans plusieurs Etats.

Clinias. Quoi ? L'*Athén*. Que l'autorité y étant disputée, les plus forts se sont tellement emparés de toutes les affaires, qu'ils n'ont laissé aucune part dans le gouvernement aux plus foibles, ni à leurs descendans ; & qu'ils ont vécu dans une défiance continuelle, appréhendant toujours que si quelqu'un du parti vaincu venoit à dominer à son tour, le ressentiment de ses maux passés ne le portât à des actions de vengeance. Or nous prétendons que de pareils gouvernemens sont indignes de ce nom, & qu'il n'y a de loix véritables, que celles qui tendent au bien universel de l'Etat : qu'au contraire celles qui n'ont d'autre but que l'avantage de quelques particuliers, sont plutôt des désordres introduits par l'esprit de sédition, que des réglemens politiques ; & que ce qu'on y appelle justice & bon droit, n'est qu'un abus.

Tout ce que nous disons ici est pour nous

affermir dans la résolution où nous sommes , de ne conférer dans nôtre ville les charges publiques , ni aux richesses , ni à la noblesse , ni à la force , & à la haute taille , ni à aucun des avantages extérieurs , mais uniquement à ceux qui se montreront plus dociles envers les loix , & l'emporteront en ce point sur le reste des citoyens ; enforte que la principale dignité , laquelle n'est autre chose qu'une dépendance plus immédiate des Dieux , se confie à celui qui se fera signalé davantage par son obéissance ; la seconde , à celui qui aura remporté le prix après lui ; & ainsi des autres charges , selon le même ordre & dans la même proportion. Au reste , si j'ai appelé les Magistrats , ministres des loix , ce n'est pas que je veuille rien changer aux termes établis par l'usage ; c'est que je suis persuadé que le salut d'un Etat dépend principalement de-là , & que le contraire cause infailliblement sa ruine : c'est que je vois la ruine prochaine & inévitable d'une ville , où la loi est sans force & soumise à ceux qui gouvernent ; & qu'au contraire par-tout où la loi est seule souveraine , & où les Magistrats font les premiers

sujets, avec le salut public j'y vois l'assemblée de tous les biens que les Dieux ont jamais versé sur les Etats. *Clinias*. Etranger, rien n'est plus vrai; & vous avez la vue bien perçante pour vôtre âge. *L'Athén.* L'œil des jeunes gens s'émousse, quand il se porte sur des objets de cette nature; au lieu que celui des vieillards les voit très-distinctement. *Clinias*. Vous avez raison.

L'ATHÉN. Ne supposons-nous pas à présent que nos citoyens ont pris place dans leur nouvel établissement, qu'ils sont assemblés devant nous, & que désormais tout ce que nous allons dire va s'adresser à eux? *Clinias*. Sans doute. *L'Athén.* Citoyens, leur dirons-nous, Dieu, suivant une ancienne tradition, tenant en sa main le commencement, le milieu & la fin de tous les êtres, (9) marche toujours sur une ligne droite conformément à sa nature: la Justice le suit, toujours prête à punir les infractions de la loi divine. Quiconque veut

(9) Platon a puisé cette sublime idée de Dieu dans les vers d'Orphée, qu'on peut lire au second discours de la Thérapeutique de Théodore. Orphée, ajoute ce savant Evêque, avoit appris cela des Egyptiens, qui l'avoient eux-mêmes appris des Hébreux.

être heureux , doit s'attacher à elle , marchant humblement & modestement sur ses pas. Mais celui qui se laisse enfler par l'orgueil , à qui les richesses , les honneurs , les avantages du corps , inspirent de hauts sentimens de lui-même , dont le cœur jeune & insensé est dévoré de desirs ambitieux , au point qu'il pense n'avoir besoin ni de maître , ni de guide , & qu'il se croit en état de conduire les autres ; Dieu l'abandonne à lui-même. Ainsi délaissé , il se joint à d'autres présomptueux comme lui , il secoue le joug de la dépendance , & met le trouble par-tout. Pendant quelque tems il paroît quelque chose aux yeux du vulgaire ; mais la justice ne tarde pas à tirer de lui une vengeance éclatante ; il finit par se perdre sans ressource , lui , sa famille & sa patrie.

PUISQUE tel est l'ordre des choses , que doit penser , que doit faire le sage ? Quels écueils doit-il éviter ? *Clinias*. Il est évident que tout homme sensé pensera qu'il faut toujours marcher à la suite de la Divinité. *L'Athén.* Mais quelle est la conduite qui nous rend agréables & conformes à la Divinité ? Je n'en vois qu'une seule , fondée sur

ce principe ancien, que le semblable plaît à son semblable, tant que l'un & l'autre se tiennent dans le juste milieu. Car toutes les choses qui sortent de ce milieu, ne peuvent être unies entre elles, ni avec celles qui ne s'en écartent point. Or Dieu est la juste mesure de chaque chose, beaucoup plus qu'aucun homme quel qu'il soit. Il n'est par conséquent point d'autre moyen de se faire aimer de Dieu, que de travailler de tout son pouvoir à lui ressembler. Suivant cette maxime, l'homme modéré dans ses desirs est ami de Dieu; car il lui ressemble. Au contraire l'homme déréglé, loin de lui ressembler, lui est entièrement opposé, & par là même il est injuste. Il en faut dire autant des autres vertus & des autres vices.

CETTE maxime nous conduit à une autre; la plus belle & la plus vraie de toutes les maximes; sçavoir que de la part de l'homme vertueux, c'est une action louable, excellente, qui contribue infiniment au bonheur de sa vie, & qui est tout-à-fait dans l'ordre, de faire aux Dieux des sacrifices, d'entretenir un commerce familier avec eux, de leur adresser des vœux, des offrandes,

& de leur rendre toute sorte de respect ; mais qu'à l'égard du méchant , c'est tout le contraire ; parce que l'ame du méchant est impure , au lieu que celle du juste est pure ; & qu'il ne convient pas à un homme de bien , encore moins à Dieu , de recevoir les dons que lui présente une main souillée de crimes. Tous les soins que les méchans se donnent pour gagner la bienveillance des Dieux , sont donc inutiles ; tandis que le juste y travaille avec succès. (10)

TEL est le but auquel nous devons viser. Mais quels sont , si j'ose ainsi parler , les traits qu'il nous faut lancer vers ce but , & quelle est la voye la plus droite pour y atteindre ? Il me semble d'abord qu'après les honneurs dus aux Dieux habitans de l'Olympe , & aux Dieux protecteurs de l'Etat , on atteindra le but de la vraie piété , en immolant aux Dieux souterrains des victimes en nombre pair , (11).

(10) Platon parle des méchans qui croyoient acheter par des sacrifices le droit de l'être , & pouvoir conserver les biens mal acquis par l'offrande d'une partie de leurs rapines. Voyez ce qu'il en dit au second livre de la République. Il en parlera encore plus bas livre 10. Cicéron dit dans le même sens : *Impius ne audeto placare deos iram Deorum*. De Legib. 2.

(11) Un des préceptes de Pythagore étoit qu'on sacrifiât aux Dieux célestes en nombre impair , & aux Dieux souterrains en nombre pair. *Plutarg. Vie de Numa*.

du fecond ordre, & les parties de ces victimes qui font à gauche, réfervant pour les Dieux céleſtes les victimes du premier ordre, en nombre pair, & les parties qui font à droite. Après les Dieux, le ſage rendra auſſi un culte convenable aux Génies & enfuite aux Héros: puis l'ordre demande qu'on dreſſe aux Dieux de chaque famille des autels particuliers, ſuivant les cérémonies preſcrites par la loi.

IL eſt juſte après cela de ſ'acquitter envers ſes parens vivans, de la première, de la plus grande, de la plus indiſpenſable de toutes les dettes; de ſe perſuader que tout ce qu'on poſſède appartient à ceux de qui on a reçu la naiſſance & l'éducation, & qu'il convient de le confacrer ſans réſerve à leur ſervice, en commençant par les biens de fortune, en venant de-là à ceux du corps, & enfin à ceux de l'ame; leur rendant ainſi avec uſure les ſoins, les peines & les travaux que nôtre enfance leur a coûtés autrefois, & redoublant nos attentions pour eux, à meſure que les infirmités de l'âge les leur rendent plus néceſſaires. Il faut de plus que pendant toute ſa vie on parle à ſes parens

avec tout le respect imaginable ; parce qu'une peine très-grave est attachée aux paroles, toutes légères & passagères qu'elles sont. Némésis, messagere de la Justice, est commise pour veiller sur ces fortes de manquemens. Ainsi il faut céder à leur colere, laisser un libre cours à leur ressentiment, soit qu'ils le déchargent par des paroles ou par des actions ; & les excuser dans la pensée qu'un pere qui se croit offensé par son fils, a un droit légitime de se courroucer contre lui.

Pour ce qui est de la sépulture après leur mort, la plus belle sera celle qui sortira le moins des bornes de la médiocrité. Il ne faut donc point leur ériger des monumens d'une dépense extraordinaire ; ni d'un autre côté faire moins pour eux , qu'eux-mêmes n'ont fait pour leurs parens ; ni négliger non plus les cérémonies annuelles instituées pour honorer la mémoire des morts ; mais s'appliquer à la rendre, s'il se peut, immortelle, par son exactitude à remplir tout ce qu'on leur doit, & en consacrant pour un si juste sujet une partie des biens qu'on a reçus de la fortune. En nous comportant de la sorte,

& en vivant selon ces règles , nous recevrons des Dieux & des êtres d'une nature plus parfaite que la nôtre , la récompense de nôtre piété , & nous passerons la plus grande partie de la vie dans la plus douce espérance.

QUANT à nos devoirs envers nos enfans , nos proches , nos amis , nos concitoyens , les étrangers qui nous sont recommandés par les Dieux d'une façon spéciale , & aux autres devoirs de la Société , qui étant remplis selon les vues de la loi , doivent jeter un nouvel éclat sur nôtre vie ; c'est aux loix que le détail en appartient ; c'est à elles de nous en proposer les motifs , d'employer la force & les châtimens pour ramener à l'ordre ceux sur qui les douces voyes de la persuasion n'auroient aucun pouvoir , & de contribuer ainsi avec l'assistance des Dieux à la parfaite félicité de l'Etat.

IL est encore bien d'autres objets dont le Législateur ne peut se dispenser de parler , si ses idées s'accordent avec les miennes : mais comme il ne conviendrait pas de les proposer dans la forme ordinaire des loix , il me paroît plus à propos qu'il en trace un

modele général pour lui & pour ceux à qui ses loix sont destinées, & qu'ayant rassemblé, autant qu'il se pourra, sous un même point de vue tous les objets de cette nature, il commence ensuite à dresser ses loix. Il est difficile au reste de réunir tous les objets dont il s'agit sous une seule idée, & un modele qui les représente tous. Essayons cependant de trouver quelque point fixe auquel nous puissions nous arrêter. *Clinias*. Parlez.

L'ATHÉN. Je voudrois que nos citoyens se portaient avec toute la docilité possible à la pratique de la vertu; & il est évident que le Législateur tâchera de les amener à ce point dans toute la suite de ses loix. *Clinias*. Sans contredit. *L'Athén*. Il m'a paru que tout ce qui a été dit jusqu'ici servoit à ce dessein, en ce qu'il étoit propre à amolir leur ame, à la rendre plus douce & la préparer aux leçons qu'on doit lui donner. Ainsi ce seroit toujours beaucoup, quand nous réussirions à augmenter, sinon considérablement, du moins un peu la docilité de nos élèves, en nous conciliant leur bienveillance. On trouve en effet bien peu de

personnes , qui tendent à la vertu par la voye la plus directe & de tout l'effort de leur ame : la plûpart tiennent Hésiode pour un sage, en ce qu'il a dit que le chemin qui conduit au vice est uni , qu'on y marche sans peine, & qu'on est bientôt arrivé au terme : qu'au contraire *les Dieux immortels ont placé les sueurs à l'entrée du chemin de la vertu ; que le sentier qui mene à elle est long, escarpé & raboteux dès l'abord ; mais que lorsqu'on est parvenu au haut de ce sentier , la route devient aisée de rude qu'elle étoit auparavant.* CLINIAS. Il me semble que ce poëte a raison. *L'Athén.* J'en conviens. Mais je veux vous mettre sous les yeux l'effet qu'a produit nôtre discours précédent. *Clinias.* Faites.

L'ATHÉN. Adressons pour ce sujet la parole au Législateur lui-même : Législateur, n'est-il pas vrai que si vous sçaviez ce qu'il nous convient de dire & de faire, vous ne balanceriez pas à nous le communiquer ? *Clinias.* Cela est certain. *L'Athén.* N'avons-nous pas entendu de vôtre bouche un peu plus haut , qu'il ne falloit pas laisser aux Poëtes la liberté de dire tout ce qu'il leur

plaît; parce que faute de connoître ce que leurs discours peuvent avoir de contraire aux loix, ils causeroient de très-grands défordres dans l'Etat ? *Clinias*. Rien de plus vrai. *L'Athén*. Si donc nous lui tenions au nom des Poètes le langage suivant, lui dirions-nous rien que de raisonnable ? *Clinias*. Quoi donc ? *L'Athén*. Législateur, c'est un discours qui de tout tems a été dans la bouche des Poètes, & sur lequel tout le monde est d'accord avec nous, que quand un poète est assis sur le trépied des Muses, il n'est plus maître de lui-même; que semblable à une fontaine, il laisse couler tout ce qui se présente; & que son art n'étant qu'une imitation, lorsqu'il peint les hommes dans des situations opposées, il est souvent obligé de dire le contraire de ce qu'il a dit, sans sçavoir de quel côté est la vérité. Mais le Législateur ne peut dans ses loix tenir deux langages différens sur la même chose; & il faut que sur chaque objet il n'ait qu'une seule façon de s'exprimer. Jugez-en par ce que vous avez dit il n'y a qu'un instant au sujet des sépultures. Quoiqu'il y en ait de trois sortes, une somptueuse, une pauvre,

& une autre qui tient le milieu ; vous vous êtes arrêté à cette dernière pour la prescrire & l'approuver. Pour moi , si j'introduisois dans mes vers une femme opulente , qui ordonnât l'appareil de ses funérailles , je ferois la description de la sépulture magnifique : si je faisois parler un homme pauvre & économe , il choisiroit la sépulture pauvre : enfin celui dont la fortune ainsi que les desirs feroient médiocres , s'en tiendrait à la sépulture mitoyenne. Ce n'est donc pas vous expliquer suffisamment , que d'employer le terme vague de médiocrité : il faut dire ce que vous entendez par-là , & quelles bornes vous y mettez. Autrement ne croyez pas qu'un pareil discours puisse être regardé comme une loi. *Clinias*. Ce que vous dites-là est très-vrai.

L'ATHÉN. Notre Législateur ne mettra-t-il point quelque préambule semblable à la tête de chaque loi ? ou se bornera-t-il à marquer ce qu'on doit faire ou éviter ; & après avoir menacé d'une peine les contrevenans , passera-t-il tout de suite à une autre loi , sans ajouter aucun motif propre à persuader ses concitoyens , & à leur adoucir le
joug

jeu de l'obéissance ? Et comme les Médecins traitent les maladies, celui-ci d'une façon, celui-là d'une autre. . . . Mais avant que d'achever cette comparaison, rappelons-nous l'une & l'autre maniere de traiter les malades; ensuite nous ferons au Législateur la même priere que feroient des enfans à un médecin, d'employer pour leur guérison les remedes les plus doux. Voici ce que je veux dire. Vous sçavez que les médecins proprement dits, ont sous eux des gens à leur service, à qui l'usage donne aussi le nom de Médecins. *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Vous sçavez aussi que ces derniers, soit qu'ils soient libres ou esclaves, n'apprennent leur art que par routine, en exécutant les ordres de leurs maîtres, & en les voyant faire; au lieu que les vrais médecins ont puisé leur science dans l'étude de la nature, & l'enseignent de même à leurs enfans. Reconnoissez-vous ces deux especes de médecins ? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Les malades dans les villes étant les uns libres, les autres esclaves, avez-vous remarqué que les esclaves se font traiter ordinairement par leurs pareils, qui vont courant par la ville,

ou qui reçoivent les malades dans leurs boutiques ? Que ces fortes de médecins n'entrent dans aucun détail au fujet de leur mal, se mettant peu en peine d'en raisonner avec eux, & qu'après leur avoir prescrit en vrais tyrans, & avec toute la fuffifance d'un habile homme, ce que l'expérience leur fait juger de meilleur, ils les quittent brusquement pour aller à un autre malade, déchargeant ainsi leurs maîtres d'une partie des soins qu'exige leur profession ? Qu'au contraire le vrai médecin ne visite & ne traite gueres que les malades de condition libre comme lui ; qu'il s'informe d'eux-mêmes ou de leurs amis, de l'origine & du progrès du mal : qu'après avoir reçu tous les éclairciffemens nécessaires, il instruit à son tour le malade, autant qu'il est en son pouvoir, ne lui prescrivant point de remedes, qu'il ne l'ait auparavant déterminé par de bonnes raisons à les prendre ; & qu'il tâche ainsi de lui rendre peu-à-peu la fanté, en adoucissant son esprit, & le disposant à tout par la voye de la persuasion ? Quel est à vôtre avis le meilleur de ces deux [médecins : (j'en dis autant des maîtres de Gymnase :) quel est,

dis-je , le meilleur , de celui qui employe deux moyens pour arriver à son but , ou de celui qui ne se fert que d'un seul , & encore du moins bon & du plus dur ? *Clinias*. Il n'y a point de comparaison à faire , & le premier l'emporte.

L'ATHÉN. Voulez-vous que nous considérons l'usage de ces deux méthodes l'une double , l'autre simple , par rapport à la Législation ? *Clinias*. Très-volontiers. *L'Athén*. Au nom des Dieux , dites-moi quelle est la première loi que portera le Législateur ? Ne commencera-t-il pas par régler le point , qui suivant l'ordre de la nature , est le fondement & le principe de la Société politique ? *Clinias*. Sans doute. *L'Athén*. D'où les villes tirent-elles leur origine & leur naissance ? N'est-ce pas des mariages & de l'union des deux sexes ? *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Ainsi dans toute ville , c'est par les loix qui concernent le mariage qu'il est dans l'ordre de commencer. *Clinias*. Sans contredit. *L'Athén*. Voyons d'abord quelle est la méthode simple que le Législateur peut employer : la voici à-peu-près. On se mariera depuis l'âge de trente ans jusqu'à trente-cinq. Qui

conque ne l'aura pas fait fera puni dans ses biens & dans son honneur ; il payera telle & telle amende ; il subira telle & telle ignominie. Telle est la méthode simple des loix sur le mariage : passons à celle qui est double. On se mariera depuis l'âge de trente ans jusqu'à trente-cinq. Chacun fera réflexion que la nature humaine participe en un certain sens à l'immortalité , à laquelle tout homme aspire naturellement avec la plus grande ardeur ; ce desir n'étant autre chose que celui de se faire un nom & de ne pas demeurer dans l'oubli après sa mort. Or la durée du genre humain est de même nature que celle du tems : les hommes se succèdent & se succéderont sans interruption ; parce qu'ils se procurent une espece d'immortalité, en remplaçant une génération par une autre, enforte que l'espece est toujours la même. (12) C'est donc un crime à tout homme de se priver volontairement de cet avantage ; & c'est consentir à s'en priver,

(12) Regardez les individus ; dit M. de Fenelon, *Exist. de Dieu*, nul animal n'est immortel : tout vieillit, tout passe, tout disparoit, tout est anéanti. Regardez les especes ; tout subsiste, tout est permanent & immuable, dans une vicissitude continuelle.

que de refufer de prendre une femme & d'avoir des enfans. Ainfi celui qui fe conformera à la loi , n'aura rien à craindre pour foi : mais quiconque y fera rebelle , & n'aura point encore pris d'engagement à l'âge de trente-cinq ans , payera chaque année telle ou telle fomme ; afin qu'il ne s'imagine pas que le Célibat foit un état commode & avantageux. Il n'aura non plus aucune part aux honneurs que la jeunefſe rend chez nous à ceux d'un âge avancé.

SUR les deux modeles de loi que vous venez d'entendre, c'eſt à vous de juger ſ'il vaut mieux que nous nous attachions à la méthode double, en propoſant le plus brièvement qu'il ſera poſſible les motifs d'inſinuation & les menaces; ou ſi nous préférons la méthode ſimple & plus courte, nous bornant à la ſeule intimation. *Mégille*. Etranger, le Lacédémonien préfere d'ordinaire en tout la briéveté : cependant ſi on me laiſſoit le choix de ces deux formules de loi, & qu'on me conſultât ſur celle que je voudrois qu'on me propoſât, je choiſirois la plus longue: & j'en ferois de même à l'égard de toute autre loi, ſi elle m'étoit pré-

sentée sous l'une & l'autre forme. Mais il est nécessaire de sçavoir quel est là-dessus l'avis de Clinias, d'autant plus que c'est à l'usage de sa ville que ces loix sont destinées. *Clinias.* Je suis de vôtre sentiment, *Mégille.* *L'Athén.* Au reste je pense que c'est une grande puérilité de s'embarraffer du plus ou du moins de longueur d'un discours. Ce n'est ni à ce qui est long, ni à ce qui est court, mais à ce qu'il y a de meilleur qu'il faut s'arrêter. Il est évident que, des deux formules de loix que je viens de proposer, l'une a sur l'autre un avantage plus que double pour l'utilité qu'on a droit d'en attendre: & la comparaison que j'ai apportée des deux especes de médecins, est tout-à-fait juste. Il me semble que jusqu'à présent aucun Législateur n'a fait réflexion, que dans les loix qu'il dresse, il peut employer également la persuasion & la contrainte; ils n'ont fait usage que du dernier de ces moyens, pour réduire au devoir la multitude ignorante. Car ils ne sçavent ce que c'est que de tempérer la force par la douceur de l'insinuation; & la contrainte est le seul ressort qu'ils font jouer. Pour moi,

mon cher Clinias , je vois qu'il est encore nécessaire d'user dans l'institution des loix d'un troisieme moyen , dont on ne se fert point aujourd'hui. (13) *Clinias*. De quoi parlez-vous ? *L'Athén*. D'une chose à qui , par je ne sçais quel bonheur , nôtre entretien a donné naissance. En effet cette conversation sur les loix a commencé dès le matin : il est déjà midi , & nous voilà arrivés à ce lieu délicieux si propre à nous délasser , sans avoir quitté de vue un seul moment nôtre sujet. Cependant nous n'avons entamé la matiere des loix que depuis un instant ; & tout ce qui a précédé ne doit être regardé que comme un prélude. Qu'entends-je par-là ? Je veux dire que dans tous les discours , & généralement en tout ce où la voix a part , il y a des préludes , & comme des especes d'ébranlemens , qui font un essai ménagé selon les règles de l'art , pour préparer à l'exécution de ce qui doit suivre. Nous voyons que pour les

(13) Cicéron dit au second livre des Loix , que Platon a pris , de Zaleucus Législateur des Locriens , & de Charondas Législateur des Thuriens , cette idée de mettre à la tête de chaque loi un préambule qui en explique les raisons , & en montre la sagesse.

airs qu'on joue sur le luth , & à qui on donne le nom de loix , ainsi que pour toute espece de musique , il y a de ces fortes de préludes composés avec un art merveilleux. Personne néanmoins n'a encore pensé à donner un prélude aux vraies loix , qui sont , disons-nous , les loix politiques : personne n'en a encore fait paroître au jour , comme si de leur nature elles n'en devoient point avoir. Pourtant , si je ne me trompe , tout ce que nous avons dit jusqu'à présent est une preuve qu'il y en a ; & cette formule de loi , que nous avons appelée double , contient , à la bien prendre , deux choses très-distinguées , sçavoir la loi , & le prélude de la loi. L'ordonnance tyrannique , que nous avons comparée aux ordonnances des Esclaves qui exercent la médecine , est , à proprement parler , la loi pure : ce qui la précède , & qui est destiné à produire la persuasion dans les esprits , produit véritablement cet effet , & de plus il est à l'égard de la loi ce que l'exorde est au discours. Car tout le but du Législateur dans ce préambule fait pour persuader , est de disposer l'esprit de celui pour qui il fait

des

des loix , à recevoir avec bienveillance & docilité l'ordonnance, en quoi consiste la loi : & ce préambule doit plutôt être regardé, selon moi, comme un prélude, que comme faisant partie du corps de la loi.

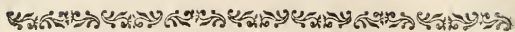
APRÈS ce que je viens de dire, ne restet-il plus rien à desirer ? Oui, sans doute. Je voudrois que le Législateur ne proposât jamais aucune loi , qu'elle ne fût précédée d'un prélude, & que ces deux choses fussent distinguées dans son ouvrage, comme nous avons vû qu'elles le sont en effet. *Clinias*. Pour moi j'assujettirois à cette méthode tout homme assez habile pour se mêler de législation. *L'Athén*. Il me paroît, *Clinias*, que vous avez raison, si vous voulez dire seulement que chaque loi a son prélude particulier , & qu'en entrant dans la carrière de la Législation , il faut mettre à la tête de chaque discours le prélude qui lui convient : d'autant que ce qui doit le suivre n'est point de petite conséquence, & qu'il n'est pas peu important que l'exposition en soit claire ou obscure. Cependant nous aurions tort de prescrire qu'on donnât des pré-ludes à toutes les loix, grandes & petites ;

aussi bien n'en doit-on pas donner à tous les chants ni à tous les discours. Ce n'est pas que chacune de ces choses n'ait le sien ; mais il ne faut pas s'en servir pour toutes ; & le choix des circonstances doit être laissé à l'Orateur , au Musicien & au Législateur.

CLINIAS. Tout cela me paroît très-vrai : mais ne différons pas plus longtems , Etranger , à entrer en matiere. Revenons à nôtre sujet , & commençons , si vous le trouvez bon , par les objets dont vous parliez à l'instant , autrement que par forme de prélude. C'est pourquoi recommençons , comme disent les joueurs , pour amener mieux , & entamons cette fois , non un discours quelconque , comme tout à l'heure , mais un vrai prélude , après être convenus que ce qui va suivre en est un. Ce qui a été dit sur le culte des Dieux , sur le respect dû aux parens , & en ce moment sur les mariages , est suffisant. Essayons d'expliquer ce qui vient après , jusqu'à ce que vous ayez donné à ce prélude toute l'étendue que vous jugerez nécessaire : après quoi vous entrerez dans le détail des loix. *L'Athén.* Nous avons donc , à ce que vous dites , traité suffisamment de

ce qu'on doit aux Dieux, aux Génies, & à
 ses parens pendant leur vie & après leur
 mort : & vous m'exhorte à mettre en quel-
 que sorte au jour ce qui manque à ce préam-
 bule. *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Hé bien, il est
 à propos après cela de repasser en commun
 dans nôtre esprit, moi en parlant & vous en
 m'écoutant, l'intérêt plus ou moins vif que
 l'on doit prendre à son ame, à son corps,
 aux biens de fortune, & de parvenir de tout
 nôtre pouvoir à la vraie éducation. Tel est
 désormais le champ qui va s'ouvrir à nôtre
 conversation. *Clinias*. Fort bien.





LIVRE CINQUIEME.

L'ATHÉN. Prêtez de nouveau l'oreille, vous tous à qui j'ai adressé ce que j'ai dit au sujet des Dieux, & de ceux dont vous tenez le jour. De tous les biens de l'homme, l'ame est après les Dieux ce qu'il y a de plus divin, & ce qui le touche de plus près. Les biens qui lui appartiennent sont de deux sortes : les uns plus puissans & plus excellens, destinés à commander ; les autres inférieurs & moins bons, auxquels il convient d'obéir. Il faut donc que chacun donne toujours la préférence à la partie de ses biens qui a droit de commander sur celle qui doit obéir. Ainsi j'ai raison d'ordonner que nôtre ame ait la première place dans nôtre estime après les Dieux & les Etres qui les suivent en dignité. On se flatte de rendre à cette ame tout l'honneur qu'elle mérite ; mais dans le vrai presque personne ne le fait. Car l'honneur est un bien divin, & rien de ce qui est mauvais n'est digne qu'on l'honore. Par conséquent quiconque croit donner du relief à

son ame par de certains discours ou de certains présens, & ne travaille pas à la rendre meilleure, s'imagine qu'il l'honore; mais il n'en est rien.

Dès l'enfance tout homme se persuade qu'il est en état de tout connoître; il croit que les louanges qu'il prodigue à son ame, sont autant d'honneurs qu'il lui rend, & il s'empresse de lui accorder la liberté de faire tout ce qui lui plaît. Mais le discours présent lui fait connoître qu'en se comportant de la sorte, il nuit à son ame, au lieu de l'honorer. Or il faut, comme j'ai dit, la mettre au premier rang après les Dieux. Ce n'est pas non plus honorer son ame, quelque illusion qu'on se fasse là-dessus, que de rejeter toujours sur les autres ses fautes, & la plûpart de ses défauts, même les plus considérables, & de se croire absolument innocent: au contraire on lui fait par-là un très-grand mal. On ne l'honore point encore, lorsque malgré les discours & les insinuations du Législateur, on s'abandonne aux plaisirs; mais plutôt on la déshonore, la remplissant de maux & de remords. On la dégrade aussi, loin de l'honorer, lorsqu'on

lieu de s'élever par la patience au-dessus des travaux, des craintes, de la douleur & des chagrins, que la loi recommande de surmonter, on y cede par lâcheté. On ne l'honore point davantage, lorsqu'on se persuade que la vie est le plus grand des biens; au contraire on la déshonore par-là: parce que regardant alors l'état où l'ame se trouve dans l'autre vie comme un mal pour elle, on succombe à cette idée funeste; on n'a pas le courage d'y résister, de raisonner avec soi-même, & de se convaincre qu'on ignore si ce qui se passe aux enfers n'est pas au contraire la chose la plus avantageuse pour l'ame.

C'EST encore déshonorer l'ame de la manière la plus réelle & la plus complete, que de préférer la beauté à la vertu; car par cette préférence on donne au corps l'avantage sur l'ame; ce qui est contre toute raison; puisque rien de terrestre ne doit avoir le pas sur ce qui tire son origine du ciel; & quiconque a une autre idée de son ame, ignore combien est excellente la chose qu'il méprise. On n'honore point non plus son ame par des présens; il s'en faut même de

beaucoup; lorsqu'on désire d'amasser des richesses par des voyes malhonnêtes, & qu'on n'est pas indigné contre soi-même de les avoir acquises ainsi: puisque c'est vendre pour un peu d'or ce que l'ame a d'estimable & de précieux; tandis que tout l'or qui est sur la terre & dans son sein, ne mérite pas d'être mis en balance avec la vertu. En un mot, quiconque ne s'abstient point, autant qu'il dépend de lui, des choses que le Législateur défend comme honteuses & mauvaises, & ne s'attache pas au contraire de tout son pouvoir, à celles qui lui sont proposées comme bonnes & honnêtes, ne voit pas qu'en tout cela il traite son ame, cet être tout-à-fait divin, de la maniere la plus ignominieuse & la plus outrageante. Presque aucun de ceux qui se conduisent ainsi, ne fait attention au plus grand châtement que le crime traîne à sa suite: ce châtement consiste dans la ressemblance avec les méchans, & dans l'aversion que cette ressemblance nous inspire pour les gens de bien & les discours vertueux, nous faisant rompre tout commerce avec eux, & rechercher la compagnie de nos semblables, jus-

qu'à nous coller en quelque sorte à eux : lorsqu'on en est venu à ce point, c'est une nécessité qu'on fasse & qu'on souffre ce qu'il est naturel que les méchans fassent & disent entre eux. Cet état n'est point justice ; (car le juste est beau , & la justice aussi ;) mais c'est une punition qui fuit l'injustice. Le méchant qui l'éprouve & celui qui ne l'éprouve pas sont également malheureux ; celui-ci, parce qu'il est privé du seul remède qui puisse le guérir ; celui-là, parce que sa perte sert à beaucoup d'autres de préservatif.

LE vrai honneur de l'homme , pour le dire en général , consiste à suivre ce qu'il y a de meilleur en nous , & à donner toute la perfection possible à ce qui est moins bon , mais susceptible d'amendement. Or il n'est rien dans l'homme qui ait naturellement plus de disposition que l'ame , d'une part à fuir le mal , & de l'autre à poursuivre le souverain bien , à l'atteindre , & lorsqu'elle y est parvenue , à demeurer avec lui tout le reste de sa vie. C'est aussi pour cette raison que je lui ai donné le second rang dans notre estime.

QUICONQUE voudra un peu réfléchir, trouvera que dans l'ordre naturel le corps mérite la troisième place. Mais il faut examiner quels sont les honneurs qui lui sont propres, & discerner les vrais d'avec les faux. Ce discernement appartient au Législateur, & voici, ce me semble, ce qu'il nous déclare à ce sujet. Ce n'est ni la beauté, ni la force, ni la vitesse, ni la taille avantageuse, ni même, comme la plupart se l'imaginent, la santé, qui font le mérite du corps, non plus que les qualités contraires. Un juste tempérament qui tient quelque chose de toutes ces qualités opposées, est bien plus sûr, & plus propre à nous inspirer la modération : car les premières remplissent l'ame d'enflure & de présomption; & les secondes y font naître des sentimens bas & rampans.

On doit porter le même jugement touchant la possession de l'argent & des autres biens de fortune, qui ne sont estimables que dans la même mesure. Les richesses excessives sont pour les Etats & les particuliers une source de séditions & d'inimitiés : l'extrémité opposée conduit d'ordinaire à l'es-

clavage. Que personne donc n'accumule des thrésors en vue de ses enfans , pour leur laisser après foi un riche héritage : ce n'est ni leur avantage , ni celui de l'Etat. Un revenu modique qui n'expose point leur jeunesse aux pièges des flatteurs , & ne les laisse pas manquer du nécessaire , est ce qu'il y a de meilleur & de plus conforme à l'ordre : la médiocrité bannissant de la vie les chagrins , par l'accord & l'harmonie qu'elle y entretient. Ce n'est point des monceaux d'or , mais un grand fond de pudeur qu'il faut laisser à ses enfans. On croit leur inspirer cette vertu , en les reprenant lorsqu'ils la blessent dans leur conduite. Mais ces avis passagers qu'on leur donne , & ces maximes par lesquelles on leur fait entendre que la modestie sied bien à un jeune homme en toutes rencontres , ne sont pas ce qu'il y a de plus efficace. Le sage Législateur exhortera plutôt les vieillards à respecter les jeunes gens , & à être continuellement sur leurs gardes , pour ne rien dire & ne rien faire d'indécent en leur présence , parce que c'est une nécessité que la jeunesse apprenne à ne rougir de rien , lorsque la vieillesse lui en

donne l'exemple. La véritable éducation & de la jeunesse & de tous les âges de la vie, ne consiste point à reprendre, mais à faire constamment ce qu'on diroit aux autres en les reprenant.

CELUI qui aura du respect & de la vénération pour sa parenté, & pour les Dieux protecteurs de ceux qui sortent du même sang que lui, a lieu d'espérer que ces mêmes Dieux lui seront propices dans la procréation de ses enfans. A l'égard des amitiés & des liaisons dans le commerce de la vie, la vraie maniere de se faire des amis, est de relever & de priser les services qu'on en reçoit, plus qu'ils ne les prisent eux-mêmes; & de rabaisser les services qu'on leur rend, au-dessous du prix qu'ils y mettent. Le plus grand service qu'on puisse rendre à sa patrie & à ses concitoyens, est de travailler à se signaler, non aux jeux olympiques, ni aux autres combats, soit en guerre, soit en paix, mais par sa soumission aux loix de l'Etat, & à se faire la réputation d'y avoir été le plus fidele de tous pendant sa vie.

QU'ON se persuade que rien n'est plus sacré que les engagemens contractés avec les

Etrangers; que tout ce qui leur appartient est sous la protection de la Divinité, & qu'elle vengera plus sévèrement les fautes commises contre leurs intérêts, que contre ceux d'un citoyen: parce que l'Etranger étant destitué du secours de ses parens & de ses amis, a de quoi toucher davantage de compassion les hommes & les Dieux. Ainsi celui qui a plus de pouvoir pour le venger, vole aussi plus promptement à son secours. Or ce pouvoir a été spécialement confié au Génie & au Dieu qui marche à la suite de Jupiter hospitalier. C'est pourquoi, pour peu qu'on soit attentif à ses propres intérêts, on ne négligera rien pour arriver au terme de la vie, sans avoir à se reprocher aucune faute commise en la personne des Etrangers. Mais de tous les manquemens dont on peut se rendre coupable tant à l'égard des Etrangers que des citoyens, le plus grand est celui qui concerne les Supplians. Car le même Dieu que le Suppliant a pris à témoin de la fureté des promesses qu'on lui a faites, veille particulièrement sur sa personne, & ne laissera point impuni le mal qu'il aura souffert.

Nous avons parlé de ce qu'on doit à ses parens, à soi-même & aux choses qu'on a en sa disposition, à sa patrie, à ses amis, à ses proches, à ses citoyens & aux Etrangers. L'ordre des choses demande que nous examinions quel on doit être pour mener la vie la plus heureuse. Laisant donc de côté ce qui peut en cette matiere être l'objet de la loi, nous nous bornerons à ce que le Législateur doit dire par forme d'instruction, soit qu'il blâme ou qu'il approuve, pour préparer les esprits à recevoir avec bienveillance & docilité les loix qu'il doit porter ensuite. La vérité est pour les Dieux comme pour les hommes la source de tous les biens. Celui qui veut être heureux, ne sçauroit s'attacher trop tôt à elle, afin d'être vrai & sincere le plus longtems qu'il pourra pendant sa vie : car l'homme vrai est sûr; celui à qui le mensonge volontaire plaît, est indigne de confiance; & celui qui aime le mensonge involontaire est un insensé. Ni l'un ni l'autre de ces caracteres ne doit faire envie; parce que le fourbe & l'ignorant n'ont point d'amis; & lorsqu'avec le tems ils viennent à être connus pour ce

qu'ils font , ils se préparent pour la plus triste saison de la vie une solitude affreuse, telle qu'on peut les regarder comme abandonnés de tout le monde, soit que leurs enfans & les personnes qui leur sont chères vivent ou non.

CELUI qui ne commet aucune injustice mérite qu'on l'honore : mais celui qui ne souffre pas même que les autres soient injustes, mérite deux fois autant & plus d'honneurs que le premier ; l'un n'étant juste que pour lui-même ; au lieu que l'autre l'est pour beaucoup d'autres , c'est-à-dire , pour ceux dont il révèle l'injustice aux Magistrats. A l'égard de celui qui se joint aux Magistrats pour châtier de tout son pouvoir les méchans, je veux qu'on le tienne dans la Cité pour un grand homme , un excellent citoyen , un modele accompli de vertu. Ce que je dis de la justice, doit s'entendre de la tempérance, de la prudence , & des autres vertus, qu'on peut non-seulement posséder pour soi-même, mais encore inspirer aux autres. Les plus grands honneurs seront donc pour celui qui fera germer ces vertus dans le cœur de ses citoyens. On mettra au se-

cond rang celui qui ayant la même volonté, n'aura pas les mêmes talens pour réussir. Quant à l'envieux qui refuseroit de communiquer aux autres par la voye de l'amitié les biens de cette nature qu'il auroit acquis, on n'aura pour lui que du mépris, en prenant garde cependant de passer du mépris de sa personne à celui du bien qu'il possède, & faisant au contraire tous ses efforts pour l'acquérir.

Qu'IL y ait entre tous les citoyens un combat de vertu, mais sans jalousie. La gloire d'une ville est d'avoir des habitans qui disputent de toutes leurs forces le prix de la vertu, & qui n'usent d'aucune mauvaise pratique pour empêcher les autres d'atteindre au même but. Au contraire l'envieux qui compte moins sur ses efforts, que sur les obstacles qu'il oppose aux efforts de ses concurrens, se porte avec moins de vivacité vers la véritable vertu, & jette ses rivaux dans le découragement par les mépris injustes dont il les accable. Ainsi rallentissant par-là l'ardeur de ses citoyens pour la vertu, il ravale autant qu'il est en lui l'honneur de sa patrie.

IL est nécessaire que tous joignent à beaucoup de douceur une grande fermeté de courage. En effet, lorsque les vices des autres sont montés à un tel excès, qu'il est très-difficile ou même impossible de les guérir, le seul parti qui reste à prendre pour éviter d'y tomber, c'est de les combattre, d'en triompher en repoussant leurs attaques, & de les réprimer sans relâche. Or il est impossible qu'une ame vienne à bout d'une telle entreprise, si elle n'est secondée d'un courage intrépide. A l'égard de ceux dont les vices ne sont pas sans remède, il est bon de sçavoir que dans tout méchant l'injustice est involontaire; parce que personne ne consent à loger chez soi les plus grands maux qui soient au monde, bien moins encore dans la partie la plus précieuse de lui-même: mais l'ame est, comme nous avons dit, ce qu'il y a véritablement en nous de plus précieux. Personne ne peut donc y recevoir de gayeté de cœur le plus grand des maux, & passer toute sa vie avec un si mauvais hôte. Ainsi l'état du méchant & de quiconque nourrit des maux dans son ame, est digne de pitié: mais il faut réserver cette pitié pour

pour celui dont les maux laissent quelque espoir de guérison; il faut à son égard réprimer & adoucir sa colere, & ne point se laisser aller à des emportemens & des corrections aigres qui ne conviennent qu'à une femme. Si l'on doit donner libre carrière à son indignation, ce n'est que contre les méchans entièrement livrés au vice, & incapables d'amendement. Voilà ce qui nous a fait dire que le caractère de l'homme de bien doit être mêlé de sévérité & de douceur.

LA plus grande de toutes les maladies de l'homme, est un défaut que presque tous apportent en naissant, un défaut que tout le monde se pardonne, & dont personne ne travaille à se défaire: il a sa source dans cet amour que l'on se porte naturellement à soi-même, amour, dit-on, qui est légitime & même nécessaire. Mais il n'en est pas moins vrai que, lorsqu'il est excessif, il est la cause ordinaire de nos plus grands désordres. Car l'amant s'aveugle sur ce qu'il aime; il juge mal de ce qui est bon, juste, honnête, quand il croit devoir toujours préférer ses intérêts à ceux de la vérité. Quiconque veut devenir un grand homme ne doit pas s'eny-

vrer de l'amour de foi-même & de ses qualités; la justice seule, soit qu'il l'apperçoive en lui, soit qu'elle brille davantage dans les autres, mérite tout son amour. Par une fuite de ce défaut, l'ignorant paroît sage à ses yeux; il se persuade qu'il sçait tout, quoiqu'il ne sçache pour ainsi dire rien; & refusant de confier à d'autres la conduite des affaires qu'il est incapable d'administrer, il tombe en mille fautes inévitables. Il est donc du devoir de tout homme d'être en garde contre cet amour défordonné de foi-même, & de ne pas rougir de s'attacher à ceux qui sont plus vertueux que lui.

IL est encore d'autres articles de moindre conséquence, dont il n'est pas moins à propos d'être instruit. On en parle souvent; mais il est bon d'en renouveler le souvenir; afin qu'à mesure qu'un discours s'écoule de la mémoire, un autre prenne sa place: la reminiscence étant le canal qui répare les pertes que nous faisons du côté de la sagesse. Disons donc qu'il faut s'abstenir de tout excès dans le ris & dans les larmes; que tous les citoyens doivent s'avertir mutuellement de dissimuler leurs transports de joye ou de

chagrin, de faire toujours bonne contenance dans les bons succès que le destin leur envoie, & aussi dans les revers, lorsqu'il les traîne par le chemin difficile & escarpé de l'adversité: conservant la ferme confiance que, quoi qu'il puisse arriver aux gens de bien par l'ordre de Dieu, si ce sont des maux, il les rendra plus légers, & changera leur condition présente en une meilleure; si ce sont des biens, ce fera tout le contraire, & qu'il leur en assurera pour toujours la jouissance. C'est dans ces douces espérances qu'il faut vivre; c'est par de tels motifs qu'il faut se soutenir, les rappelant distinctement à soi-même & aux autres en toute occasion, dans les momens sérieux comme dans ceux d'amusement.

Nous avons parcouru à-peu-près toute cette partie des devoirs de l'homme qu'on peut appeller divins, & qui ont pour objet les divers exercices qu'il doit pratiquer, & sa propre personne, pour apprendre quel il doit être. Mais nous n'avons rien dit de ce qu'il y a d'humain dans ses devoirs: toutefois il est nécessaire d'en parler, puisque nous avons affaire à des hommes, & non à

des Dieux. Les plaisirs, les peines, les passions sont l'appanage naturel de la condition humaine : ce sont comme autant de ressorts qui tiennent suspendu tout animal mortel, & sur lesquels roulent ses mouvemens les plus pressés. Ainsi lorsqu'il s'agit de louer aux yeux des hommes le genre de vie le plus parfait, il ne suffit pas de le leur montrer comme le plus honorable dans son appareil extérieur ; il faut encore leur faire voir que, si on veut en essayer, & qu'on n'y renonce point dès ses premiers ans après en avoir goûté, il l'emporte sur les autres par l'endroit même qui nous tient le plus au cœur, en ce qu'il nous procure plus de plaisirs, & moins de peines durant tout le cours de la vie : ce qu'on ne tardera point à éprouver d'une manière sensible, si on en veut faire l'essai, tel qu'il convient. Mais comment convient-il de le faire ? Il faut pour cela consulter la raison, & examiner avec elle si ce que je vais dire est conforme ou non à notre nature. Dans la comparaison des conditions relativement au plaisir ou à la peine, voici les règles qu'il faut suivre. Nous voulons goûter le plaisir : nous ne choisissons.

ni ne voulons la douleur : pour ce qui est de l'état mitoyen, nous lui préférons le plaisir, & nous le préférons à la douleur. Nous voulons toute condition où il y a beaucoup de plaisir & peu de peine : nous ne voulons point de celle où la peine l'emporte sur le plaisir. A l'égard de la condition où les plaisirs & les peines se contrebanceroient, il est difficile de décider si nous la voulons. Notre choix & notre volonté se détermine ou demeure en suspens, selon que les plaisirs & les peines sont plus ou moins fréquens, plus ou moins grands, plus ou moins vifs ; en un mot, selon que l'équilibre subsiste entre eux ou non. Puisque tel est l'ordre nécessaire des choses, il s'ensuit que dans toute condition où il se rencontre beaucoup de plaisir & de peine, l'un & l'autre dans un grand degré de force & de vivacité, si c'est le plaisir qui domine, nous la voulons ; si c'est la peine, nous ne la voulons point : que dans toute condition où les plaisirs & les peines sont en petit nombre, faibles & tranquilles, si les peines l'emportent, nous ne la voulons point ; si les plaisirs ont le dessus, nous la voulons : enfin que quand

tout est égal de part & d'autre, nous demeurons dans une espèce d'indifférence; notre volonté ne se déterminant pour ou contre un parti, qu'autant que ce qui est l'objet de son amour ou de son aversion y domine.

A PRÉSENT il faut faire attention que tous les genres de vie sont renfermés de toute nécessité dans les bornes que je viens d'assigner; & il ne s'agit que de voir pour lequel on penche naturellement. Si quelqu'un s'avisoit de dire que ce qu'il souhaite est hors de ces limites, il montreroit en parlant ainsi son ignorance & son peu d'expérience touchant les divers états de la vie. Mais parmi tant de conditions, quelles sont celles auxquelles, après avoir murement pesé ce qu'elles ont de conforme ou de contraire à nos desirs & à nos inclinations, on doit se faire une loi inviolable de s'arrêter; en sorte qu'après avoir choisi celle que nous aimons, qui nous est agréable, & en même tems très-honnête & très-belle, nous puissions vivre aussi heureusement qu'un homme peut se le promettre? Mettons-en quatre; une tempérante, une sage, une courageuse; une qua-

trieme qui a en partage la fanté. A celles-ci opposons-en quatre autres , où se trouvent l'imprudence, la lâcheté, le libertinage, les maladies. Quiconque aura idée de la vie tempérante, conviendra qu'elle est modérée en tout, que ses plaisirs & ses peines sont tranquilles, ses desirs foibles, & ses amours sans emportement : qu'au contraire dans la vie libertine tout est excessif; que les plaisirs & les peines y sont très-vifs, les desirs fougueux & emportés, & les amours violens jusqu'à la fureur : que dans la premiere les plaisirs l'emportent sur les peines, & dans la seconde les peines sur les plaisirs, soit pour la grandeur, soit pour le nombre, soit pour la vivacité : qu'ainsi la premiere de sa nature est nécessairement plus agréable, la seconde plus fâcheuse; & que celui qui veut être heureux, ne peut de dessein formé embrasser la vie libertine. D'où il suit évidemment, si ce que nous venons de dire est vrai, que tout libertin est nécessairement tel malgré lui; & que c'est l'ignorance ou la violence des passions, ou l'une & l'autre à la fois, qui emportent la plûpart des hommes loin des règles que prescrit la tempérance.

A L'ÉGARD des états de fanté & de maladie, voici le jugement qu'on en doit porter. Ils ont chacun leurs plaisirs & leurs peines : mais dans la fanté les plaisirs surpassent les peines, & dans la maladie les peines surpassent les plaisirs. Or dans un choix de vie, nôtre inclination ne nous porte point vers celle où les peines l'emportent, & nous jugeons plus agréable celle où le plaisir domine. Selon nous aussi les plaisirs & les peines sont moindres pour le nombre & la grandeur dans la condition du tempérant, du sage, du fort, que dans celle du libertin, de l'insensé, du lâche : & en même tems dans la condition où régne la sagesse & la force, les plaisirs surpassent les peines, comme ils en sont surpassés dans celle du lâche & de l'insensé. Par conséquent la vie qui a en partage la tempérance, ou la force, ou la sagesse, ou la fanté, est plus agréable que celle où se trouve le libertinage, ou la lâcheté, ou l'imprudence, ou la maladie. Et pour comprendre ceci sous une idée générale, la vie qui participe aux bonnes qualités de l'ame ou du corps, est préférable pour l'agrément à celle qui tient aux mauvaises dispositions.

tions de l'un ou de l'autre ; fans compter qu'elle a encore l'avantage du côté de la beauté, de l'honneteté, de la vertu & de la gloire. Ainfi elle procure à celui qui l'embrasse un bonheur plus grand à tous égards, que ne fait la condition opposée. Bornons ici le prélude général de nos loix.

APRÈS le prélude, il est nécessaire que la loi suive, ou, pour parler plus juste, le dessein & l'esquisse de la loi. Comme donc en toute espece de tissu, il ne se peut faire que le fil de la trame & celui de la chaîne soient de même nature ; & qu'il faut absolument que le fil de la chaîne soit plus fort & plus ferme ; l'autre plus souple & plus propre à céder jusqu'à un certain point : c'est aussi par ces mêmes qualités que doit se faire dans les Etats le discernement de ceux qu'on destine aux premières charges, & de ceux dont la vertu n'a été éprouvée que par une éducation médiocre. Il y a en effet dans tout gouvernement deux choses ; l'une est l'établissement des Magistrats ; l'autre, les loix selon lesquelles les Magistrats doivent gouverner. Mais avant que d'en venir à ces deux points, il est à propos de faire l'observation

suivante. Aucun berger, aucun pâtre, aucun homme qui élève des chevaux ou d'autres animaux semblables, ne consentira jamais à en prendre soin, qu'auparavant il n'ait purgé chacun de ces troupeaux de la manière convenable. Il commencera donc par séparer les bêtes saines & vigoureuses de celles qui sont foibles & malades; & reléguant celles-ci parmi d'autres troupeaux, il donnera ses soins aux autres : persuadé qu'à moins de cela, la peine qu'on prendroit pour cultiver des corps ou des âmes mal constitués ou gâtés par une mauvaise éducation, seroit vaine & inutile; & que la partie malade ou vicieuse ne tarderoit point à corrompre la partie saine & entière, si on n'usoit de cette précaution. La chose est moins importante à l'égard des autres animaux, & elle mérite au plus que nous en parlions ici par manière d'exemple : mais lorsqu'il s'agit des hommes, le Législateur ne sçauroit apporter trop d'attention à rechercher & à bien expliquer ce qui concerne la manière de purger un Etat, & les autres fonctions de son emploi.

Voici ce qu'on peut dire au sujet de cette

purgation. Il y en a de deux fortes; les unes plus douces, les autres plus violentes. Le Législateur peut faire usage de celles-ci qui sont les plus efficaces, lorsqu'il est en même tems maître absolu dans l'Etat. Mais s'il établit un nouveau gouvernement & de nouvelles loix sans avoir l'autorité suprême, ce sera beaucoup pour lui, s'il vient à bout de purger l'Etat par les voyes les plus douces. En politique comme en médecine, les meilleurs remedes sont les plus douloureux. On y corrige les désordres suivant les règles de la plus sévère justice, & le châtimement se termine souvent à la mort ou à l'exil. C'est ainsi qu'on a coutume de se défaire des grands criminels, qu'aucun autre remede n'a pu guérir, & qui sont très-nuisibles au bien public. La purgation plus douce se pratique de cette maniere. On congédie avec les plus grandes démonstrations de bienveillance ceux que l'indigence réduit à se donner des chefs, & qui n'ayant rien se montrent prêts à aller sous leur conduite s'emparer des biens de ceux qui ont quelque chose; on s'en défait, dis-je, comme d'un mal engendré dans l'Etat, en couvrant ce renvoi du pré-

texte honnête de fonder ailleurs une colonie. C'est par-là que doit absolument commencer quiconque a entrepris de donner des loix à une ville. Mais le cas où nous nous trouvons a quelque chose de plus embarrassant. Nous ne pouvons envoyer nulle part de colonie, ni faire aucun triage, aucun choix de citoyens. Ceux qui doivent peupler notre nouvelle ville, peuvent se comparer à différens ruisseaux, formés les uns par des fontaines, les autres par des torrens, qui vont tous se jeter dans un grand lac; & notre devoir est de mettre tout en œuvre, afin que l'assemblage de ces eaux soit le plus pur qu'il se pourra, partie en pompant l'eau de ces ruisseaux, partie en la détournant par des saignées.

IL y a, comme vous voyez, bien des travaux & des dangers attachés à tout établissement politique. Mais comme l'exécution ne s'en fait ici qu'en paroles, & nullement en réalité; nous n'avons qu'à supposer que notre choix est fait, & qu'il est aussi pur que nous pouvons le souhaiter, par les précautions que nous avons prises pour fermer l'entrée de notre ville aux méchans, qui au-

roient voulu s'y introduire pour s'emparer du gouvernement, après nous être suffisamment assurés de leur caractère par de longues épreuves, & avoir essayé en vain de les rendre meilleurs ; comme aussi par l'accueil favorable & prévenant que nous aurons fait aux gens de bien. Ne passons pas sous silence un grand avantage qui se rencontre par hasard dans notre établissement : c'est que nous sommes à l'abri des querelles toujours violentes & dangereuses, qui s'élevent à l'occasion de l'abolition des dettes & du partage des terres. La colonie des Héraclides eut, comme nous l'avons remarqué, le même bonheur que nous. Cet écueil est presque inévitable pour un Etat réduit à se donner de nouvelles loix, je veux dire, qu'il lui est impossible de laisser aucun des anciens réglemens sans y toucher, & en même tems impossible en quelque sorte d'y toucher : de façon qu'il ne reste, pour ainsi parler, que des souhaits à faire, & qu'on ne peut y ménager les plus légers changemens qu'à la longue & avec des précautions infinies.

UNE révolution telle que la remise des créances & les nouveaux partages dépend

entièrement des riches, qui, outre des biens immenses, ont encore une foule de débiteurs, lorsque par un esprit de modération ils consentent à partager leurs richesses avec ceux qui manquent de tout, partie en remettant leurs dettes, partie en leur communiquant ce qu'ils possèdent; & que bornant leur fortune à une honnête médiocrité, ils se persuadent que ce n'est point en diminuant ses trésors qu'on s'appauvrit, mais en donnant un nouvel aliment à son insatiable avarice. Cette disposition d'esprit dans les riches est le principal fondement du salut d'un Etat, & sur ce fondement, comme sur une base solide, on peut élever tel édifice politique qu'on jugera plus convenable à la situation des affaires: au lieu que si ce fondement venoit à manquer, il seroit très-difficile qu'aucun système de gouvernement pût réussir.

Nous avons évité cet inconvénient, ou, pour mieux dire, nous avons indiqué le moyen unique de l'éviter, qui est d'aimer la justice & de ne point chercher à s'enrichir. Je ne connois aucune autre voye, ni large, ni étroite, par laquelle on puisse s'en garan-

tir. Regardons-là comme le rempart le plus assuré de nôtre ville. Car il faut , que les possessions des citoyens soient à l'abri de tout reproche; ou s'ils ont à ce sujet d'anciennes raisons de se plaindre les uns des autres, pour peu qu'un Législateur ait de sens & de prudence, il n'ira pas plus avant, & ne continuera point son ouvrage, qu'il n'ait remédié à ce point. Pour ceux à qui Dieu a donné, comme à nous, de fonder une ville nouvelle, exempte de tout sujet de discorde entre les habitans, ce seroit l'effet d'une ignorance & d'une méchanceté plus qu'humaine, de jeter parmi eux des semences d'inimitiés par un partage mal entendu des terres & des habitations.

MAIS comment s'y prendre pour faire un juste partage ? Il est nécessaire en premier lieu de déterminer le nombre des citoyens : ensuite de les distribuer en différentes classes, après être convenus du nombre & de la nature de ces classes : enfin il faut diviser la terre & les habitations en portions égales, autant qu'il se pourra. Il n'y a point d'autre moyen de régler au juste combien notre Cité doit avoir de citoyens, que d'avoir égard à

l'étendue de son territoire , & aux villes circonvoisines. Pourvû que le territoire fuffise à l'entretien d'une certaine quantité d'habitans modérés dans leurs desirs, il est assez grand , & il ne faut pas l'étendre au-delà. Pour la quantité d'habitans , elle doit être telle, qu'ils puissent en cas d'attaque se défendre contre les habitans des Cités voisines , & aussi leur prêter du secours , s'ils étoient attaqués par d'autres. Nous fixerons ce nombre de parole & d'effet, quand nous aurons vû quel est le territoire de nôtre ville , & quelles sont les forces de ses voisins. (1) Pour le présent, nous ne le déterminerons que par forme d'exemple & de modele , afin de n'être point arrêtés dans l'exposition de notre plan de Législation. Que les citoyens qui entreront en partage, & qui combattront pour la défense du pays, soient donc au nombre de cinq mille quarante; j'ai mes raisons pour choisir ce nombre. Qu'on divise en autant de portions la terre & les habitations; enforte qu'il y en ait autant que de têtes. Qu'on partage ensuite ce

(1) Voyez sur tout ceci les Chapitres 6 & 7 du second livre des Politiques d'Aristote.

nombre en deux, puis en trois : on peut le diviser aussi par quatre , par cinq , & ainsi de suite jusqu'à dix. Il est bon en effet par rapport aux nombres, que tout Législateur en connoisse les propriétés, & sçache quels sont ceux dont les Etats peuvent tirer de plus grands avantages. Or ce sont ceux qui se prêtent à une plus grande quantité de divisions, en allant de suite. Car tout nombre n'est pas également susceptible de toutes sortes de divisions. Pour celui de cinq mille quarante , il n'a pas plus de soixante diviseurs, à un seul près; & il en a dix de suite en commençant par l'unité: ce qui est d'une grande commodité soit pour la guerre, soit pour la paix, par rapport aux diverses especes de conventions & de Sociétés, aux contributions & aux distributions. C'est à ceux que la loi chargera de cette étude, d'acquérir à loisir une connoissance exacte de ces sortes de propriétés numériques. La chose au reste est telle que je viens de dire: & il est nécessaire pour les raisons que j'ai marquées, que le fondateur d'un Etat soit instruit sur cet objet.

Soit qu'on bâtisse une Cité nouvelle, soit

qu'on en rétablisse une ancienne tombée en décadence, il ne faut point, si l'on a du bon sens, qu'en ce qui appartient aux Dieux, aux temples élevés dans la ville en leur honneur, & à la consécration qui s'en doit faire sous le nom de quelque Divinité ou de quelque Génie, on fasse aucune innovation contraire à ce qui aura été réglé par l'oracle de Delphes, de Dodone, de Jupiter Ammon, ou par d'anciennes traditions, sur quelque fondement que soient appuyées ces traditions, comme sur des apparitions ou des inspirations. Dès qu'en conséquence de ces fortes de croyances, il y a eu des sacrifices institués avec des cérémonies, soit que ces cérémonies aient pris naissance dans le pays, soit qu'on les ait empruntées des Tyrrhéniens, de Chypre, ou de quelque autre endroit; & que sur ces traditions, on a consacré certaines réponses des Dieux, érigé des statues, des autels, des temples, & planté des bois sacrés; il n'est plus permis au Législateur d'y toucher le moins du monde. (2)

(2) Platon reconnoît ici qu'il n'appartient qu'à la Divinité de régler son culte: & cette maxime est tellement gravée dans l'esprit des hommes, qu'on ne trouvera perlon-

DE plus, il faudra que chaque classe de citoyens ait sa Divinité, son Génie, ou du moins son Héros particulier : & dans le partage des terres le premier soin du Législateur sera de mettre en réserve l'emplacement nécessaire aux bois sacrés, & à tout ce qui convient au culte divin : afin que dans les tems marqués chaque classe de citoyens y tienne des assemblées, qui leur procurent toutes sortes de facilités pour leurs besoins mutuels ; & que dans les festins qui accompagneront les sacrifices, ils se donnent les uns aux autres des témoignages de bienveillance, ils contractent entre eux des connoissances & des liaisons. Rien n'est plus avantageux à un Etat que ce commerce de familiarité entre les citoyens ; parce que partout où la lumière n'éclaire point les mœurs des particuliers, & où ils sont dans les ténèbres les uns par rapport aux autres, il n'est pas possible qu'on rende à chacun les hon-

ne parmi ceux qui ont voulu introduire un culte nouveau, ou réformer l'ancien, qui ne se soit dit inspiré, soit qu'il le fût véritablement, ou non ; & qui n'ait cru devoir le dire, pour s'attirer quelque croyance de la part des peuples. De-là les miracles ou les prestiges, pour accréditer leur mission ; parce qu'on n'est pas obligé de croire un homme inspiré sur sa parole.

neurs & la justice qu'il mérite, ni que les charges soient données au plus digne de les remplir. Ainsi toute comparaison faite, il n'est rien à quoi tout citoyen doive s'appliquer davantage, qu'à se montrer à tous sans aucun déguisement, simple, vrai, & à n'être point trompé par la dissimulation des autres.

LA maniere dont nous allons entrer maintenant dans nos loix étant aussi extraordinaire, que l'entrée au jeu de dez par le coup sacré ; (3) elle causera peut-être d'abord quelque surprise à ceux qui nous entendront. Cependant après y avoir réfléchi & en avoir fait l'essai, ils verront que si ce n'est point la meilleure de toutes les institutions politiques, elle ne le cede qu'à une seule. Peut-être aussi que quelques-uns auront peine à s'en accommoder, faute d'être accoutumés à un Législateur qui ne prend pas un ton absolu & tyrannique. Ce qu'il y a de mieux à faire est de proposer la meilleure forme de gouvernement, puis une seconde, puis une troisième ; & d'en laisser le choix à ceux qui présideront avec vous à la

(3) On appelloit coup sacré celui qui amenoit trois six.

fondation de la nouvelle colonie. C'est aussi le parti que nous allons prendre , en exposant de suite le gouvernement le plus parfait , ensuite le second & le troisième , & en accordant la liberté du choix à Clinias , & à tous ceux qui ayant part à cette délibération , voudront conserver , chacun suivant son inclination , ce qu'ils auront trouvé de bon dans les loix de leur patrie.

LA première Cité , la première forme de gouvernement , & les meilleures loix sont celles , où l'on pratique le plus à la lettre dans toutes les parties de l'Etat , l'ancien proverbe qui dit que tout est véritablement commun entre amis. Quelque part donc qu'il arrive , ou qu'il doive arriver un jour , que les femmes soient communes , les enfans communs , les biens de toute espèce communs ; & qu'on apporte tous les soins imaginables pour retrancher du commerce de la vie , jusqu'au nom même de propriété ; de sorte que les choses mêmes que la nature a données en propre à chaque homme , deviennent en quelque sorte communes , autant qu'il se pourra , comme les yeux , les oreilles , les mains ; & que tous les citoyens

s'imaginent qu'ils voyent, qu'ils entendent, qu'ils agissent en commun ; que tous approuvent & blâment de concert les mêmes choses, que leurs joyes & leurs peines roulent sur les mêmes objets : en un mot partout où les loix viseront de tout leur pouvoir à rendre l'Etat parfaitement un ; on peut assurer que c'est-là le comble de la vertu politique ; & quiconque essayera d'en assigner un autre terme, n'en trouvera ni de meilleur ni de plus juste. Dans une telle Cité, soit qu'elle ait pour habitans des Dieux ou des enfans des Dieux , qui soient plus d'un seul , la vie se passe dans la joye & les plaisirs. C'est pourquoi il ne faut point chercher ailleurs le modele d'une République parfaite ; mais on doit s'attacher à celui-ci, & en approcher le plus qu'il se pourra. (4)

(4) Je crois avoir suffisamment réfuté dans les notes sur le cinquieme Livre de la République, ce système qui me paroît appartenir plutôt à Platon qu'à Socrate. Je remarquerai seulement en outre qu'Aristophane l'a tourné en ridicule dans *les Harangueuses* ; qu'Aristote le réfute très-bien dans les premiers chapitres du second Livre de ses Politiques ; que certains hérétiques du second siecle ont voulu faire revivre cette communauté Platonicienne, dont ils ont poussé l'excès encore plus loin ; & qu'en ce qu'elle a de bon , elle a été pratiquée par les premiers Chrétiens, mais avec des vues bien plus sublimes, & d'une maniere plus parfaite : ensorte qu'on peut dire que,

Celle que nous avons entrepris de fonder, fera très-peu éloignée de cet exemplaire immortel, si l'exécution répond au projet, & on doit la mettre au second rang. Pour la troisième, nous en exposerons le plan dans la suite, si Dieu nous le permet.

• REVENONS à la seconde. Quelle est-elle, & comment se forme-t-elle ? D'abord que nos citoyens partagent entre eux les terres & les habitations, & qu'ils ne labourent point en commun; puisque, comme il a été dit, ce seroit en demander trop à des hommes nés, nourris & élevés comme ils le sont aujourd'hui. Mais que dans ce partage chacun se persuade que la portion qui lui est échue n'est pas moins à l'Etat qu'à lui. Qu'ils aient pour leur patrie plus de respect que des enfans pour leur mere; parce que cette même patrie est une Divinité, & qu'à ce titre elle est Souveraine de ses habitans qui ne sont que des mortels. Qu'ils aient les mêmes sentimens de vénération pour les Dieux & les Génies du pays. Afin que ces

comme l'idée du vrai juste, telle que Platon l'a conçue, a été pleinement remplie par Jésus-Christ, selon la remarque des Saints Peres; aussi l'idée du parfait citoyen a été réalisée dans ses disciples.

sentimens se conservent toujours dans leur cœur , on se servira des moyens suivans. Le nombre des foyers tel que nous l'avons fixé, fera toujours le même; & on ne souffrira pas qu'il soit augmenté ni diminué. Ce règlement sera exactement observé dans toute la Cité, si chaque pere de famille n'institue son héritier qu'un seul de ses enfans, celui qu'il jugera à propos, lui laissant la portion de terre & l'habitation qui lui est échue, & le substituant à sa place, pour s'acquitter après lui des mêmes devoirs envers les Dieux, sa famille, sa patrie, les vivans & les morts. Ceux qui auront plusieurs enfans placeront leurs filles suivant les dispositions de la loi que nous porterons dans la suite: pour les garçons, ils les céderont à ceux de leurs concitoyens qui n'auroient point d'enfans mâles, leur donnant d'abord les mieux faits & les plus beaux. Si quelques-uns d'entre eux étoient contre-faits; si le nombre des filles ou des garçons étoit trop grand dans chaque famille; ou si au contraire, par l'effet d'une stérilité générale, il étoit trop petit: dans tous ces cas le plus grand & le plus respectable corps

de

de la Magistrature fera chargé de prendre des mesures relativement à cette augmentation ou diminution de citoyens; & de faire enforte qu'il n'y ait jamais ni plus ni moins de cinq mille quarante familles. Il y a plusieurs moyens d'en venir à bout. On peut d'une part arrêter ceux qui seroient exposés à avoir un trop grand nombre d'enfans; & d'autre part favoriser la population par les soins, les empressements, les distinctions honorables, la flétrissure & les avis donnés à propos aux jeunes gens par les vieillards.

ENFIN, s'il étoit absolument impossible de s'en tenir au nombre de cinq mille quarante familles, & que l'union entre les deux sexes produisît une trop grande affluence de sujets: dans cet embarras il fera toujours libre de recourir à l'ancien expédient, dont nous avons tant de fois parlé, je veux dire, d'envoyer avec des témoignages réciproques d'amitié l'excédent des citoyens s'établir en quelque autre lieu qu'on aura jugé convenable. Et si par un accident contraire, l'Etat affligé d'un déluge de maladies, ou ravagé par la guerre, voyoit le nombre de ses habitans beaucoup moindre qu'il ne doit être;

autant qu'il se pourra faire , il ne faudra point suppléer à cette disette, en introduisant des Etrangers qui n'auroient reçu qu'une éducation batarde. Mais , comme l'on dit, Dieu même ne sçauroit faire violence à la nécessité.

ADRESSONS donc la parole à nos citoyens , & donnons-leur par forme d'instruction un précis du discours précédent. O les plus vertueux des hommes ! efforcez-vous d'être toujours semblables à vous-mêmes ; honorez l'égalité , l'uniformité & la convenance établie par la nature , tant en ce qui concerne votre nombre , qu'en tout ce qui est beau & louable. Et d'abord pour le nombre , ne forcez jamais des bornes qu'on vous a assignées. Ne méprisez pas non plus la fortune modique qui vous est échue , & que votre portion d'héritage n'entre jamais dans aucun contrat de vente ou d'achat. Si vous le faites , ni le Dieu qui a présidé à votre partage , ni le Législateur ne ratifieront de pareils engagements. (5)

(5) C'étoit , dit Héraclide , une chose honteuse chez les Lacédémoniens de vendre ses terres ; & il étoit défendu par la loi à chaque citoyen de diviser entre plusieurs la portion d'héritage qui lui avoit été assignée dès le commencement.

C'EST ici que la loi commence pour la première fois à parler en maîtresse, déclarant à celui qui ne se rendroit point à ses insinuations, qu'il doit ne point accepter de portion, ou se soumettre aux conditions présentes; qui sont en premier lieu, de regarder leur héritage comme consacré à tous les Dieux: en second lieu, de trouver bon que les Prêtres & les Prêtresses dans les premiers, les seconds & même les troisièmes sacrifices, prient les Dieux de punir d'une peine proportionnée à sa faute, quiconque vendra sa terre & sa maison, & quiconque l'achetara. On gravera le nom de chaque citoyen avec l'emplacement de son héritage sur des tables de cypres, (6) exposées dans les temples pour servir de monumens à la postérité: & la garde de ces monumens sera confiée aux Magistrats en réputation d'être les plus clairvoyans; afin qu'il ne leur échappe rien de ce qui se pourroit faire en fraude de la loi, & qu'ils punissent le coupable qui contrevient aux ordres du Légis-

(6) Le texte Grec porte *κυπαριττίας μνήμας*, des mémoires de cypres. Longin chap. 3. critique cette expression comme froide,

lateur & des Dieux. Au reste, pour me servir de l'ancien proverbe, jamais aucun méchant ne comprendra combien ce règlement avec les autres qu'il amène à sa fuite, est avantageux pour un Etat qui le pratique fidèlement: il faut pour cela en avoir fait l'épreuve, & avoir beaucoup de modération dans le caractère. En effet ce règlement éteint dans presque tous les cœurs la passion de s'enrichir; & il en résulte clairement qu'aucune des voyes basses & fardes de faire fortune, n'est légitime ni permise; rien n'étant plus opposé à la noblesse des sentimens, que ces professions mécaniques & serviles; & qu'il faut tenir au-dessous de foi d'amafter du bien par de semblables moyens.

CETTE loi est naturellement suivie d'une autre, qui défend à tout particulier d'avoir chez soi ni or ni argent; mais comme il est nécessaire d'avoir une monnoye pour les échanges journaliers, soit pour payer aux ouvriers le prix de leurs marchandises, & pour d'autres usages semblables, soit pour donner le salaire aux mercenaires, aux esclaves, aux fermiers; on aura à cet effet une monnoye courante dans le pays, mais qui ne se-

ra d'aucune valeur aux yeux des Etrangers. (7) Quant à celle qui a cours dans la Grece, l'Etat ne s'en servira que pour les expéditions militaires, les ambassades, les voyages, & les dépenses publiques de cette nature. Si quelque particulier se trouve dans la nécessité de voyager, il ne le fera qu'après en avoir obtenu la permission du Magistrat ; & s'il lui reste à son retour quelques pieces de monnoye étrangere, il les portera au thrésor public, pour en recevoir la valeur en especes du pays. Si l'on découvre qu'il ait détourné quelque partie de cet argent, la confiscation aura lieu : celui qui l'ayant sçu ne l'aura pas déferé aux Magistrats, sera sujet aux mêmes imprecations & aux mêmes opprobres que le coupable, & de plus condamné à une amende non moindre que la monnoye étrangere qui aura été détournée.

(7) A Sparte la monnoye étoit de fer. On faisoit la visite des maisons, pour découvrir s'il y avoit de l'or ou de l'argent caché, & on punissoit les coupables. Xénophon. Rép. de Lacédém. Voyez aussi Plutarque, Vie de Lycurgue, où il relève les bons effets de cette institution. Par malheur elle ne dura gueres. Platon taxe en plus d'un endroit les Lacédémoniens d'avarice : Et Xénophon remarque en général que de son tems, les loix étoient bien déchues de leur vigueur à Sparte ; ce qu'il attribue principalement à l'ambition.

IL est également défendu à celui qui marie sa fille de lui donner une dot, & à celui qui l'épouse d'en recevoir. (8) Il ne l'est pas moins de mettre de l'argent en dépôt comme une assurance de sa foi, ou de prêter à usure; dans ce dernier cas, nous autorisons l'emprunteur à ne rendre ni l'intérêt, ni le capital. Pour bien juger de la sagesse de ces institutions, il faut remonter jusqu'au principe & à l'intention du Législateur. Or son intention, s'il est prudent & bon politique, n'est pas celle que diroient la plupart, qui prétendent qu'un bon Législateur, zélé pour le bien de la Cité qu'il police, doit vouloir la rendre aussi florissante, aussi riche qu'elle peut l'être, la faire regorger d'or & d'argent, & étendre sa domination par mer & par terre le plus loin qu'il est possible; ils ajouteroient aussi que pour lui donner de bonnes loix, il faut avoir en vue de la rendre très-vertueuse & très-heureuse. L'une ou l'autre de ces choses est possible : mais leur réunion est impossible. Le Législateur

(8) C'étoit aussi, au rapport d'Elie liv. VI. chap. 6. une loi chez les Lacédémoniens, de ne donner aucune dot pour le mariage de leurs filles.

se bornera donc à ce qui est possible , & n'aura garde de vouloir ce qui ne l'est pas , ni d'essayer une entreprise inutile. Ainsi le bonheur se rencontrant nécessairement avec la vertu , il pourra vouloir que ses citoyens soient a la fois heureux & vertueux. Mais il est impossible qu'ils soient en même tems très-riches & vertueux. Je prends le terme de riche dans le sens qu'on lui donne communément ; & j'entends par-là ce petit nombre d'hommes qui possèdent en abondance cette sorte de biens qu'on estime à prix d'argent , & qu'un malhonnête homme peut posséder comme un autre. Si cela est ainsi , jamais je n'accorderai que le riche soit véritablement heureux , s'il n'a point de probité ; & j'ajouterai qu'une grande vertu , & de grandes richesses sont deux choses incompatibles. (9) Si l'on m'en demande la raison , je réponds que qui ne distingue point le juste de l'injuste , a deux fois plus de facilités pour s'enrichir , que celui qui ne veut rien acquérir qu'à juste titre : qu'au contraire

(9) Dans toutes les conditions , dit la Bruyere , le pauvre est bien proche de l'homme de bien , & l'opulent n'est gueres éloigné de la friponnerie. Le sçavoir faire & l'habileté ne mènent pas jusqu'aux énormes richesses.

quiconque ne veut faire aucune dépense pour quelque sujet que ce soit, légitime ou non, doit nécessairement épargner le double de l'homme de bien, toujours prêt à dépenser son bien pour des sujets honnêtes. D'où il suit qu'avec la moitié moins de bien & le double de dépense, on ne peut pas devenir plus riche que celui qui a le double de bien, & dépense la moitié moins. Or le moins riche & qui dépense le plus, est l'homme de bien; pour l'autre, il n'est point vertueux, dès qu'on le suppose avare: il est même quelquefois tout-à-fait scélérat; mais homme de bien il ne sçauroit l'être, comme je viens de dire. Car celui qui prend à toutes mains, justement & injustement, & qui ne fait aucune dépense ni juste ni injuste, ne peut manquer de s'enrichir, lorsqu'il est avare: pour le scélérat, comme il est d'ordinaire débauché, il est très-pauvre. Mais celui qui ne se refuse à aucune dépense honnête, & ne connoit d'autres voyes d'acquiescer que celles qui sont justes, ne peut gueres devenir excessivement riche, ni excessivement pauvre. Nous avons donc raison de dire que ceux qui possèdent d'énormes ri-

ches.

chesses, ne sont pas gens de bien; mais s'ils ne sont pas gens de bien, ils ne sont pas heureux. Cependant il entre dans le plan de nos loix, que nos citoyens soient parfaitement heureux.

UN de nos objets encore est de maintenir entre eux l'union la plus étroite. Mais jamais on ne verra les citoyens unis, par-tout où il y aura beaucoup de procès & beaucoup d'injustices; cette union ne peut se trouver qu'où les procès sont très-rares & sur de très-petits objets. C'est aussi pour cela que nous voulons qu'il n'y ait chez nous ni or ni argent, qu'on n'y travaille point à s'enrichir par de vils métiers, par des usures, par des trafics honteux de bétail; mais par le seul commerce des choses que produit l'agriculture; & encore de maniere que le soin d'amasser des richesses ne fasse pas négliger l'ame & le corps, pour qui les richesses sont faites, & qui n'auront jamais aucun mérite sans le secours de la Gymnastique & des autres parties de l'Education. Voilà pourquoi nous ne nous lassons pas de répéter, que le dernier de nos soins doit être celui des biens de fortune. En effet toute

l'attention de l'homme roulant sur trois objets, le troisieme & dernier objet qui doit la fixer, ce sont les richesses; le corps est le second, & l'ame le premier. Si dans le plan de Législation que nous traçons, cet ordre est observé pour tout ce qui mérite nôtre estime, il n'y aura rien à reprendre dans nos loix. Mais si quelque-une de celles que nous portons à ce moment, fait plus de cas de la fanté que de la tempérance, ou des richesses que de la tempérance & de la fanté; on aura raison de les tenir pour défectueuses. Il faut par-conséquent que le Législateur se dise souvent à lui-même: que prétends-je ici? Et, si telle chose arrive, ne manquerai-je pas mon but? Ce n'est que par-là qu'il peut sortir avec honneur de son entreprise, & épargner à d'autres la peine de la réformer: autrement il n'y réussira jamais.

POUR reprendre donc la suite de nos loix, aucun n'entrera en possession de son héritage qu'aux conditions marquées. Il seroit à souhaiter qu'ils vinssent dans nôtre colonie, n'ayant rien d'ailleurs l'un plus que l'autre: mais comme cela n'est pas possible, & que

celui-ci apportera avec foi plus de richesses, & celui-là moins; il est nécessaire pour plusieurs raisons, & même pour mettre l'égalité dans les ressorts de l'Etat, que les cens soient inégaux; afin que dans la collation des charges, l'imposition des subsides & les distributions, on ait égard non seulement au mérite personnel & à celui des ancêtres, à la force & à la beauté du corps, mais encore aux richesses & à l'indigence, pour faire une juste estimation; & que par rapport aux honneurs & aux dignités l'égalité étant établie entre les citoyens par un partage inégal en foi, mais proportionné à un chacun il n'y ait point de dissensions à ce sujet. Pour cet effet, il nous faut partager les citoyens en quatre classes, eu égard à leurs revenus. On les nommera premiers, seconds, troisiemes, quatriemes, ou de telle autre maniere qu'on jugera à propos, soit qu'ils restent dans la même classe, soit que de pauvres étant devenus très-riches, ou de riches, pauvres, ils passent dans une autre classe suivant leurs revenus.

IL est bon de donner à ceci la forme de loi; & c'est ce que je vais faire. Dans une

cité telle que la nôtre, qui doit être exempte du plus grand des maux, je veux dire, de la sédition, (10) il ne faut pas que les citoyens soient les uns excessivement pauvres, les autres excessivement riches; parce que l'opulence extrême mène droit à la sédition comme l'extrême indigence. Il est par conséquent du devoir du Législateur de fixer un terme à l'une & à l'autre. Le terme de la pauvreté fera donc le fonds d'héritage assigné à chacun par le sort. On doit le conserver entier; & ni les Magistrats, ni quiconque aura du zèle pour la vertu, ne souffriront qu'on y fasse la moindre brèche. Cette borne posée, le Législateur ne trouvera pas mauvais qu'on acquière le double, le triple, & même le quadruple au-delà. Mais quiconque possédera quelque chose de plus, soit qu'il l'ait trouvé, ou qu'on le lui ait donné, ou qu'il l'ait acquis par son industrie, ou de quelque autre manière que ce

(10) Il y a ici une remarque dans le Grec, qu'on ne sauroit faire passer en François. Platon observe que la sédition seroit mieux nommée *διζασις*, que *εἰσις*. Il a raison: le premier mot exprime très bien la séparation qui se fait des citoyens en deux parties; ce que le second ne signifie pas, du moins par la force même du terme. Picin & de Serres ont fait tous les deux ici un contre-sens.

foit ; il donnera ce surplus à l'épargne & aux Dieux protecteurs de l'Etat : par-là il se fera honneur, & se mettra à couvert des poursuites de la loi. S'il refuse d'obéir, celui qui le dénoncera, aura pour récompense la moitié de cet excédent ; l'autre moitié ira aux Dieux : & le coupable fera de plus condamné à payer une somme égale à ce qu'il a possédé en fraude de la loi. Tout ce que chacun aura, outre sa portion héréditaire, sera inscrit dans un lieu public gardé par des Magistrats préposés à cet effet par la loi : afin que les procès qui s'élèveront au sujet des biens, soient clairs & faciles à terminer.

PASSONS à un autre point. La Cité doit être, autant qu'il se pourra, située au centre de l'Etat, & l'on choisira pour son emplacement un lieu qui réunisse toutes les commodités qu'une ville peut desirer : ceci est aisé à concevoir & à expliquer. Ensuite après avoir consacré dans le cœur même de la ville un lieu qu'on appellera citadelle & qu'on entourera de murailles, à Vesta premièrement, puis à Jupiter & à Minerve ; de cet endroit comme d'un centre, on partage-

ra la ville & tout son territoire en douze parties , que l'on égalisera en faisant plus petites les portions de bonne terre , & plus grandes celles de mauvaise. Le tout sera divisé en cinq mille quarante portions ; & chacune de ces portions en deux parts ; enforte que pour former chaque héritage , on joindra ensemble deux de ces parts , l'une située proche de la ville , & l'autre plus ou moins éloignée à raison de cette proximité ; la plus proche avec la plus éloignée ; la seconde en prenant de la ville , avec la seconde en prenant des extrêmités , & ainsi de suite. (11) Dans ce partage de chaque portion on aura aussi égard à la bonne & à la mauvaise qualité de la terre , en compensant l'avantage d'un champ sur l'autre par l'inégalité de la distribution. Il faut aussi que le Législateur ayant fait douze parties les plus égales qu'il pourra des autres biens des citoyens , après que chacun en aura donné une déclaration , divise les citoyens eux-même en douze parts.

(11) Aristote Polit. 7. chap. 10, veut aussi que la portion de terre de chaque citoyen soit divisée en deux parts , l'une placée vers le centre de l'Etat , l'autre aux extrêmités. Une de ses raisons est qu'en cas de guerre avec les voisins , tous auront le même intérêt à défendre la patrie.

Ensuite ayant assigné ces douze parts comme autant de portions à douze divinités, on consacrerà chacune de ces parts à la divinité qui lui fera échue; elle en portera le nom avec celui de Tribu qu'on y ajoutera. La Cité fera pareillement divisée en douze parties, de même que le reste du territoire; & chaque citoyen aura deux maisons, l'une vers le centre de la Cité, l'autre aux extrémités. (12) C'est ainsi qu'on réglera ce qui concerne l'habitation.

Au reste nous ne pouvons nous dispenser d'observer ici qu'il est comme impossible que les circonstances concourent à l'exécution de ce plan, de façon que tout réussisse selon nos arrangemens; que nous rencontrions des hommes qui ne murmurent point contre un tel établissement; qui souffrent qu'on règle la mesure de leurs biens, & qu'on la fixe pour toujours à une fortune médiocre; qui acceptent les conditions proposées pour la production des enfans, & se voyent sans peine privés d'or, & de bien d'autres choses que le Législateur leur interdira, comme on

(12) Aristote Polit. 2. chap. 6. n'approuve point qu'on donne à chaque citoyen deux domiciles.

en peut juger par ce qui vient d'être dit. On regardera peut-être aussi comme un songe, ce que nous avons réglé touchant la Cité & son territoire, sur ces habitations placées les unes vers le milieu, les autres vers les extrémités, & l'on pensera que c'est-là disposer d'une ville & de ses habitans, comme on dispose de la cire. Ces réflexions ne sont pas tout-à-fait dépourvues de raison : mais il faut se rappeler souvent à l'esprit ce que le Législateur auroit à nous répondre là-dessus. Mes chers amis, nous diroit-il, ne pensez pas que j'ignore ce qu'il y a de vrai dans les objections qu'on vient de faire. Mais je crois que, lorsqu'il s'agit d'un projet, il est très-conforme au bon sens que celui qui en dresse le plan, y fasse entrer tout ce qu'il y a de plus beau & de plus vrai : & que s'il rencontre ensuite dans l'exécution quelque chose d'impraticable, il le laisse de côté & ne cherche point à le réaliser ; de façon pourtant qu'il s'attache à ce qui en approche davantage, & a plus d'affinité avec ce qu'il y a de mieux : qu'ainsi il faut permettre au Législateur de suivre son idée jusqu'au bout, sauf après cela à examiner

de concert avec lui ce qu'il est à propos d'exécuter , & ce qui souffriroit de trop grandes difficultés : puisqu'en effet même dans les plus petits ouvrages, l'ouvrier qui veut acquérir de la réputation , doit toujours travailler sur le même plan, & s'accorder en tout avec lui-même.

MAINTENANT, après cette division idéale de tout l'Etat en douze parties , division dont nous avons expliqué la maniere, il nous faut jetter les yeux sur chacune de ces douze parties, qui ont sous elle un grand nombre de divisions, & passer de-là à la considération de ces nouvelles parties, & encore des autres que celles-ci engendrent, jusqu'à ce que nous ayons épuisé le nombre de cinq mille quarante. Ensuite nous réglerons avec le plus de justesse & de proportion qu'il se pourra, les fratries (13), les quartiers, les bourgs; puis ce qui concerne la distribution

(13) La fratrie étoit le tiers de la tribu. Je me sers du mot *quartier*, pour rendre *δῆμος*: ce n'est pas cela précisément: mais je n'ai rien trouvé de plus approchant. Pour se former une juste idée du sens de *δῆμος*, il faut se rappeler que c'étoit le nom général que portoient les villages de l'Attique, avant que Thésée en rassemblât les habitans pour former Athènes. Depuis leur transplantation, les citoyens conserverent le nom du village ou *δῆμος*, d'où ils avoient été tirés originairement. C'est ce qu'on peut voir sur-tout dans Démosthène.

& la conduite des troupes, les monnoyes, les mesures de toutes les denrées seches & liquides, les poids & le reste. Et il ne faut pas craindre qu'on nous accuse de minutie, lorsque nous descendrons dans le plus grand détail, jusqu'à ordonner que parmi tous les vases destinés à l'usage des citoyens, il n'y en ait aucun qui n'ait sa mesure déterminée. Nous nous convaincront en commun qu'il est utile à tous égards de connoître les divisions des nombres, & les diverses combinaisons dont ils sont susceptibles, tant en eux-mêmes, que dans leur surface & leur profondeur (14); & encore l'usage qu'on en fait par rapport aux sons, & aux différentes especes de mouvemens, tant en ligne droite, soit en montant, soit en descendant, qu'en ligne circulaire. Le Législateur doit avoir toutes ces choses présentes à l'esprit, & recommander fortement à ses citoyens de ne jamais rien faire qui peche contre cette harmonie. En effet de toutes les sciences qui

(14) Les anciens distinguoient trois sortes de nombres, les simples, les plans, & les solides. Le nombre simple étoit celui qui ne résulloit d'aucune multiplication. Le plan étoit le produit de deux nombres égaux ou inégaux; & le solide, le produit de trois.

servent à l'éducation, il n'en est aucune qui soit d'un plus grand usage que celle des nombres, pour l'administration des affaires domestiques ou publiques, & pour la culture de tous les arts. Mais le plus grand avantage qu'elle procure, est de réveiller un esprit engourdi & grossier, de lui donner de la facilité, de la mémoire, de la pénétration, & par un artifice vraiment divin, de lui faire faire des progrès en dépit de la nature.

AINSI on peut mettre cette science & les autres de cette nature au rang des occupations honnêtes & convenables, pourvu que d'ailleurs on ait soin, par d'autres loix & d'autres exercices, d'étouffer tout sentiment bas, tout esprit d'intérêt dans l'ame de ceux à qui on voudra les faire cultiver & approfondir avec profit. Sans quoi par ces mêmes études, au lieu de sages, on les rendra, sans s'en appercevoir, rusés & trompeurs, comme nous voyons que le font les Egyptiens, les Phéniciens & beaucoup d'autres nations, devenues telles par la bassesse de leurs autres professions & des voyes de s'enrichir: soit qu'on doive en attribuer la fau-

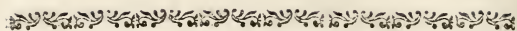
te à quelque Législateur peu clairvoyant, ou à quelque accident survenu tout à coup, ou à la disposition d'esprit naturelle à ces peuples. En effet il est important, Mégille & Clinias, que vous observiez que certains pays influent plus que d'autres sur le naturel des hommes, pour les rendre meilleurs ou pires, & qu'il ne faut pas que les loix soient contraires au climat. (15) Les uns sont d'un caractère difficile & bizarre, à cause des vents de toute espèce qui soufflent dans leur contrée, & des tourbillons orageux qu'ils y excitent. D'autres éprouvent la même chose à raison des eaux; d'autres encore à raison des alimens que leur fournit la terre, alimens qui n'influent pas seulement sur le corps pour le fortifier ou l'affaiblir, mais aussi sur l'ame pour y produire les mêmes effets. De toutes les contrées, les plus favorables à la vertu sont celles où regne je ne sçais quel souffle divin, & qui sont tombées en partage à des génies, qui

(15) Ce principe de Platon peut & doit même avoir lieu en tout ce qui n'intéresse ni la Religion ni les bonnes mœurs. L'étendre au delà, c'est violer les règles de la saine politique, dont le but essentiel, comme Platon le répète sans cesse, est de porter les citoyens à la vertu, source de tout bien pour les Etats & les particuliers.

en accueillent toujours les habitans avec bonté. Il en est d'autres où le contraire arrive. Le Législateur habile aura égard dans ses loix à ces différences , après les avoir observées & reconnues autant qu'il est donné à un homme de les reconnoître. Voilà aussi ce que vous devez faire, mon cher Clinias , & par où il vous faut commencer, dans le cas où vous êtes de fonder une ville.

Clinias. Etranger, Athénien, vous avez raison, & je suivrai vos conseils.





LIVRE SIXIEME.

L'ATHÉN. Il est tems, après tout ce que nous venons de dire, de songer à établir des Magistrats dans vôt're ville. *Clinias*. Vous avez raison. *L'Athén*. L'ordre politique embrasse les deux objets suivans. Le premier est l'institution des charges, & le choix des personnes destinées à les remplir, quel doit être le nombre de ces charges, & la maniere de les établir. L'autre objet regarde les loix qu'il faut prescrire à chaque corps de Magistrature, la nature de ces loix, leur nombre, & leur qualité. Mais avant que de procéder à l'élection des Magistrats, arrêtons-nous un moment, & disons à ce sujet quelque chose qui ne fera pas hors de propos. *Clinias*. De quoi s'agit-il ? *L'Athén*. Le voici.

Il est évident pour tout homme que la fonction de Législateur étant très-importante, si après qu'il a dressé un beau plan de loix, & donné au gouvernement la meilleure forme, on confie les charges à des hom-

mes incapables de les remplir , non seulement l'Etat ne tirera aucun avantage de la bonté de ses loix , & s'exposera à la risée de tout le monde ; mais encore que ce mauvais choix fera pour lui la source d'une infinité de maux & de calamités. *Clinias*. J'en tombe d'accord. *L'Athén*. Considérons donc , mon cher *Clinias* , que c'est justement l'inconvénient auquel est exposé votre gouvernement & votre nouvelle colonie. Vous voyez en effet qu'il faut avant toutes choses , pour mériter d'être élevé aux charges publiques , avoir passé depuis sa jeunesse jusqu'au moment de l'élection par toutes les épreuves convenables , soi & sa famille : ensuite , que ceux qui feront cette élection , doivent avoir reçu une éducation excellente & conforme à l'esprit des loix , afin d'être en état de faire un sage discernement des sujets qui méritent d'être admis ou rejetés. Or comment des hommes rassemblés dans notre ville depuis peu de jours , inconnus les uns aux autres , & encore sans éducation , pourront-ils se comporter dans ce choix d'une manière irrépréhensible ? *Clinias*. Cela n'est guere possible.

L'ATHÉN. Cependant il n'y a plus moyen de reculer. Nous sommes engagés d'honneur vous & moi à sortir de ce mauvais pas : vous par la parole que vous avez donnée aux Crétois de travailler avec neuf autres à l'établissement de cette colonie : moi , par la promesse que je vous ai faite de mettre avec vous la main à l'œuvre dans cet entretien. Ainsi, autant qu'il dépendra de moi, je ne laisserai point nôtre discours imparfait : il auroit trop mauvaise grace, s'il se produisoit en cet état. *Clinias.* Vous dites très-bien , Etranger. *L'Athén.* Je ne m'en tiendrai pas à des paroles, & je vais tâcher de passer aux effets. *Clinias.* Tant mieux : faisons ce que nous disons. *L'Athén.* Cela fera, si Dieu le veut, & si nous nous mettons pour quelques instans au-dessus de nôtre âge. *Clinias.* Il y a apparence que Dieu nous secondera. *L'Athén.* Je n'en doute point. Abandonnons-nous donc à sa conduite, & remarquons d'abord ceci. *Clinias.* Quoi ? *L'Athén.* Avec quel courage & quelle hardiesse nous avons élevé l'édifice de nôtre nouvelle ville. *Clinias.* Dans quelle vue & à quel propos parlez-vous de la sorte ? *L'Athén.* Je
fais

fais réflexion à la facilité & la fécurité avec laquelle nous donnons des loix à des hommes qui n'en ont nulle expérience, fans former le moindre doute s'ils les recevront. Cependant, mon cher Clinias, il ne faut pas être bien habile pour prévoir qu'ils feront d'abord de grandes difficultés, avant que de s'y foumettre. Mais si nous pouvions maintenir les choses pendant un certain tems, jusqu'à ce que leurs enfans, après avoir essayé des loix, s'en être fait une douce habitude, & avoir reçu une bonne éducation, soient en âge de donner leur suffrage pour les élections avec le reste des citoyens; dans cette supposition, & pourvû que nous trouvions à cela quelque expédient convenable; je crois que nous pourrions nous promettre avec assurance que nôtre ville ainsi gouvernée se conserveroit longtems. *Clinias.* Nous aurions raison de l'espérer.

L'ATHÉN. Voyons donc si nous trouverons quelque jour à l'exécution de ce projet. Je pense, mon cher Clinias, qu'il faut que les Gnossiens spécialement entre les autres Crétois, fassent quelque chose de plus que de s'intéresser foiblement & comme par

maniere d'acquit au bonheur de la nouvelle colonie, & qu'ils donnent tous leurs soins à ce que les premieres élections des Magistrats se fassent avec toute la solidité & la perfection possible. Il y a moins d'embarras pour les autres charges : mais le point capital & qui demande les plus grandes précautions, est le choix des Gardiens des loix. *Clinias*. Comment & par quelle voye parviendrons-nous à ce but ? *L'Athén*. Le voici. Enfans des Crétois, je dis qu'il faut que les Gnosfiens, en vertu de la supériorité de leur ville sur les autres, doivent de concert avec ceux qui se rendront dans la nouvelle colonie, choisir trente-sept personnes, dont dix-neuf pris parmi les nouveaux citoyens, & les dix-huit autres tirés de Gnosse même. Vous ferez de ce nombre, *Clinias*, & les Gnosfiens employeront l'insinuation, ou même une douce violence, pour vous déterminer avec les dix-sept autres à prendre la qualité de citoyen dans cette colonie. *Clinias*. Quoi donc, Etranger ? Mégille & vous, n'aurez-vous aucune part au gouvernement ? *L'Athén*. Athenes & Sparte ont trop de fierté pour y consentir : d'ailleurs elles sont

trop éloignées l'une & l'autre : au lieu que vous avez pour cela toutes les facilités possibles, vous & les autres fondateurs de la colonie. Nous venons d'exposer ce qu'il y a de mieux à faire dans les circonstances présentes.

Avec le tems, & lorsque le gouvernement aura pris quelque consistance, le choix des Gardiens des loix se fera en la maniere suivante. Tous ceux qui portent les armes en qualité de Fantassins ou de Cavaliers, ou qui ont autrefois été à la guerre, lorsque l'âge & les forces le leur permettoient, auront droit de suffrage. L'Élection se fera dans le temple estimé le plus saint de toute la ville. Chacun déposera sur l'autel du Dieu son suffrage écrit sur une tablette, avec le nom de celui qu'il choisit, de sa tribu, & du quartier qu'il habite : il y joindra aussi son propre nom en la même façon. Le premier venu qui jugera que quelque suffrage n'est pas donné dans la forme convenable, pourra le prendre dessus l'autel, & l'exposera dans la place publique au moins durant trente jours. Les Magistrats, après avoir recueilli les noms des trois cens qui auront eu

plus de voix, les montreront à toute la ville, qui portera de nouveau son suffrage en faveur de quelqu'un de ces trois cens, chacun selon qu'il jugera à propos. On proposera une seconde fois tous les noms des cent qui auront été préférés : & le peuple fera un troisieme choix entre ces cent personnes, en procédant toujours de la même maniere. Enfin on mettra à part les trente-sept qui auront eu plus de suffrages, & ils seront déclarés Magistrats.

MAIS à qui nous adresserons-nous, Clinias & Mégille, pour régler tout ce qui appartient aux élections & à l'épreuve des personnes élues ? Ne voyons-nous pas que dans les villes nouvellement formées, autant il est nécessaire d'avoir des personnes qu'on puisse charger de ce soin, autant il est impossible d'en trouver avant l'institution de toute espeece de Magistrature ? Il en faut cependant trouver à quelque prix que ce soit, & encore non des hommes ordinaires, mais du premier mérite. Car, selon le proverbe, *le commencement est la moitié de l'ouvrage*; (1) tout le monde s'accorde à don-

(1) Hésiode, Opera & Dies.

ner des éloges à un beau commencement : mais dans l'affaire présente , il me paroît que c'est plus de la moitié du tout , & que la réuffite en ce genre n'a jamais été louée autant qu'elle mérite. *Clinias*. Vous avez raison. *L'Athén*. Puisque nous sommes persuadés de cette vérité , ne passons pas sous silence un point si essentiel , & ne négligeons pas d'expliquer de quelle maniere il faudra s'y prendre. Pour moi , je ne vois dans le cas où nous sommes qu'un expédient également nécessaire & avantageux. *Clinias*. Quel est-il ? *L'Athén*. Je dis qu'aucune autre ville ne doit , pour ainsi dire , tenir lieu de pere & de mere à notre nouvelle colonie , que celle qui a conçu le projet de la fonder. Ce n'est pas que j'ignore qu'il s'est souvent élevé , & qu'il s'élèvera encore de grands différends entre les colonies & leurs métropoles : mais il n'en est pas moins vrai que toute colonie dans sa naissance est comme un enfant , qui par la foiblesse de son âge étant incapable de pourvoir à ses besoins , s'attache à ceux de qui il tient le jour , & leur est cher pour cette même raison ; quoiqu'il doive peut-être dans la suite

se brouiller avec eux : c'est toujours à eux qu'il a recours ; c'est en eux seuls qu'il trouve & qu'il a droit de trouver du secours. Tels sont les sentimens où je veux que les Gnosfiens entrent à l'égard de la nouvelle ville par les soins qu'ils en prendront, & la nouvelle ville à l'égard de Gnosse. Et pour répéter ce que j'ai dit ci-dessus, (car il n'y a aucun inconvénient à dire deux fois ce qui est bien dit :) il faut que les Gnosfiens pourvoyent à tout cela, & qu'ils choisissent en commun parmi les citoyens de la nouvelle ville, cent personnes les plus respectables par leur âge & leur probité, y joignant un pareil nombre des leurs, qui se rendront dans la colonie, se chargeront avec les autres de l'institution des Magistrats suivant les formalités prescrites par les loix, & examineront ceux qu'on aura choisis. Après quoi les Gnosfiens retourneront chez eux, & la nouvelle colonie essayera de pourvoir désormais elle-même à sa conservation & à son bonheur.

A L'ÉGARD des trente-sept, voici pour le présent & pour tout le tems qui doit suivre, quelles seront leurs fonctions. Premièrement

ils veilleront à la garde des loix : en second lieu , ils feront les dépositaires des rôles où sera marquée la quantité des revenus de chaque citoyen , quatre mines pour la première classe , trois pour la seconde , deux pour la troisième , & une pour la quatrième. Si on découvre que quelqu'un possède quelque chose au-delà de ce qui est porté dans sa déclaration , ce surplus sera confisqué. En outre il sera permis à quiconque de lui intenter une action ignominieuse & infamante , s'il est convaincu d'avoir voulu s'enrichir au mépris des loix. Le premier venu l'accusera donc de gain fardide , & cette accusation se poursuivra devant les gardiens des loix. Si l'accusé est trouvé coupable , qu'il n'ait aucune part aux biens qui sont en commun , qu'il soit exclus des distributions , lorsqu'il s'en fera , & réduit à sa portion d'héritage : que la sentence portée contre lui soit mise par écrit , & demeure affichée tant qu'il vivra , dans un lieu où tout le monde puisse la lire.

Les Gardiens des loix ne feront point en charge plus de vingt ans , ni promus à cette dignité avant l'âge de cinquante

ans. (2) Qui ic onque aura été élu à soixante ans, ne fera que dix ans en place, & ainsi du reste en gardant la même proportion: de forte qu'on perde toute espérance de conserver une charge de cette importance, passé l'âge de soixante & dix ans. (3) Bornons-nous pour le présent à ces trois réglemens touchant les Gardiens des loix: à mesure que nous avancerons dans nôtre législation, ils trouveront leurs autres devoirs marqués en différentes loix.

POUR aller de suite, il faut parler maintenant de l'institution des autres charges. Il est tems en effet de créer des Généraux d'armée, & de leur donner pour aides dans l'administration de la guerre des Commandans de cavalerie, des Tribuns, & des Capitaines de compagnies d'infanterie, (4) auxquels on ne peut pas donner de nom plus convenable que celui de Taxiarques, qui est

(2) Chez les habitans de Chalcide, dit Héraclide, il étoit défendu d'entrer dans la Magistrature, ni d'aller en Ambassade avant cinquante ans.

(3) L'esprit, dit Aristote, Polit. 2. chap. 9. a la vieillesse comme le corps: c'est pourquoi les charges de Sénateurs ne doivent point être à vie, comme elles le sont à Lacédémone.

(4) Je rends par Compagnie le mot *τάξις*, qui signifie un corps d'infanterie de 125 hommes.

est en usage aujourd'hui. Les Généraux d'armée qui doivent être de la Cité même, feront proposés par les Gardiens des loix : le droit de les choisir appartiendra à tous ceux qui ont porté ou qui portent actuellement les armes. Si quelqu'un juge que parmi ceux qui ne sont point proposés, il y en a qui ont plus de mérite que quelques-uns des proposés ; il nommera celui qu'il rejette & celui qu'il substitue, & proposera ce dernier après avoir fait serment qu'il le préfère à l'autre. Toute l'assemblée décidera sur la préférence en levant la main, & le plus digne sera admis pour l'élection. Les trois qui auront eu un plus grand nombre de suffrages, seront déclarés Généraux, & chargés de l'administration de la guerre. L'épreuve après l'élection se fera comme celle des Gardiens des loix.

ENSUITE les Généraux élus proposeront eux-mêmes douze Taxiarques, un pour chaque Tribu. La subrogation, les suffrages, & le jugement de préférence auront lieu pour cette élection, comme pour celle des Généraux. Cette assemblée pour le présent, jusqu'à ce qu'on ait créé des Pry-

tanées (5) & un Sénat, fera présidée par les Gardiens des loix, qui la convoqueront dans le lieu le plus saint & le plus propre à contenir une si grande multitude. Les Fantassins & les Cavaliers auront leur place marquée séparément, & il y en aura une troisieme pour toutes les autres especes de troupes. Tous auront droit de suffrage dans l'élection des Généraux & des Commandans de la Cavalerie. Pour les Taxiarches, ils seront choisis par ceux qui portent le bouclier, & les Tribuns par toute la Cavalerie. A l'égard des chefs des troupes légères, comme des Archers & autres semblables, le choix en fera laissé aux Généraux. Il nous reste à dire un mot de l'élection des Commandans de la Cavalerie. Ils seront proposés par les mêmes qui ont proposé les Généraux. La substitution & le choix se feront dans cette élection de la même façon que dans l'autre. La Cavalerie portera son suffrage en présence de l'Infanterie: on élira les deux qui auront eu le plus de voix. Si

(5) Les Prytanées étoient des Magistrats subordonnés au Sénat, & chargés de l'exécution de ses décrets. A Athenes chaque tribu fournissoit à son tour les Prytanées.

les suffrages font balancés , on recommencera l'élection jusqu'à deux fois : à la troisieme fois si l'on n'est point d'accord , les présidens de l'assemblée à qui appartient le droit de mettre fin aux suffrages , décideront l'affaire.

LE Sénat fera composé de trois-cens-soixante Sénateurs ; ce nombre étant très-commode pour toute sorte de divisions : on partagera d'abord ce corps en quatre parts , chacune de quatre-vingt-dix , & chaque classe fournira le nombre compétent de citoyens pour en remplir une. Le premier jour tous proposeront ceux de la premiere classe , & il y aura une amende pour quiconque refusera de le faire. Après que les bulletins auront été donnés , on y apposera le cachet. Le lendemain tous encore proposeront ceux de la seconde classe , comme la veille. Le jour suivant on proposera ceux de la troisieme classe : il y aura obligation sous peine d'amende aux trois premieres classes de proposer quelqu'un : mais ceux de la derniere & plus basse classe ne seront condamnés à rien , s'ils refusent de donner leur suffrage. Le quatrieme jour , tous proposeront

ceux de la dernière classe : il n'y aura point d'amende pour ceux de la troisième & quatrième classe qui ne voudront présenter personne : mais ceux de la seconde payeront au triple l'amende des jours précédens ; & ceux de la première au quadruple. Le cinquième jour les Magistrats ouvriront les billets , & les exposeront aux yeux du peuple. Alors tous sans exception seront obligés de proposer un de ceux qui sont nommés , sous peine de payer la première amende. Après que les Magistrats en auront choisi cent quatre-vingt de chaque classe, ils les feront tirer au sort, & exigeront les épreuves ordinaires de la moitié à qui le sort aura été favorable. Ceux-là seront Sénateurs pour l'année.

L'ÉLECTION faite de cette manière tiendra le milieu entre celles qui se pratiquent dans les Monarchies & les Démocraties : milieu essentiel à tout bon gouvernement ; parce qu'il est impossible qu'il y ait aucune union véritable , d'une part entre des maîtres & des esclaves, d'autre part entre d'honnêtes gens & des hommes de néant élevés aux mêmes honneurs. En effet il n'y a d'égalité en-

tre les choses inégales , qu'autant que la proportion est gardée : & ce sont les disproportions extrêmes qui remplissent les Etats de fédérations. Rien n'est plus conforme à la vérité , à la droite raison & au bon ordre , que l'ancien mot qui dit que l'égalité engendre l'amitié. Ce qui nous jette dans l'embaras , c'est qu'il n'est pas aisé d'assigner au juste l'espece d'égalité propre à produire cet effet : car il y a deux fortes d'égalités qui se ressemblent pour le nom , mais qui sont bien différentes pour la chose. L'une consiste dans le poids , le nombre , la mesure : il n'est point d'Etat , point de Législateur , à qui il ne soit facile de la faire passer dans la distribution des honneurs , en les laissant à la disposition du fort. Mais il n'en est pas ainsi de la vraie & parfaite égalité , qu'il n'est point aisé à tout le monde de connoître : le discernement en appartient à Jupiter , & elle ne se trouve entre les hommes que d'une façon bien imparfaite. Mais quelque part qu'elle se rencontre , soit dans l'administration publique , soit dans la vie privée , elle y produit les plus grands biens. C'est elle qui donne plus à celui qui est plus

grand, moins à celui qui est moindre, à l'un & à l'autre dans la juste mesure. Ainsi proportionnant les honneurs au mérite, elle donne les plus grands à ceux qui ont plus de vertu, & les moindres à ceux qui ont moins de vertu & d'éducation.

ET voilà en quoi consiste la justice politique, à laquelle nous devons tendre, mon cher Clinias, ayant toujours les yeux sur cette espece d'égalité, dans l'établissement de nôtre nouvelle colonie: tout autre qui pensera à fonder un Etat, doit se proposer le même but dans son plan de législation, & non pas l'intérêt d'un ou de plusieurs tyrans, ou l'autorité du peuple, mais toujours la justice, qui comme nous venons de dire, n'est autre chose que l'égalité établie entre les choses inégales, conformément à leur nature. Il est pourtant nécessaire dans tout Etat, si on veut se mettre à couvert des séditions, de faire aussi usage des autres especes de justice, appelées ainsi abusivement: car les égards & la condescendance, lorsqu'ils ont lieu, font des brèches faites, contre la droite justice, à ce qui est parfait & exact. C'est pourquoi, pour ne point s'ex-

poser à la mauvaise humeur de la multitude, on est obligé en certaines rencontres de recourir à l'égalité du fort ; & alors il faut prier les Dieux & la bonne fortune de diriger les décisions du fort vers ce qui est le plus juste. Mais encore qu'il faille faire usage de ces deux especes d'égalités , on ne doit se servir que dans très-peu de cas de celle qui est fournie au hasard. Telles sont, mes chers amis, les raisons pour lesquelles tout Etat qui veut se maintenir , doit suivre ce que nous venons de prescrire.

MAIS de même qu'un vaisseau en pleine mer exige qu'on veille nuit & jour à sa sûreté : ainsi un Etat environné de plusieurs autres Etats, qui le menacent sans cesse de quelque tempête , exposé à mille attaques fourdes, & courant à tout instant risque de périr , a besoin de Magistrats & de gardes qui se succèdent sans interruption du jour à la nuit & de la nuit au jour , se remplaçant, & se confiant les uns aux autres la sûreté publique. Or la multitude n'est pas capable d'une vigilance assez grande pour un tel objet. Il est donc nécessaire que , tandis que le gros des Sénateurs vaquera la plus gran-

de partie de l'année à ses affaires particulières, & à l'administration de sa famille, la douzième partie de ce Corps fasse durant un mois la garde pour l'Etat, & ainsi l'une après l'autre pendant les douze mois de l'année: afin que, de quelque lieu qu'on vienne, ou de la ville même, on puisse s'adresser à eux, soit qu'on ait quelque nouvelle à leur apprendre, ou qu'on veuille les consulter sur la manière dont la Cité doit répondre aux demandes des autres Cités, & recevoir leurs réponses aux demandes qu'elle leur a faites; & encore à cause des mouvemens tumultueux que l'amour de la nouveauté a coutume d'exciter dans les villes, afin principalement de les prévenir, ou du moins de les étouffer dans leur naissance, l'Etat en étant averti sur le champ. Par cette même raison, il ne doit se tenir aucune assemblée sans la permission de ces surveillans; & c'est à eux de régler les différends qui pourroient survenir au sujet des loix, & les autres contestations imprévues. Telle sera pendant un mois l'occupation de la douzième partie des Sénateurs, qui se reposeront les onze autres mois de l'année.

Au reste il faut que cette partie du Sénat, dans la garde qu'elle fera pour l'Etat, agisse de concert avec les autres Magistrats. Ces réglemens pour ce qui concerne la ville même, me paroissent suffisans.

MAIS quels soins, quel arrangemens prendrons-nous par rapport au reste de l'Etat ? Puisque toute la Cité, & tout son territoire sont divisés en douze parties, n'est-il pas nécessaire qu'il y ait des gens proposés pour prendre soin des chemins, des habitations, des édifices, des ports, des marchés, des fontaines, des lieux sacrés, des temples, & des autres choses semblables ? *Clinias*. Sans doute. *L'Athén.* Disons donc que les temples doivent avoir des Sacrificateurs, des Prêtres & des Prêtresses. Quant aux chemins, aux édifices, & à la police des autres choses de cette nature, pour empêcher que les hommes & les animaux ne causent aucun dommage, & afin que le bon ordre soit exactement observé tant dans l'enceinte de la ville que dans les fauxbourgs, il est nécessaire d'établir trois sortes de Magistrats : des Ediles, pour les choses que nous venons de dire ; des

Echevins, pour les marchés ; des Prêtres, pour les temples.

ON ne touchera point au Sacerdoce de ceux ou de celles qui l'auront reçu de leurs ancêtres comme un héritage. Mais, si, comme il doit naturellement arriver aux villes nouvellement fondées, personne ou presque personne n'est revêtu de cette dignité, alors on créera des Prêtres & des Prêtresses pour l'entretien des temples & le culte des Dieux. La création de toutes ces charges se fera en partie par voye de suffrage, & sera laissée en partie à la décision du sort. On aura soin dans chaque canton & dans la Cité que le peuple y ait part aussi bien que ce qui n'est pas peuple, afin d'entretenir l'amitié & le concert entre les différens ordres. Ainsi à l'égard des Prêtres, laissant au Dieu le choix de ceux qui lui sont agréables, on s'en remettra à la décision du sort : mais on examinera soigneusement la personne à qui le sort aura été favorable ; observant d'abord s'il n'a point quelque défaut de corps, & si sa naissance est sans reproche : ensuite, s'il est d'une famille pure & sans tache, si ni lui, ni ses pere & mere, ne se sont

fouillés par quelque meurtre, ou tout autre crime semblable dont la divinité est offensée. On consultera l'oracle de Delphes touchant les loix & les cérémonies du culte divin, & on les observera, après avoir établi des Interprètes pour les expliquer. On exercera la fonction de Prêtre pendant une année & point au-delà : & afin qu'on s'en acquitte avec toute la sainteté convenable, selon l'esprit des loix sacrées, il faut que celui qui est promu au Sacerdoce ne soit pas au-dessous de soixante ans. Les mêmes réglemens auront lieu à l'égard des Prêtresses.

Au sujet des Interprètes, les douze tribus quatre par quatre, en proposeront quatre à trois reprises, chacune un de sa tribu. Après qu'on aura examiné les trois qui auront eu le plus de voix, on enverra les neuf autres à Delphes, afin que le Dieu en choisisse un sur trois. L'examen par rapport à l'âge & aux autres qualités requises, fera le même que pour les Prêtres. La fonction d'Interprète durera autant que la vie. Si quelqu'un d'eux vient à manquer, les quatre tribus qui l'avoient nommé, lui donneront un successeur. On établira aussi pour

chaque temple des Oeconomes, qui en administreront les revenus, feront valoir les lieux sacrés, les affermeront & disposeront du produit. Ils seront tirés des premiers ordres de l'Etat, trois pour les grands temples, deux pour les médiocres, un pour les plus petits. Dans leur élection & leur examen on suivra les mêmes formalités que pour les Généraux d'armée. Voilà ce que j'avois à ordonner touchant les choses sacrées.

Qu'on veille à tout autant qu'il se pourra. Que la garde de la Cité soit confiée aux Généraux, aux Taxiarches, aux Commandans de la Cavalerie, aux Tribuns, aux Prytanées, & encore aux Ediles & aux Echevins, lorsqu'il aura été pourvu à leur élection. On veillera à la sûreté du reste du pays en la maniere suivante. Tout le territoire a été partagé, comme nous avons dit, en douze parties aussi égales qu'il a été possible. Chacune des tribus à qui le sort aura assigné une de ces parties, présentera tous les ans cinq personnes qui auront une inspection générale sur les campagnes, & seront comme autant de Tribuns. Puis chacun

d'eux choisira dans sa tribu douze jeunes gens, qui ne soient ni au-dessous de vingt-cinq ans, ni au-dessus de trente, auxquels on assignera chaque mois une partie du territoire à visiter; afin qu'ils acquierent ainsi une connoissance exacte de tout le pays. Les Chefs & les gardes seront en charge pendant deux ans. Quelle que soit la partie de la contrée par laquelle ils commenceront leur visite, lorsque le tems de changer de lieu sera venu, c'est-à-dire, après le mois révolu, les chefs passeront avec leurs gens dans le canton le plus voisin, prenant à droite, je veux dire, à l'orient, & feront ainsi le tour du territoire. Et afin que la plûpart d'entre eux soient instruits de ce qui se passe en chaque canton, non seulement durant une saison, mais dans toutes les saisons; la première année écoulée, leurs chefs reviendront sur leurs pas, & feront leur tournée à gauche, jusqu'à la fin de la seconde année. A la troisième on choisira de nouveaux Inspecteurs & de nouveaux gardes pour remplacer les premiers.

DANS le séjour qu'ils feront en chaque endroit, ils donneront tous leurs soins, pre-

mièrement à ce que le pays soit par-tout bien fortifié contre les incursions des ennemis : ils feront creuser des fossés par-tout où il sera nécessaire , pratiquer des retranchemens , & construire des tours , afin d'arrêter ceux qui auroient envie de piller & dévaster le pays. Pour ces ouvrages ils se serviront des bêtes de somme & des esclaves du lieu même , feront tout exécuter par eux , présideront à leurs travaux , & prendront garde sur-tout de n'employer que ceux qui n'auront aucun travail domestique pressé. Tandis que d'une part ils rendront le pays inaccessible à l'ennemi , de l'autre ils ne négligeront rien pour en faciliter l'accès aux citoyens , aux bêtes de charge & aux troupeaux ; ayant soin que les chemins soient doux & commodes , que la pluie , au lieu de causer du dommage à la terre , en entretienne la fertilité ; ménageant aux eaux qui tombent des endroits élevés , un écoulement dans les fonds qui se trouvent sur le penchant des montagues , & les y retenant par des digues & des fossés. Par ce moyen , l'eau reçue dans ces bassins , venant à se filtrer dans le sein de la terre , jaillira en

sources & en fontaines dans les champs & les endroits situés au-dessous , & le sol le plus aride de sa nature , fera ainsi rendu fécond en belles eaux. A l'égard des eaux courantes , soit de rivière , soit de fontaine , ils en releveront les bords par de belles chaussées plantées d'arbres , & réunissant plusieurs ruisseaux au moyen des canaux , ils porteront par-tout l'abondance. Si dans le voisinage il se trouve quelque bois , quelque champ consacré aux Dieux , ils y feront passer les ruisseaux , pour les arroser & les embellir en chaque saison. Ils auront soin que les jeunes gens construisent par-tout dans ces lieux consacrés des Gymnases pour eux & pour les vieillards , & y entretiennent des bains chauds , avec des provisions de matiere seche & combustible , pour les vieillards , les malades & les laboureurs accablés de travail & de lassitude. Ce remede est bien plus salutaire que ne seroient tous ceux d'un Médecin médiocrement habile. Tous ces ouvrages , & les autres de cette nature , outre l'embellissement & l'utilité du pays , procureront encore un amusement fort gracieux à ceux qui seront chargés de les exécuter.

POUR leurs occupations sérieuses, elles se réduiront à ce que je vais dire. Les soixante gardes veilleront à la sûreté du canton qui leur est confié, non seulement par rapport aux ennemis, mais aussi par rapport à ceux qui se disent amis. Si quelqu'un se plaint à eux d'avoir reçu quelque dommage de ses voisins, ou de tout autre, soit libre soit esclave; dans les causes de moindre importance, les cinq Inspecteurs rendront par eux-mêmes la justice à ceux qui se prétendent lésés; dans les causes plus considérables, jusqu'à la concurrence de trois mines, ils s'associeront douze gardes, & jugeront ainsi au nombre de dix-sept.

Tous les Juges, tous les Magistrats seront tenus à rendre compte de leurs jugemens & de leur administration, hors les Juges supérieurs & sans appel, tels que les Rois. Si donc les Inspecteurs des campagnes, commettent quelque injustice envers ceux dont ils sont chargés, soit en violant l'égalité dans la distribution des corvées, soit en s'emparant de force & contre le gré des maîtres, des instrumens du labourage, soit en recevant des présens faits en vue de
les

les corrompre , soit en blessant la justice dans la décision des différends : ceux qui se feront laissés gagner par de basses flatteries, seront flétris ignominieusement à la vue de tous les citoyens : pour les autres injustices dont ils se feroient rendus coupables, elles seront jugées sur le lieu même par les juges du bourg & des bourgs voisins, lorsque le dommage n'excédera pas une mine , & ils seront tenus de se soumettre à la sentence. Dans les accusations plus graves, ou même dans les plus petites , lorsqu'ils refuseront d'acquiescer au jugement, dans l'espérance d'échapper aux poursuites , parce qu'ils changent de lieu tous les mois : celui qui se dit lésé portera sa plainte devant les tribunaux publics, & s'il gagne sa cause, il fera payer à l'accusé le double de la somme à laquelle il n'avoit pas voulu se soumettre en première instance.

LES Inspecteurs & leurs gardes vivront de cette manière pendant les deux années de leur charge. D'abord en chaque canton il y aura pour eux des salles à manger communes : quiconque aura été prendre son repas ailleurs, même un seul jour, & aura décou-

ché, ne fût-ce qu'une nuit, fans ordre des chefs, ou fans une nécessité urgente; s'il est dénoncé par les cinq Inspecteurs, & qu'ils exposent son nom dans la place publique comme ayant quitté son poste, il fera noté d'infamie pour avoir trahi l'Etat autant qu'il étoit en lui, & le premier venu pourra le frapper de coups impunément. Si quelqu'un des Inspecteurs tombe dans la même faute, les soixante gardes sont chargés d'y mettre ordre. Celui d'entre eux qui s'en fera apperçu, ou l'aura appris, & ne dénoncera pas le coupable, sera soumis aux mêmes peines que s'il avoit fait la faute, & même à de plus grièves, & on le déclarera inhabile à posséder aucune des charges exercées par les jeunes gens. Ce sera aux Gardiens des loix à veiller exactement à ce que de pareils défordres n'arrivent point, ou s'ils arrivent, ne demeurent pas impunis.

IL est essentiel que tous se persuadent qu'aucun homme, quel qu'il soit, n'est capable de faire un digne usage de l'autorité, s'il n'a auparavant appris à obéir, & qu'on doit plutôt se glorifier de sçavoir bien

obéir , que bien commander. On rendra donc d'abord aux loix l'obéissance qui leur est due, croyant la rendre en ce point aux Dieux mêmes: ensuite les jeunes gens obéiront aux vieillards qui ont mené une vie honorable. Outre cela , il faut que la jeunesse , durant les deux années qu'elle veillera à la garde des campagnes , fasse l'épreuve d'une vie dure & fomme. Ainsi que les douze gardes & les cinq Inspecteurs , dès le moment de leur élection , se mettent dans l'esprit que pendant tout le temps qu'ils feront en charge , ils n'auront ni serviteurs , ni esclaves , & ne pourront tirer aucun service pour eux-mêmes , mais uniquement pour les ouvrages publics, des laboureurs & autres habitans de la campagne: qu'ils soient dans la disposition de tout faire par eux-mêmes , de se servir les uns les autres , & encore de parcourir le pays l'hyver & l'été toujours armés, tant pour le bien connoître que pour le bien garder. Il me semble en effet que la connoissance exacte de son pays , est une science qui pour l'utilité ne le cede à nulle autre: & c'est une des raisons qui doit engager les

jeunes gens à aller à la chasse, soit avec des chiens, soit autrement, autant que le plaisir & l'avantage qu'on retire de cet exercice. Que tous s'appliquent donc à remplir avec zèle les devoirs de cet emploi, quelque nom qu'on juge à propos de leur donner, soit Cryptes, (6) soit visiteurs des campagnes, s'ils veulent un jour contribuer efficacement à la conservation de leur patrie.

L'ORDRE des choses demande à présent que nous passions à l'élection des Echevins & des Ediles. Ainsi, après les soixante officiers préposés à la garde des campagnes, nous créerons trois Ediles, qui partageant entre eux les douze quartiers de la ville, à l'imitation des précédens, auront soin des rues, & des grands chemins qui aboutissent à la ville, aussi bien que des édifices, afin qu'on les bâtit tous conformément aux loix. Ils prendront soin aussi des eaux, qui leur seront envoyées & conduites en bon état jusqu'à la ville par les gardes de la campagne, & les distribueront dans les différen-

(6) Cryptes ou cachés étoit le nom qu'on donnoit à Lacédémone à ceux qui faisoient la Cryptée, dont il a été parlé plus-haut.

tes fontaines publiques, dans la quantité & la pureté convenables, enforte qu'elles contribuent également à l'ornement & à l'utilité de la ville. Il faut que ces Ediles soient riches, & d'une fortune assez aisée pour leur permettre de se consacrer entièrement au bien public. C'est pourquoi tous choisiront dans la première classe celui qu'ils voudront proposer pour Edile. Après les suffrages donnés, lorsqu'on sera parvenu aux six qui en auront eu davantage, les présidens de l'élection régleront au sort les trois qui doivent être en charge, & qui après les épreuves ordinaires, l'exerceront suivant les loix qu'on leur aura prescrites.

On élira ensuite cinq Echevins parmi les citoyens du premier & du second ordre. Du reste leur élection se fera comme celle des Ediles, c'est-à-dire, qu'entre les dix qui auront eu le plus de voix, le sort en nommera cinq, & qu'après un examen convenable, ils prendront possession de leur charge. Tous seront obligés de proposer quelqu'un : qui-conque refusera de le faire, s'il est dénoncé aux Magistrats, sera réputé mauvais citoyen, & en outre condamné à une amende.

de de cinquante dragmes.

L'ENTRÉE des Comices & des assemblées publiques sera ouverte à tout le monde : les citoyens de la première & seconde classe ne pourront se dispenser d'y assister , & il y aura une amende de dix dragmes pour les absens. Mais ceux de la troisième & quatrième classe n'y feront point obligés , & en cas d'absence ils ne seront soumis à aucune amende , à moins que les Magistrats pour de certaines nécessités particulières n'ordonnent à tous de s'y trouver. Les Echevins feront observer dans le marché l'ordre établi par les loix : ils veilleront sur les temples & les fontaines qui sont sur la place , & empêcheront qu'on n'y cause aucun dommage. Si cela arrive , & que le coupable soit esclave ou étranger , ils le feront battre de verges & emprisonner. Si l'auteur du dommage est un citoyen , ils pourront le juger par eux-mêmes , jusqu'à la concurrence de cent dragmes. S'il s'agit d'une peine plus forte & jusqu'au double , ils jugeront conjointement avec les Ediles. Le pouvoir des Ediles dans leur district ne s'étendra pas non plus au delà pour les amendes & les punitions , c'est-

à-dire , que quand l'amende n'ira qu'à une mine , ils jugeront seuls , & conjointement avec les Echevins , quand elle ira au double.

Il convient après cela d'instituer des Magistrats qui président à la Musique & à la Gymnastique ; les uns pour la partie de l'instruction ; les autres pour celle de l'exercice & de la dispute. Par les premiers j'entends avec la loi ceux qui seront à la tête des Gymnases & des Ecoles , pour veiller sur le bon ordre , sur l'instruction de la jeunesse , & la conduite des jeunes garçons & des jeunes filles , soit en allant aux Ecoles , soit pendant le tems qu'ils y resteront. J'entends par les seconds ceux qui présideront aux disputes de Musique & de Gymnastique : ils seront de deux sortes , les uns pour la Musique seule , les autres pour la seule Gymnastique. Les combats Gymniques , soit d'hommes soit de chevaux , auront les mêmes Présidens. Quant aux combats de Musique , il est à propos d'établir des Présidens de deux especes , les uns pour le pur chant exécuté par une seule personne , & pour le chant imitatif , comme pour les Rhapsodes , les joueurs de

luth , de flûte & d'autres instrumens semblables ; les autres pour le chant des chœurs. Et d'abord commençons par élire ceux qui doivent présider aux divertissemens du chœur , & à cette partie de la Musique qui régle les pas & les figures dans les danses , soit des hommes faits , soit des jeunes garçons & des jeunes filles. Un seul nous suffira : il ne faut pas qu'il ait moins de quarante ans. Ce sera aussi assez d'un seul âgé au moins de trente ans , pour la Monodie ; il admettra à la dispute ceux qu'il jugera à propos , & décidera de la supériorité entre les concurrens.

Voici de quelle maniere il faudra choisir le Président & l'arbitre des chœurs. Tous ceux qui auront du goût pour ces sortes de choses , se rendront à l'assemblée : on punira d'une amende quiconque refusera de s'y trouver ; les Gardiens des loix connoîtront de cette affaire. Pour les autres , ils n'y assisteront qu'autant qu'ils le voudront. Chacun proposera à son choix quelqu'un des plus habiles en ce genre ; & dans l'examen qui suivra les suffrages , on n'alléguera point d'autre raison pour élire ou pour rejeter celui

celui qui est nommé , que son habileté ou son incapacité. Ainsi entre les dix qui auront eu le plus de suffrages , celui sur lequel le sort sera tombé , & qu'on aura jugé capable , présidera aux chœurs pendant une année selon la loi. On observera les mêmes formes dans l'élection d'un arbitre du chant simple & de la Musique instrumentale : celui des proposés à qui le sort aura été favorable , exercera sa charge pendant une année , après avoir donné aux Juges des preuves de sa capacité.

IL nous faut ensuite choisir dans la seconde & troisième classe de citoyens des arbitres des combats Gymniques , tant d'hommes que de chevaux. Ceux de la troisième classe seront tenus d'assister à l'élection : il n'y a que la quatrième qui pourra s'en absenter impunément. Parmi les vingt à qui les suffrages auront été favorables , les trois que le sort aura nommés , seront élus , s'ils ont l'approbation des examinateurs. Si quelqu'un est rejeté dans l'élection de quelque charge que ce soit , on lui en substituera un autre suivant les mêmes formes , & l'examen s'en fera de la même manière.

IL nous reste à instituer le Magistrat qui aura une intendance générale sur l'éducation des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe. La loi veut qu'on n'en choisisse qu'un, qui ne doit point avoir moins de cinquante ans. Il faut qu'il soit pere d'enfans légitimes, garçons & filles autant qu'il se pourra, ou du moins de l'un des deux sexes. Que celui sur qui tombe ce choix, & ceux qui le font se persuadent qu'entre les plus importantes charges de l'Etat, celle-ci tient sans comparaison le premier rang. Nous voyons en effet que dans les plantes tout dépend du premier jet : s'il réussit par rapport à chacune suivant sa nature & ses propriétés, on peut se promettre qu'un jour elle atteindra la perfection de son espece. Ce qui est vrai à l'égard des plantes, ne l'est pas moins à l'égard des animaux, de quelque nature qu'ils soient, douce ou féroce, & en particulier de l'homme. Car bien que l'homme soit naturellement doux, néanmoins lorsqu'à un heureux naturel il joint une éducation excellente, il devient le plus doux des animaux, le plus approchant de la divinité : au lieu que s'il n'a reçu aucune éducation, ou

n'en a eu qu'une mauvaife , il devient le plus farouche des animaux que produit la terre. (7) C'est pourquoi le Légiflateur doit faire de l'institution des enfans le premier & le capital de fes foins. S'il veut donc s'acquitter comme il faut de ce devoir , il commencera par jetter les yeux fur le citoyen le plus accompli en tout genre de vertu , pour le mettre à la tête de l'éducation de la jeunefſe.

AINSI , que tous les corps de Magiftrature , hormis le Sénat & les Prytanées , s'étant afſemblés dans le temple d'Apollon , donnent ſecrètement & à l'inſçu des Gardiens des loix , leur ſuffrage à celui qu'ils jugeront le plus capable de bien conduire l'éducation de la jeunefſe ; & que celui qui aura eu le plus de ſuffrages , après avoir été examiné par les Magiftrats qui l'ont élu ,

(7) Le premier qui a rafſemblé les hommes en Société , a été pour eux la ſource des plus grands biens : En effet , comme l'homme , lorsqu'il a reçu toute ſa perfection , eſt le meilleur des animaux , il eſt auſſi le pire de tous , lorsqu'il n'a ni loi ni règle ; car l'injuſtice armée eſt la plus redoutable : or l'homme naît avec des armes , qui ſont l'intelligence & le courage , dont il peut appliquer l'uſage aux choſes les plus oppoſées. C'eſt pourquoi l'homme ſans vertu eſt de tous les animaux le plus impie & le plus féroce , le plus porté à abuſer des alimens & des plaiſirs de l'amour. *Ariſt. Polit. 1. chap. 2.*

c'est-à-dire, par tous excepté les Gardiens des loix, entre en charge pour cinq ans. A la fixieme année on en élira un autre en suivant les mêmes regles.

Si quelqu'un de ceux qui ont des charges publiques vient à mourir, avant que le tems de sa charge soit expiré, de sorte qu'il s'en faille plus de trente jours; ceux que ce soin regarde lui nommeront un successeur. Si des Orphelins viennent à perdre leur Tuteur, les parens & alliés du côté du pere & de la mere, en descendant jusqu'aux cousins germains, en nommeront un autre dans l'espace de dix jours, ou payeront chacun une dragme d'amende par jour, jusqu'à ce qu'ils l'aient nommé.

UN Etat ne seroit plus un Etat, si ce qui concerne les tribunaux n'y étoit pas réglé comme il faut. De plus, un Juge muet qui dans la discussion des causes n'ajouterait rien à ce que disent chacun des plaideurs, comme il arrive dans les arbitrages, ne seroit point en état de rendre la justice. D'où il suit qu'il n'est pas possible de bien juger, s'il y a beaucoup de Juges, ou s'ils sont en petit nombre, mais ignorans. Il est

encore nécessaire que les points sur lesquels les deux parties sont en litige soient suffisamment éclaircis. Or rien de plus propre à jeter du jour sur une cause, que le tems, la lenteur & les fréquentes informations. Par toutes ces raisons, il faut que ceux qui ont ensemble quelque différend, s'adressent d'abord à leurs voisins, à leurs amis, à tous ceux qui peuvent être au fait du sujet de la contestation. Si la chose n'est pas suffisamment décidée par ces arbitres, on aura recours à un autre tribunal. Enfin si le procès ne peut se vider dans ces deux premiers tribunaux, un troisieme le terminera sans appel. Au reste l'érection des tribunaux est en quelque sorte une création de Magistrats : puisqu'il est nécessaire que le Magistrat soit Juge en certaines matieres, & que le Juge, sans être Magistrat, l'est cependant avec une autorité considérable, le jour qu'il termine les différends par sa sentence. (8) Ainsi

(8) Les anciens, soit Grecs, soit Latins, ne confondoient pas le Juge avec le Magistrat ; & quoiqu'en France ces deux termes paroissent synonymes ; cependant la différence essentielle du Magistrat & du Juge, est que l'objet du premier sont les affaires d'Etat, & celui du second, les affaires des particuliers.

comptant les Juges pour des Magistrats, disons quelque chose de leurs qualités personnelles, des matieres qui sont de leur compétence, & du nombre des Juges dans chaque tribunal.

QUE le plus sacré de tous les tribunaux soit celui que les parties se feront créé elles-mêmes, & qu'elles auront élu d'un commun consentement. Outre celui-là, il y en aura deux d'établis, l'un pour juger les causes de particulier à particulier, lorsqu'un citoyen se prétendant lésé dans ses droits par un autre, le citera devant les Juges pour en avoir raison : l'autre pour les cas où par zèle pour le bien public, on voudra dénoncer ceux qu'on croira avoir nui aux intérêts de l'Etat.

IL nous faut parler de la qualité & du choix des Juges. Le premier tribunal, ouvert à tous les particuliers qui, après avoir plaidé deux fois, n'auront pû s'accorder, sera formé de cette maniere. Le dernier jour avant le mois qui suit le solstice d'été, auquel mois commence la nouvelle année, tous ceux qui ont des charges, soit pour un an seulement, soit pour plus longtems, s'as-

sembleront dans un des temples de la Cité ; & là , après avoir pris le Dieu à ferment , ils lui offriront en quelque sorte les prémices de tous les corps de Magistrature , choisissant pour Juge dans chacun celui qui jouira d'une plus grande réputation de probité , & leur paroîtra devoir rendre la justice aux citoyens avec plus de lumieres & d'intégrité dans le cours de l'année suivante. Ce choix sera suivi de l'examen de chacun des élus , & si quelqu'un est rejetté , on lui en substituera un autre en gardant les mêmes formes. Ces Juges prononceront entre ceux qui n'auront pu s'accorder dans les autres tribunaux ; ils donneront leur voix publiquement ; les Sénateurs & tous les autres Magistrats qui les ont élus , seront tenus d'assister au jugement , & d'être témoins de la sentence : pour les autres citoyens , ils y assisteront , si bon leur semble. Si un Juge se trouvoit accusé d'avoir porté sciemment une sentence injuste , l'accusation sera portée devant les Gardiens des loix ; le Juge convaincu de cette malversation , sera condamné à payer à celui auquel il a fait tort , la moitié du dommage ; ou , si l'on croit qu'il mérite une plus

grande peine , elle fera laissée à la discrétion des Gardiens des loix, qui estimeront ce qu'il doit souffrir en outre, soit dans sa personne, soit dans ses biens, par une amende au profit du public ou du particulier qui a porté la plainte.

A L'ÉGARD des crimes d'Etat, il est nécessaire que le peuple ait part au jugement; puisque tous les citoyens sont lésés, lorsque l'Etat l'est; & qu'ils auroient raison de trouver mauvais qu'on les exclût de ces fortes de causes. Ainsi ce sera au peuple que ces causes seront portées en première instance, & il les décidera en dernier ressort: mais la procédure s'instruira par devant trois des premiers corps de Magistrature, choisis du commun consentement de l'accusateur & de l'accusé. S'ils ne peuvent convenir sur ce choix, le Sénat le réglera en décidant pour l'un ou pour l'autre. Il faut encore, autant qu'il se pourra, que tous aient part aux jugemens touchant les causes privées. Car ceux qui se voyent exclus de tout droit de juger, s'imaginent qu'ils sont comptés pour rien dans l'Etat. C'est pourquoi il est nécessaire qu'on établisse des tribunaux pour

chaque tribu , & que des Juges incorruptibles & inaccessibles aux prieres nommés par le sort , décident sur le champ les différends qui s'éleveront. La décision finale de ces fortes de causes se prononcera dans le tribunal dont nous avons parlé plus-haut, tribunal composé des Juges les plus integres qu'il soit possible de trouver parmi les hommes, & destiné a terminer les procès qui n'auront pû être vuidés par une sentence arbitrale, ni par les Juges de la tribu.

VOILÀ ce que j'avois à dire pour le présent des Juges , au sujet desquels il est également difficile de décider que ce sont ou que ce ne sont pas des Magistrats. Je ne fais au reste que tracer ici en quelque sorte l'enceinte de leurs fonctions, en marquant une partie, & passant le reste sous silence. Lorsque nous serons parvenus au terme de nôtre législation , nous donnerons un plan & un détail beaucoup plus exact des loix qui concernent l'ordre judiciaire. Ainsi nous attendrons à ce moment à reprendre cette matiere. Pour ce qui regarde l'institution des autres charges publiques, nous avons réglé à-peu-près tout ce qu'il y a à régler. Mais

il n'est pas possible de se former une idée juste & complete de chacune des parties du gouvernement & de l'administration politique, jusqu'à ce que nôtre entretien ait embrassé les premières, les secondes pieces de cet édifice, celles du milieu, toutes en un mot, & qu'il ait conduit cet ouvrage à sa fin. Nous venons d'en achever, pour ainsi dire, la façade, en terminant ce qui appartient à l'élection des Magistrats. Il faut désormais, sans différer ni tergiverser plus longtems, commencer à porter nos loix.

CLINIAS. Etranger, quoique j'aye été extrêmement satisfait de tout ce que j'ai entendu jusqu'ici, rien ne m'a fait plus de plaisir que cette liaison par laquelle vous joignez la fin du discours précédent avec le commencement du suivant. *L'Athén.* Ainsi jusqu'à présent nôtre conversation, amusement grave & convenable à des vieillards, a assez bien réussi. *Clinias.* Dites plutôt que c'est l'occupation la plus belle que des hommes puissent se proposer. *L'Athén.* A la bonne heure. Mais voyons, je vous prie, s'il vous semble la même chose qu'à moi. *Clinias.* Quelle chose, & par rapport à quoi?

L'Athén. Vous sçavez que le travail des Peintres dans les diverses figures qu'ils représentent , paroît ne devoir jamais finir , qu'ils ne font autre chose que charger les couleurs, les affoiblir , ou de quelque autre nom que cela s'appelle en termes de l'art , & que jamais leurs tableaux ne feront si parfaits , qu'ils ne puissent y ajouter de nouvelles beautés , soit pour la correction du dessein , soit pour le coloris. *Clinias.* Je le sçais pour l'avoir oui dire : car je n'ai aucune connoissance des principes de cet art.

L'Athén. Vous n'y avez rien perdu. Nous ferons cependant usage ici d'une idée que cet art me présente , & que voici. Si quelqu'un formoit le dessein de faire une figure parfaitement belle , & de maniere que , loin de se dégrader , elle acquît de jour en jour une nouvelle perfection ; vous concevez qu'étant mortel , s'il ne laisse après lui un peintre qui le remplace , pour réparer le tort que les années auroient fait à sa peinture , & finir les traits que lui-même auroit laissés imparfaits par défaut d'habileté ; un artiste en un mot capable de donner de nouvelles graces à son ouvrage ; vous concevez , dis-

je, que ce tableau qui lui aura coûté beaucoup de travail, ne se conservera pas long-tems après lui dans sa beauté. *Clinias*. Cela est vrai.

L'ATHÉN. Quoi donc ? l'entreprise du Législateur ne ressemble-t-elle pas à celle de ce Peintre ? Il se propose d'abord de former un corps de loix le plus parfait qu'il soit possible. Mais ensuite avec le tems, lorsque l'exécution lui aura appris à juger de son ouvrage, croyez-vous qu'il y ait un seul Législateur assez dépourvû de sens, pour ignorer qu'il a laissé une foule de traits imparfaits, qui ont besoin d'être corrigés par quelque autre après lui ; afin que la police & le bon ordre qu'il a établis dans l'Etat, au lieu de décheoir, aillent toujours se perfectionnant ? *Clinias*. Il est naturel sans contredit que tout homme souhaite de se procurer un semblable avantage. *L'Athén*. Si donc un Législateur trouvoit le secret de former, soit par ses discours, soit par ses actions, quelque élève qui fût autant ou plus habile que lui dans l'art de maintenir les loix, & de les rectifier, il est certain qu'il en feroit usage avant que de fortir de

la vie. *Clinias*. Sans doute. *L'Athén*. N'est-ce point ce que nous avons à faire pour le présent, vous & moi ? *Clinias*. Que voulez-vous dire ? *L'Athén*. Je dis que , puisque nous sommes sur le point de porter des loix , que nous en avons déjà choisi les Gardiens , & que nous touchons presque au terme de la vie , tandis que ces Magistrats sont jeunes en comparaison de nous ; il faut en même tems que nous faisons nos loix , essayer de former en eux des hommes capables de les maintenir , & d'en faire de nouvelles au besoin. *Clinias*. J'en conviens , pourvû que nous puissions y réussir. *L'Athén*. Du moins faut-il faire une tentative , & y travailler de toutes nos forces. *Clinias*. Assurément.

L'ATHÉN. Adressons-leur donc la parole. Chers citoyens , protecteurs des loix , nous omettrons sans doute bien des choses dans celles que nous allons proposer sur divers objets. *Clinias*. Cela est inévitable. *L'Athén*. Nous tâcherons toutefois de ne rien omettre d'important , & même , autant qu'il se pourra , nous embrasserons dans une espece d'enceinte tout le corps des loix. Ce sera à vous de remplir cette enceinte. Apprenez de nous

quel but vous devez avoir devant les yeux en y travaillant. Nous en avons déjà parlé plusieurs fois , Mégille, Clinias & moi , & nous convenons qu'on ne doit pas s'en proposer d'autre. Mais nous voulons que vous pensiez comme nous , & que devenant nos disciples , vous ayez toujours devant les yeux ce but, dont nous avons jugé que le Législateur & les Gardiens des loix ne doivent jamais détourner leurs regards. Tout ce que nous avons dit là-dessus se réduit à un point essentiel, qui est de bien connoître les occupations, les mœurs, le genre de richesses, les desirs, les sentimens, les sciences propres à faire de nos citoyens des gens de bien , accomplis dans toutes les vertus qui sont du ressort de l'ame : enforte que tous, hommes & femmes, jeunes & vieux, dirigent tous leurs efforts vers cet objet durant toute la vie; & qu'ils ne paroissent jamais faire aucun cas de ce qui pourroit y mettre un obstacle : enfin , soit qu'il faille être chassé de sa patrie, plutôt que de consentir à la voir sous le joug de l'esclavage, soumise à de mauvais maîtres , ou se condamner volontairement à l'exil, qu'ils soient

disposés à souffrir tous les traitemens semblables, plutôt que de passer sous un autre gouvernement, dont l'effet seroit de les pervertir. Voilà ce dont nous sommes convenus tous trois : voilà la regle sur laquelle vous devez juger de nos loix, soit pour les approuver, soit pour les blâmer. Condamnez donc celles qui ne seroient point propres à produire cet effet : pour celles qui y sont propres, embrassez-les, recevez-les avec joye, & conformez-y votre conduite. Mais quant aux autres pratiques dont le but seroit d'acquérir ce que le vulgaire appelle biens, renoncez-y pour jamais.

VENONS maintenant aux loix, & entrons en matiere par celles qui appartiennent à la Religion. Mais il faut auparavant nous rappeler nôtre nombre de cinq mille quarante ; & la multitude de divisions très-commodes pour nôtre dessein, dont il est susceptible, soit qu'on le prenne en son entier, ou qu'on n'en prenne que la douzieme partie, qui est le nombre des familles de chaque tribu, & le produit juste de vingt & un par vingt. Comme le nombre entier se divise en douze parties égales, chacune d'elles peut aussi être

divisée en douze autres. Ainsi on doit regarder chaque partie comme un don consacré à la Divinité, puisqu'elles répondent à l'ordre des mois & à la révolution annuelle de l'univers. C'est pour cette raison que toute cité est sous la direction du Dieu qui a une affinité avec elle, & qui la consacre. (9) Au reste les différens Législateurs ont fait des divisions plus ou moins justes, & ont consacré ces partages d'une manière plus ou moins heureuse. Pour nous, nous prétendons avoir préféré avec raison le nombre de cinq mille quarante, vû qu'il a pour diviseurs tous les nombres depuis l'unité jusqu'à douze, hormis onze : encore est-il très facile d'y remédier ; car si on laisse de côté deux familles sur la totalité, on aura de

(9) Ce passage assez obscur par lui-même s'explique par les principes que Platon établit ailleurs, sur-tout dans l'Epinomis & le Timée ; sçavoir que les Astres & les Planetes sont animés par autant de Génies ou Dieux subalternes, qui influent immédiatement dans le gouvernement physique & moral de cet Univers, tant pour les Etats que pour les particuliers. Ceci tient au système Théologique de cet Auteur, qui est sans contredit la partie la moins sensée de sa Philosophie, quoiqu'on y entrevoie quelque vestige de ce que l'Ecriture nous apprend sur les Anges. C'est cependant à cette partie que Plotin, Porphyre, Jamblique, sans en excepter Ficin lui-même, tout Chrétien qu'il étoit, se sont attachés de préférence.

de part & d'autre deux diviseurs exacts. (10)
Avec un peu de loisir, on peut se convain-
cre aisément de la vérité de ce que je dis.

AINSI sur la foi de cette tradition & de
ce discours, partageons nôtre Cité; don-
nons à chaque portion pour protecteur un
Dieu ou un enfant des Dieux; érigeons-leur
des autels avec tout ce qui convient à leur
culte, & que deux fois le mois on s'assem-
ble pour y faire des sacrifices; enforte qu'il
y en ait douze par an pour chaque tribu, &
douze pour les douze portions de chaque
tribu. Ces assemblées se tiendront premié-
rement en vue d'honorer les Dieux, & de la
religion: en second lieu, pour procurer la
familiarité, la connoissance, & toute sorte
de liaisons entre les citoyens: d'autant plus

(10) Il est à propos que je justifie ici le sens que j'ai
donné au texte. En divisant 5040 par 11, on a pour
quotient $458 \frac{2}{11}$. Si donc on met à part deux unités de
5040, 11 & 458 en seront les diviseurs exacts. Ainsi ce
passage ἐπὶ θάτερα γὰρ ὕλης γίνεται, δύοιν ἐξέχιν ἀπο-
νεμηθεύσαιν, signifie: car le nombre 5040 devient sain de
part & d'autre, c'est-à-dire, divisible exactement par 11
& son correspondant 458, en mettant à part deux foyers
sur la totalité. Ficin traduit: *Restituitur enim, si duæ ad
alteram partem domus accesserint.* De Serres l'a copié,
mettant seulement *instauratur*, au lieu de *restituitur*. Au
cas que le verbe ἀπονέμω n'ait point la signification que
je lui attribue ici, je ne ferois nulle difficulté de lire
ἀποτιμθεύσαιν.

que pour les mariages & les alliances, il est nécessaire de connoître la famille dans laquelle on prend une femme, la personne & la parenté de celui à qui on donne sa fille; & qu'en ces fortes de choses, on doit se faire un point capital de n'être trompé en quoi que ce soit, autant qu'il est possible. C'est pourquoi il faut, toujours dans cette même vue, établir des divertissemens & des danses entre les jeunes garçons & les jeunes filles; ce qui fournira aux uns & aux autres des raisons plausibles & fondées sur la bien-séance de l'âge, de se laisser voir & de voir les autres à découvert, autant que les bornes d'une pudeur modeste le peuvent permettre. (11)

Tout se passera sous les yeux & la direction des Présidens des Chœurs, qui de concert avec les Gardiens des loix feront ici

(11) Malgré toutes les précautions que prend ici Platon, il ne pouvoit ignorer quels excès ces fortes de divertissemens occasionnoient, & combien il étoit scandaleux que l'exercice même du culte divin donnât entrée aux plus grands désordres. Il devoit faire réflexion que les loix peuvent bien peu de chose pour arrêter le mal en ce genre; & que le plus court comme aussi le plus sage, étoit d'appliquer le remède à la source du mal, en retranchant des fêtes & des sacrifices tout ce qui pouvoit introduire la corruption des mœurs. Voyez Théodoret *Thérap. disc. 9.*

l'office de Législateurs , pour suppléer au détail que nous omettons. Car, comme nous avons dit, c'est une nécessité que le Législateur en chef omette en ce genre une foule de petits réglemens, & que ceux qui auront tous les ans occasion de s'instruire par l'expérience, fassent tous les arrangemens qu'ils jugeront à propos, corrigent, changent chaque année, jusqu'à ce que ces sortes d'institutions & d'exercices aient acquis la perfection convenable. Le terme de dix ans est, ce me semble, raisonnable & suffisant pour se donner toute l'expérience requise en ce qui concerne les sacrifices & les danses. Du vivant du Législateur, tout se réglera de concert avec lui : après sa mort, chaque corps de Magistrats fera part aux Gardiens des loix de ce qu'il jugera avoir besoin d'être rectifié dans les diverses fonctions de sa charge, jusqu'à ce qu'on ait sujet de croire que chaque chose est aussi bien réglée qu'elle puisse l'être. Alors on donnera à ces réglemens une forme immuable, s'y conformant ainsi qu'aux autres loix prescrites dès le commencement par le Législateur, auxquelles il ne faut jamais toucher sans nécessité. Si

l'on se croyoit obligé d'y faire quelque changement, on ne le fera qu'après avoir pris l'avis de tous les Magistrats & du peuple, après avoir consulté tous les oracles des Dieux, & supposé que tous y consentent : sans cela on n'y touchera point, & l'avis de celui qui s'oppose à l'innovation prevaudra toujours selon la loi.

EN quelque tems & dans quelque famille qu'un jeune homme, après avoir vû & s'être laissé voir suffisamment, croira avoir trouvé une personne à son gré, à laquelle il puisse s'unir avec décence pour avoir & élever en commun des enfans ; qu'il ait la liberté de l'épouser depuis l'âge de vingt-cinq ans jusqu'à trente-cinq. Mais auparavant qu'il apprenne comment il doit chercher celle qui lui convient. Car, comme dit Clinias, il faut mettre à la tête de chaque loi le prélude qui lui est propre. *Clinias.* Vous vous rappelez à merveille ce que j'ai dit, Etranger, & vous avez saisi à propos l'occasion de le placer dans vos discours. *L'Athén.* Vous êtes trop obligeant. Mon fils, lui dirons-nous donc, étant né, comme vous l'êtes, de parens honnêtes, il convient que vous con-

tractiez un mariage qui mérite l'approbation des personnes sages ; elles vous feront entendre qu'il ne faut point fuir l'alliance des pauvres , ni rechercher avec empressement celle des riches ; mais que tout le reste étant égal , vous devez vous attacher par préférence à ceux qui ont un peu moins de biens que vous , & en faire vos alliés : qu'une pareille conduite est également avantageuse à l'Etat & aux familles qui s'unissent par un mariage : que la vertu se trouve mille fois plus aisément dans les unions où il entre de la proportion & de l'égalité , que dans celles qu'aucun mélange ne tempere : ainsi que celui qui se connoît être d'un caractère impétueux & trop précipité dans ses démarches , doit travailler à devenir le gendre de citoyens modérés , & celui qui est né avec des dispositions contraires , s'allier avec des personnes d'un caractère propre à corriger le sien. En général la règle qu'il faut suivre en fait de mariage , est de consulter moins son goût & son plaisir particulier , que l'utilité publique. Tous se sentent portés à s'unir à ceux qui leur ressemblent le plus : d'où il arrive que dans les familles qui composent

une ville, il se trouve une étrange différence, soit pour les biens, soit pour les mœurs : de-là dans la plûpart des Etats l'inconvénient dont nous voulons préserver le nôtre.

IL est donc conforme à la raison de défendre par une loi au riche d'épouser la fille du riche, & à l'homme puissant de s'allier à une autre famille puissante, mais si nous ordonnions à ceux d'un caractère vif, de s'unir par le mariage aux personnes d'un caractère lent, & réciproquement ; outre que cela paroîtroit ridicule, il seroit à craindre que beaucoup de gens n'en fussent très-choqués. En effet il n'est point aisé à tous de concevoir que les humeurs doivent être mêlées dans un Etat, comme les liqueurs dans une coupe, où le vin versé seul pétille & bouillonne, mais corrigé par le mélange d'une autre Divinité sôbre, devient par cette heureuse alliance, un breuvage sain & modéré. (12) Tel est l'effet que produit le mélange des caractères ; mais presque personne

(12) Ceci me rappelle le beau vers de Tibulle : *mixta-
que securo est sobria lymphæ mero*. Croiroit-on que Longin, si bon juge d'ailleurs, Traité du Sublime chap. 28, reproche à Platon comme une métaphore dure & outrée, d'avoir dit que l'eau divinité sôbre corrige le vin ?

n'est capable de s'en appercevoir. C'est ce qui nous met dans la nécessité de ne point faire de loi expresse sur ce point, & d'essayer seulement auprès de nos citoyens la voye douce de la persuasion, leur insinuant de songer plutôt en mariant leurs enfans à assortir les personnes, qu'à vouloir par une avarice infatiable que les biens de fortune soient égaux de part & d'autre; & détournant par des reproches salutaires ceux qui dans le mariage n'ont en vue que les richesses, sans les contraindre par une loi écrite. Voilà ce que nous avons à dire par forme d'exhortation sur le mariage. Il faut joindre à ceci ce qui a été dit plus-haut, que chaque citoyen doit tendre à perpétuer sa nature, laissant après soi des enfans & des petits-fils qui lui succèdent dans le culte qu'il rendoit aux Dieux.

On pourroit ajouter à ce prélude bien des choses touchant le mariage & la maniere de le contracter. Si quelqu'un refuse de se soumettre à la loi, & qu'il veuille vivre dans notre ville comme un Etranger, sans alliance; si à l'âge de trente-cinq ans accomplis il n'est point marié; il payera chaque année

une amende de cent dragmes, s'il est de la première classe; de soixante & dix, s'il est de la seconde; de soixante, s'il est de la troisième, & de trente, s'il est de la quatrième. (13) Cet argent fera consacré à Junon. S'il ne paye point exactement à chaque terme, il fera condamné au décuple. L'Oeconome de la Déesse fera chargé d'exiger cette amende: s'il manque à le faire, on la levera sur ses propres biens; & dans les comptes que chacun rendra, on fera mention de cet article. Telle est l'amende pécuniaire établie contre ceux qui refuseroient de prendre aucun engagement. A l'égard des honneurs, ils n'en recevront point des citoyens plus jeunes qu'eux: aucun n'aura pour eux le moindre respect, la moindre déférence; & s'ils s'avisent de vouloir châtier quelqu'un, quiconque fera présent prendra la défense de l'attaqué, & repoussera leurs coups: bien plus, la loi déclare lâche & mauvais citoyen, celui qui ne viendra point à son secours.

Nous

(13) La proportion pour l'amende n'est point gardée à l'égard de la troisième classe: ce qui me fait soupçonner qu'il faut peut-être lire dans le Grec cinquante, au lieu de soixante.

Nous avons déjà parlé de la dot: disons encore une fois qu'exiger que les choses en ce point soient égales de part & d'autre, c'est réduire les pauvres citoyens à vieillir sans pouvoir trouver de parti ni pour eux-mêmes, ni pour leurs filles, faute de biens. (14) Nous avons pourvû d'ailleurs à ce que tous les habitans de nôtre ville eussent le nécessaire. Les femmes en feront moins insolentes, & les maris moins esclaves & moins rampans devant elles à cause de la riche dot qu'elles auroient apportée. Si l'on se conforme à ce règlement, ce sera une action louable: mais si on ne veut pas s'y soumettre, & si pour l'habillement & les meubles de la future, on donne ou l'on reçoit au-delà de cinquante dragmes pour la dernière classe, d'une mine pour la troisième, d'une mine & demie pour la seconde, & de deux mines pour la première; on payera le double au thrésor public; & ce qu'on aura donné ou reçu sera consacré à Jupiter & à Junon. Les Oeconomes des temples de ces

(14) Le texte est corrompu en cet endroit: j'ai suivi la leçon indiquée à la marge de l'édition d'Henri-Etienne. Ficini & de Serres sont intelligibles, & ne se sont probablement pas entendus eux-mêmes en traduisant ceci,

Dieux auront soin de lever cet argent, comme nous avons dit que devoient faire les Oeconomés du temple de Junon à l'égard de ceux qui ne se marient point : & s'ils ne le font pas, ils payeront cette amende de leur argent.

LES cautions valables pour la promesse de mariage font, en premier lieu celle du pere, ensuite celle de l'ayeul, puis celle des freres nés du même pere. Si l'on n'a aucun parent du côté paternel, les cautions du côté de la mere feront valables dans le même ordre. Et si par un accident extraordinaire on avoit perdu tous ses parens, alors les alliés les plus proches avec les tuteurs feront reçus à caution.

QUANT aux fiançailles & aux autres cérémonies qui doivent précéder, accompagner ou suivre les noces, chacun doit se persuader qu'il ne peut mieux faire que de consulter là-dessus les interprètes de la Religion, & d'exécuter de point en point ce qu'ils auront réglé. L'époux & l'épouse ne pourront inviter au festin de noces, chacun plus de cinq de leurs amis ; ils n'y inviteront aussi qu'un égal nombre de parens & d'al-

liés. (15) Que la dépense soit proportionnée aux revenus d'un chacun ; & qu'elle n'excede pas une mine pour ceux de la première classe, une demi-mine pour ceux de la seconde , & ainsi de suite en diminuant jusqu'à la dernière classe. Si l'on se soumet à cette loi, on n'aura que des éloges à attendre. Mais quiconque refusera de s'y conformer , les Gardiens des loix le puniront sévèrement, comme un homme qui n'a nulle idée des bienfécances, & des loix établies par les Muses qui président aux mariages.

OUTRE qu'il est indécent de boire jusqu'à s'enyvrer, si ce n'est dans les fêtes du Dieu qui nous a fait présent du vin, (16) cela est encore dangereux, sur-tout pour les personnes qui songent actuellement au mariage. L'époux & l'épouse ne sçauroient apporter trop de présence d'esprit à un engagement, qui les fait passer à un état de vie tout différent du précédent. De plus, il est très-impor-

(15) Ce règlement est conforme à celui des Jasiens, qui ne permettoit pas d'inviter au repas de noces plus de dix hommes & de dix femmes. *Fragmens d'Héraclide.*

(16) M.^e Bossuet blâme avec raison cet endroit de Platon dans son Histoire universelle. *Le plus grave des Philosophes*, dit-il, *défend de boire avec excès, si ce n'est dans les fêtes de Bacchus, & à l'honneur de ce Dieu.*

tant que les enfans soient engendrés de parens sôbres & maîtres de leur raison. Or on ne peut sçavoir dans quel jour ou dans quelle nuit l'enfant sera conçu avec la coopération de Dieu. Outre cela il ne faut point que l'on fasse usage du mariage, lorsque l'yvresse met le corps dans un état de dissolution; mais que la conception se fasse avec consistance, stabilité, & tranquillité. L'homme yvre, dont l'ame & le corps sont livrés à une espece de rage, n'est point maître de ses mouvemens ni de son action. En cet état il n'est point propre à engendrer; & il ne peut avoir que des enfans mal formés, sans consistance, sans droiture, soit pour l'esprit, soit pour le corps. (17) Par conséquent il faut pendant le cours de l'année ou même de la vie, mais sur-tout tandis qu'on est dans le cas d'avoir des enfans, être extrêmement sur ses gardes, & ne rien faire, autant qu'il se pourra, qui nous expose à la maladie, ou qui tienne du libertinage & de l'injustice; parce que c'est une nécessité que

(17) Plutarque tom. 2. pag. 1. dit que l'enfant engendré dans l'état d'yvresse est sujet au vin & à des aliénations d'esprit.

la disposition où l'on se trouve alors, passe & s'imprime dans le corps & dans l'ame des enfans, & qu'ils naissent avec bien plus de défauts. Mais c'est principalement le premier jour & la premiere nuit des noces, qu'on doit s'abstenir de tout excès. En effet la Divinité qui préside au commencement de nos actions, les fait réussir, lorsqu'à chacune de nos entreprises nous lui rendons les honneurs qu'elle mérite.

QUE celui qui se marie se mette dans l'esprit que, des deux maisons qu'il a dans son héritage, une est destinée à la naissance & à l'éducation de ses enfans; & qu'il doit se séparer de son pere & de sa mere, pour aller y célébrer ses noces, y faire sa demeure, y vivre lui & sa famille : d'autant plus que dans l'amitié, le desir qui naît de l'absence rend les liaisons plus fortes & l'union plus intime : au lieu que le dégoût suit de près un commerce assidu, qu'une séparation de quelque tems ne rend pas plus piquant; d'où il arrive qu'on est bientôt rassasié de se voir, & qu'on se détache insensiblement l'un de l'autre. Par cette raison, le nouvel époux laissant à ses pere & mere & aux parens de

sa femme la maison qu'ils occupent, se retirera avec elle dans une autre, comme dans une colonie : là occupés du plaisir de se voir mutuellement, ils engendreront & élèveront des enfans, transmettant à d'autres le flambeau de la vie qu'ils ont reçu de leurs parens, & observant religieusement le culte des Dieux tel que la loi le prescrit.

Voyons présentement quelles sont les possessions que l'on doit avoir pour l'entretien honnête d'une famille. Il n'est pas difficile d'imaginer la plûpart des choses dont on a affaire, & l'acquisition n'en est sujette à aucun inconvénient : mais l'article des esclaves est embarrassant à tous égards. La raison qu'on en apporte est vraie en un sens, & ne l'est point en un autre : car on parle d'ordinaire des esclaves d'une manière qui prouve à la fois l'utilité & le danger d'en avoir. *Mégille*. Comment entendez-vous ceci ? Nous ne comprenons point, Etranger, ce que vous voulez dire. *L'Athén*. Je n'en suis pas surpris, mon cher Mégille : parce que s'il y a quelque difficulté à justifier ou à condamner l'usage des Esclaves, tel qu'il est établi chez les autres peuples de la Grèce,

cette difficulté est incomparablement plus grande au fujet des Ilotes de Lacédémone : car l'embarras est moindre par rapport aux Mariandyniens esclaves des habitans d'Héraclée, & à ceux de Thessalie appelés Péneftes. (18) Lorsque je jette les yeux sur ce qui se passe là & ailleurs au fujet des esclaves, je ne fais que régler touchant leur possession.

QUANT à ce que je viens de dire à ce propos comme en passant, & qui vous a donné lieu de me demander une explication de ma pensée, voici ce que c'est. Nous savons qu'il n'est personne qui ne dise qu'un esclave fidele & affectionné est un bien dont on ne peut se passer : qu'en plusieurs rencontres il s'en est trouvé sur la vertu desquels on pouvoit compter plus sûrement que sur celle d'un frere ou d'un fils, qui ont sauvé

(18) Sur les Mariandyniens voyez Strabon livre 12, & Pausanias dans les Eliaques vers la fin. L'Héraclée dont il s'agit ici étoit bâtie sur le Pont Euxin ; elle avoit été fondée par les habitans de Mégare. Strabon parle aussi des Péneftes au même endroit, & Suidas plus au long au mot *Penestæ*. Aristote Polit. 2. chap. 9. explique pourquoi les Ilotes se sont révoltés souvent contre les Spartiates, les Péneftes contre les Thessaliens, & jamais les Périœciens contre les Crétois. Jetez aussi un coup d'œil sur les versions de Ficin & de Serres en cet endroit.

à leurs maîtres la vie, les biens & toute leur famille : nous ſçavons , dis-je , qu'on parle ainſi des eſclaves. *Mégille*. Cela eſt vrai. *L'Athén*. On dit auſſi d'un autre côté qu'il n'y a aucun fond à faire ſur un eſclave, que ſon ame n'eſt capable d'aucun ſentiment vertueux , & qu'un homme ſenſé n'y mettra jamais ſa confiance. C'eſt ce que le plus ſage des Poètes nous donne à entendre , lorsqu'il dit que *Jupiter prive de la moitié de leur intelligence ceux qui ſont réduits à l'eſclavage*. Suivant que leur eſprit eſt affecté de ces ſentimens contraires, les uns ne ſe fiant nullement à leurs eſclaves, les traitent comme des bêtes féroces , & à force de coups de fouet & d'étrivieres, rendent leur ame non ſeulement trois fois , mais vingt fois plus eſclave : les autres tiennent une conduite toute oppoſée. *Clinias*. Je le crois.

MAIS puiſque les hommes peuvent & agiſſent ſi diverſement à cet égard, quel parti faut-il que nous prenions , Etranger, dans nôtre nouvelle colonie par rapport à l'acquiſition des eſclaves & à la façon de les gouverner ? *L'Athén*. Ce que nous ferons, mon cher *Clinias* ? L'homme étant un animal

difficile à manier , & paroissant se prêter avec une peine infinie à cette distinction de libre & d'esclave , de maître & de serviteur , introduite par la nécessité ; il est évident que l'esclave est un meuble bien embarrassant. L'expérience l'a fait voir plus d'une fois ; & les fréquentes révoltes arrivées chez les Messéniens , les maux auxquels sont sujets les Etats où il y a beaucoup d'esclaves parlans la même langue , & encore ce qui se passe en Italie , où des serfs vagabonds remplissent tout de vols & de brigandages , tout cela ne le prouve que trop. Lors donc qu'on vient à faire là-dessus des réflexions , il n'est pas surprenant qu'on soit incertain du parti qu'on doit prendre. Je ne vois que deux expédiens : le premier , de ne point avoir d'esclaves d'une seule & même nation , mais autant qu'il est possible , qui parlent entre eux différentes langues , si l'on veut qu'ils portent plus aisément le poids de la servitude : le second , de les bien traiter , non seulement pour eux-mêmes , mais encore plus pour ses intérêts. Ce bon traitement consiste à n'avoir jamais envers eux de manières hautaines & mépri-

fantas , & à être , s'il se peut , plus équitables vis-à-vis d'eux , qu'à l'égard de nos égaux. En effet c'est sur-tout dans la manière dont on en use avec ceux qu'on peut maltraiter impunément , que l'on fait voir si on aime naturellement & sincèrement la justice , & si on a une véritable haine pour tout ce qui porte le caractère de l'injustice. Ainsi l'on a droit d'attendre les fruits de la plus sublime vertu , de celui qui par rapport aux mœurs & aux actions de ses esclaves , n'a rien à se reprocher de criminel ou d'injuste. On peut porter le même jugement avec autant de raison sur la conduite que tient tout maître , tout tyran (19) , en général tout supérieur envers ceux qui lui sont soumis. Quand un esclave a manqué , il faut le punir , & ne pas s'en tenir à de simples avis , comme on feroit à l'égard d'une personne libre ; ce qui le rendroit plus insolent.

(19) Ce mot ne se prend pas toujours en mauvaise part : il signifie ici & en plusieurs autres endroits un Monarque absolu. C'est même la première acception de ce terme , qui n'a été détourné depuis à un autre sens , qu'à l'égard de ceux qui s'étoient emparés du Gouvernement dans les Républiques , & s'y maintenoient par la force. Quant à la signification que lui donnent les modernes , en traitant de Tyran un Roi légitime qui vexe & opprime ses sujets , elle a été inconnue à toute l'antiquité.

Quelque chose qu'on ait à lui dire, il faut toujours prendre un ton de maître, & ne jamais se familiariser avec ses esclaves, soit hommes, soit femmes. Ceux qui tombent dans ce défaut, & qui ont pour eux des ménagemens déplacés, affoiblissent leur autorité, & leur rendent l'obéissance plus pénible. *Clinias*. Rien de plus sensé que ce que vous dites.

L'ATHÉN. Après que chacun aura un nombre suffisant d'esclaves, dressés à tous les services qu'on peut exiger d'eux; il fera tems de tracer par forme de discours le plan des habitations. *Clinias*. Sans doute. L'ATHÉN. Il me paroît même que, dans une Cité toute nouvelle, & déserte depuis longtems, il ne s'agit pas moins que de bâtir tout de fond en comble, à commencer par les temples & les murs de la ville. Nous aurions dû traiter cette matiere avant celle des mariages, mon cher *Clinias*: mais comme les choses ne s'exécutent ici qu'en paroles, rien ne nous empêche d'en parler à présent: lorsqu'elles s'exécuteront en effet, alors avec l'aide de Dieu, nous penserons aux maisons avant que de penser aux mariages, & nous

donnerons à cet article comme aux autres toute sa perfection. Bornons-nous pour le présent à en tracer un modele en peu de mots. *Clinias*. J'y consens. *L'Athén.* Les temples feront donc construits autour de la place publique, & toute la ville bâtie en cercle sur un lieu élevé, tant pour la sûreté que pour la propreté. Près des temples sera la demeure des Magistrats, & les tribunaux où ils recevront les plaintes des citoyens & leur rendront la justice; ils regarderont ces lieux comme très-sacrés, & à raison de leurs fonctions qui sont saintes, & à raison de la sainteté des Dieux qui y habitent; sur-tout les tribunaux où doivent se juger les causes de meurtre, & les autres crimes qui méritent la mort.

A L'ÉGARD des murailles de la ville, Mégille, je ferois assez de l'avis de Sparte, de les laisser dormir couchées en terre, & de ne point les relever: (20) en voici les raisons. Je ne trouve rien de plus beau que ce qu'on dit à ce sujet en langage poétique,

(20) Longin chap. 3. critique cette métaphore: il a quelque raison, & on la passeroit difficilement ailleurs que dans un entretien.

qu'il vaut mieux que les murs des villes soient d'airain & de fer, que de terre. De plus, pour ce qui nous regarde en particulier, ce feroit nous exposer à la risée des gens sensés, si après avoir envoyé chaque année des jeunes gardes sur les frontieres de l'Etat, pour y faire des fossés, des retranchemens, & y construire des tours, afin d'arrêter l'ennemi & l'empêcher de mettre le pied sur nos terres; nous allions fermer notre ville d'une enceinte de murailles, qui outre qu'elle feroit nuisible à la santé des habitans, produiroit dans leur ame une certaine habitude de lâcheté, les invitant à s'y réfugier, au lieu de faire tête à l'ennemi: enforte que nous ne serions plus redevables du salut de l'Etat à la garde chargée de veiller nuit & jour pour lui; mais à des murailles & à des portes, dans la pensée que dormant tranquillement à leur abri, nous y trouverons notre sûreté: comme si nous étions nés pour croupir dans le repos, & ne faisant pas réflexion que le repos est véritablement le fruit du travail, au lieu qu'une molle & honteuse oisiveté engendre d'ordinaire à son tour les travaux. Mais enfin si

L'on ne peut absolument se passer de murailles, il faut dès le commencement disposer de telle sorte les maisons des particuliers, que toute la ville ne fasse qu'un mur continu, & qu'étant toutes de même hauteur & sur un même plan, elles soient aisées à défendre par toutes les avenues. Ce seroit en effet un beau spectacle, qu'une ville qu'on prendroit à la vue pour une seule maison, & la garde en seroit infiniment plus facile & plus sûre.

TANDIS qu'on bâtit la ville pour la première fois, le soin de donner aux maisons cette forme, appartiendra principalement aux particuliers qui doivent les occuper. Les Ediles se chargeront d'y avoir l'œil, contraignant par la force & les amendes ceux qui refuseroient d'obéir. Ce sera encore à eux d'entretenir la propreté dans les différens quartiers de la ville, & d'empêcher qu'aucun citoyen, soit en bâtissant, soit en creusant, n'empiete sur les lieux publics. Ils auront soin aussi de procurer un écoulement facile aux eaux de pluie: en un mot leur attention s'étendra à tous les endroits destinés à être habités, tant au dedans de la

ville qu'au dehors. Les Gardiens des loix instruits par le besoin & l'usage, feront sur toutes ces choses, dans le détail desquelles il est impossible au Législateur d'entrer, les réglemens qu'ils jugeront nécessaires.

MAINTENANT que tous ces édifices, tant ceux de la place publique que les autres, sont construits; que les lieux d'exercices, les Ecoles, les Théâtres sont prêts, & n'attendent que des élèves & des spectateurs; reprenons la suite de nos loix, & voyons ce qui vient après le mariage. *Clinias*. Sans doute. *L'Athén*. Supposons que les mariages sont déjà faits, mon cher *Clinias*. Il faut présentement régler la manière dont le nouvel époux & la nouvelle épouse vivront ensemble au moins la première année avant qu'ils aient des enfans, & cela dans une ville qui doit se distinguer entre la plupart des autres villes. Ce que nous avons à dire sur ce sujet, n'est point l'article le plus facile de nôtre législation: & quelque difficulté que nous ayons déjà éprouvée sur plusieurs autres points, la plupart de nos citoyens auront encore plus de répugnance à se soumettre à celui-ci. Toutefois, mon cher *Cli-*

nias, il faut dire fans balancer ce que nous jugeons conforme à la droite raison & à la vérité. *Clinias*. Sans contredit. *L'Athén*. Ce feroit une erreur de penser qu'il fuffit de faire des loix fur ce qui appartient aux actions publiques & à l'ordre commun, fans qu'il faille defcendre jufque dans le domeftique, pour y régler du moins certains points importans : qu'on doit laiffer à chacun la liberté de vivre à fa guife dans l'intérieur de fa famille, qu'il n'eft pas befoin que tout foit fousmis à des réglemens; & de croire qu'en abandonnant ainfi les citoyens à eux-mêmes dans les actions privées, ils n'en feront pas pour cela moins exacts obfervateurs des loix en ce qui eft commun & public.

A QUOI tend ce préambule ? Le voici. Nous voulons que les nouveaux mariés prennent leurs repas dans les falles à manger communes ni plus ni moins qu'avant leur mariage. Ce règlement parut fans doute étrange la premiere fois qu'il fut porté en Crete & à Sparte, foit que la guerre, comme il y a apparence, ait contraint d'en faire une loi, ou bien quelque autre accident
de

de cette nature , qui avoit réduit vôtre pays à un petit nombre d'habitans. Mais après qu'on eut effayé de cette vie commune , & qu'on eut été forcé de la pratiquer , on jugea qu'elle étoit d'une utilité merveilleuse pour le maintien des loix ; & cet usage s'est établi chez vous de cette maniere. *Clinias.* Cela est vraisemblable. *L'Athén.* Ce que je viens de dire , qu'il dut paroître étrange alors , & que ce ne fut pas fans crainte qu'on le propofa à quelques-uns , n'auroit plus lieu aujourd'hui , & le Légiflateur ne trouveroit pas les mêmes difficultés à vaincre. Mais le point qui coûteroit beaucoup à propofer , & encore plus à faire exécuter , eft celui qui tient au précédent & produiroit d'excellens effets s'il étoit en vigueur ; mais qui par malheur n'est établi nulle part , & faute duquel le Légiflateur , pour me fervir de l'expreflion des enfans en jouant , eft prefque réduit à donner des coups dans le feu. (22), & à faire mille autres chofes femblables qui n'aboutiffent à rien. *Clinias.* Etranger , quel

(22) Nous difons dans le même fens , donner des coups dans l'eau.

est donc ce point dont vous avez envie de parler & que vous paroissez avoir tant de peine à dire ? *L'Athén.* Vous allez l'entendre, & je ne veux pas vous tenir plus longtems en suspens inutilement.

Tout ce qui se fait dans un Etat selon l'ordre, & sous la direction de la loi, est pour lui la source d'une infinité de biens : Au contraire ce qui n'est pas réglé ou ce qui l'est mal, fait tort à la plupart des autres réglemens les plus sagement établis. Nous en avons la preuve dans la chose même dont nous parlons. Chez vous, Mégille & Clinias, les repas en commun par rapport aux hommes ont été fort bien réglés ; &, comme je l'ai dit, d'une manière surprenante, à la suite de quelque fatale nécessité. Mais on n'a point songé à étendre la même loi aux femmes ; en quoi l'on a fait une faute : & on n'a point encore mis au jour le réglemeut qui les assujettit à la vie commune. Ce sexe d'un caractère bien différent du nôtre, est, à raison même de sa foiblesse, plus porté à se cacher & à agir par des voyes détournées. C'est pourquoi le Législateur voyant qu'il étoit plus

difficile de le foumettre à l'ordre, a eu tort de se relâcher en ce point, & de le laisser libre. La négligence sur cet objet en a fait négliger beaucoup d'autres, qui iroient mieux qu'ils ne vont aujourd'hui, s'ils avoient été réglés par des loix. Ne prescrire aucun ordre aux femmes pour leur conduite, n'est pas seulement, comme on le pourroit croire, laisser l'ouvrage à demi imparfait: le mal va bien au delà, & d'autant plus loin que ce sexe a moins de disposition que le nôtre à la vertu. Il est donc plus avantageux pour le bien public, de revenir sur ce point, de réparer le défaut de cette omission, & de prescrire en commun aux hommes & aux femmes les mêmes exercices. Mais aujourd'hui les choses sont disposées si peu favorablement à cet égard, que dans les autres lieux & les autres Cités où les repas en commun n'ont jamais été établis, la prudence ne permet pas même d'en faire mention. Comment donc ne s'y rendroit-on pas ridicule, si on entreprenoit d'assujettir les femmes à manger & à boire en public. Il n'est rien au monde que ce sexe portât plus impatiem-

ment. Accoutumé qu'il est à une vie timide & retirée, il n'est point de résistance qu'il n'oppose au Législateur, qui voudra le produire de force au grand jour, & à la fin son opiniâtreté l'emportera.

AINSI par les raisons que je viens de dire, la seule proposition de ce projet, quelque raisonnable qu'il soit, ne seroit écoutée nulle part ailleurs, & y exciteroit de grandes clameurs : Mais ici peut-être s'y prêteroit-on. Si vous jugez à propos que ce plan de Législation ne reste point imparfait, du moins en paroles, je vais vous exposer combien cet établissement seroit utile & convenable, pourvû que vous vouliez m'écouter : sinon, passons à d'autres choses.

Clinias. Etranger, nous souhaitons ardemment de vous entendre là-dessus *L'Athén.*

Vous allez être satisfaits. Ne soyez pas surpris au reste si je reprends la chose d'un peu loin : nous avons du loisir ; rien ne nous presse, ni ne nous empêche d'examiner à fond la matiere des loix. *Clinias.* Vous avez raison.

L'ATHÉN. Remontons par conséquent à ce qui a été dit dès le commencement. Il

est nécessaire que chacun comprenne , ou que le genre humain n'a jamais commencé & ne finira jamais , mais qu'il a existé & existera toujours ; ou du moins que son origine va se perdre dans des tems si reculés , qu'il est presque impossible d'en assigner l'époque. *Clinias*. Il est vrai. *L'Athén*. N'est-il pas naturel de croire que dans cet intervalle immense , il y a eu une infinité d'Etats fondés & détruits , des usages de toutes les sortes , les uns pleins de sagesse , les autres pleins de désordre , mille coutumes différentes par rapport au boire & au manger dans tous les lieux du monde ; sans parler de je ne sçais combien de révolutions dans les saisons , qui ont dû causer des altérations de toute espece dans la nature des animaux ? *Clinias*. Sans contredit. *L'Athén*. Ajouterons-nous aussi foi à ce qu'on dit qu'il y a eu un tems où la vigne jusqu'alors inconnue , a commencé d'être ? J'en dis autant de l'olivier , & des présens de Cérès & de Proserpine , présens qu'elles ont fait aux hommes par le ministère de Triptoleme. Ne croyez-vous pas qu'avant que ces alimens fussent connus , les

animaux se dévoroient les uns les autres , comme ils font encore aujourd'hui ? *Clinias*. Oui. *L'Athén*. Nous voyons même que la coutume de facrifier des hommes s'est conservée jusqu'à nos jours en plusieurs contrées : comme au contraire nous apprenons qu'en d'autres pays on n'osoit pas même toucher à la chair de bœuf ; on n'immoloit point d'animaux sur les autels des Dieux , on se contentoit de leur offrir des gâteaux , des fruits enduits de miel , & d'autres dons purs ; on s'abstenoit de l'usage de la chair , ne croyant pas qu'il fût permis d'en manger , ni de fouiller de sang les autels des Dieux : en un mot que la vie de ces tems-là ressembloit à celle qui nous est représentée dans les Myſteres d'Orphée , & qu'on se nourriſſoit de ce qui est inanimé , s'interdifant absolument tout ce qui a vie. *Clinias*. C'est en effet ce qu'on raconte , & il y a en ce récit beaucoup de vraisemblance.

L'ATHÉN. On me demandera peut-être où j'en veux venir avec un discours amené de si loin. *Clinias*. Cette reprise, Etranger , est faite à propos. *L'Athén*. Hé

bien, mon cher Clinias, je vais vous expliquer, si je puis, toute la suite de ce discours. *Clinias*. Parlez. *L'Athén*. Je vois qu'à l'égard des hommes tout se réduit à trois sortes de besoins & de desirs, que du bon usage de ces besoins naît la vertu, & le vice de l'usage contraire. Les deux premiers sont ceux du boire & du manger; ils naissent avec nous, & produisent dans tout animal un certain appétit naturel, plein d'impétuosité, incapable d'écouter quiconque diroit qu'il faut faire autre chose que de contenter l'inclination & le desir qui nous portent vers ces objets, & se délivrer en toute rencontre du tourment qui nous presse. Le troisieme & le plus grand de nos besoins, comme aussi le plus vif de nos desirs, est celui de la propagation de notre espece: il ne se déclare qu'après les autres; mais à son approche l'homme est saisi des accès d'une fièvre ardente, qui le transporte hors de lui-même, & le brûle avec une extrême violence. Telles sont nos trois maladies, qui nous poussent vers ce qu'on appelle le plaisir, & qu'il nous faut tourner à la vertu, essayant de les

contenir, d'en éteindre l'ardeur, & d'en arrêter le cours, par les trois plus puissans remedes, qui sont la crainte, la loi & la droite raison, auxquels il faut joindre le secours des Muses & des Dieux qui président à la Gymnastique.

APRÈS le mariage mettons donc la naissance des enfans, & ensuite leur nourriture & leur éducation. En gardant cet ordre nos loix se formeront peu-à-peu, & leur progrès nous conduira insensiblement aux repas en commun. Quand nous en serons venus là, regardant les objets de plus près, peut-être verrons-nous mieux si cette vie commune ne doit avoir lieu que pour les hommes, ou s'il y faut comprendre les femmes. Nous mettrons aussi à leur place naturelle les articles qui doivent précéder ceux-ci, & qui n'ont pas encore été réglés: & comme je disois tout-à-l'heure, nous verrons les objets d'une manière plus distincte, & nous porterons sur chacun des loix plus propres & plus convenables.

Clinias. Vous avez raison. *L'Athén.* Ainsi conservons dans notre mémoire ce qui vient d'être dit: car peut-être aurons-nous be-

soin de tout cela dans la fuite. *Clinias*. De quoi faut-il conserver le souvenir? *L'Athén*. Des trois choses que nous avons désignées par les noms de manger, de boire, & de pente vers la propagation de l'espece. *Clinias*. Nous ne les oublierons pas, Etranger. *L'Athén*. Fort bien.

REVENONS aux nouveaux mariés : enseignons-leur comment ils doivent se comporter dans l'usage du mariage, & ajoutons des menaces en forme de loix pour ceux qui mépriseroient nos avis. *Clinias*. Comment! *L'Athén*. Il faut que l'époux & l'épouse se mettent dans l'esprit qu'ils doivent, autant qu'il dépend d'eux, donner à la République les enfans les mieux faits pour le corps & pour l'ame. Or dans les actions que les hommes font en commun, si chacun est attentif à soi-même & à ce qu'il fait, l'ouvrage ne peut manquer d'être beau & parfait : le contraire arrive, lorsqu'on n'a pas cette attention, ou qu'on n'est pas en état de l'avoir. Que le mari s'occupe donc sérieusement de sa femme & de la production des enfans; que la femme en fasse autant de son côté; sur-tout pen-

dant le tems où ils n'auront encore eu aucun fruit de leur mariage. Nous choifirons pour veiller là-deffus un nombre de femmes plus ou moins grand, à qui les Magistrats donneront leurs ordres à ce fujet, quand ils jugeront à propos. Elles s'affembleront tous les jours dans le temple de Lucine, jufqu'à la troifieme partie du jour : là elles fe feront part réciproquement de la négligence qu'elles auront remarquée dans ceux des maris ou des femmes qui donnent des enfans à l'Etat, à s'acquitter des devoirs qui leur ont été prefcrits dans les facrifices & les cérémonies du mariage.

L'ESPACE du tems où les époux feront des enfans, & où l'on veillera fur eux à cet égard, fera de dix ans; on ne l'étendra point au delà, lorsque le mariage aura été fécond. Ceux qui durant cet intervalle n'auroient point eu d'enfans, feront feparés pour le bien commun de l'un & de l'autre, après qu'on aura pris l'avis de leurs parens & des matrones préposées à ce fujet. S'il s'éleve quelque doute fur ce qui est convenable & avantageux au mari

ou à la femme, on prendra pour juges dix d'entre les Gardiens des loix, & l'on s'entendra à leur décision. Les matrones feront chargées aussi de visiter les jeunes mariés qui se comporteroient mal, & d'employer successivement la douceur & les menaces pour les tirer du désordre où l'ignorance les a engagés. Si elles ne peuvent y réussir, elles porteront leurs plaintes aux Gardiens des loix, qui rangeront les coupables à leur devoir. Au cas qu'eux-mêmes n'en viennent point à bout, ils les dénonceront au Public, en affichant leur nom, & protestant avec serment qu'ils n'ont pu corriger tel ou tel citoyen. Celui dont le nom aura été ainsi affiché, sera déclaré infame à moins qu'il ne convainque en justice ses accusateurs de faux: il sera dépouillé du droit d'assister aux noces, & aux sacrifices pour la naissance des enfans: (23) s'il ose s'y présenter, le premier venu pourra le frapper impunément. La même

(23) Le mot *σπιτελειῶσις* dont se sert Platon, signifie proprement le dernier sacrifice que l'on fait, pour mettre le sceau aux sacrifices précédens, & suppléer à ce qui a pu y manquer. Voyez Suidas au mot *σπιτελειῶν*.

me chose aura lieu à l'égard des femmes : elles ne pourront paroître en public avec les personnes de leur sexe, n'auront aucune part aux honneurs, & seront exclues des cérémonies pour les noces & la naissance des enfans, s'il leur arrive d'être dénoncées publiquement pour une pareille faute, & qu'elles ne puissent se justifier.

Si un homme, après avoir eu des enfans selon les regles prescrites par les loix, a affaire à une autre femme pour qui le terme de l'usage du mariage n'est point expiré, ou une femme à un autre homme, ils seront soumis aux mêmes peines que les précédens. Qu'on accorde toute sorte de distinctions aux époux qui se comportent sagement : qu'on les refuse à ceux qui se conduiront mal, ou plutôt qu'on les couvre d'ignominie. Tandis que le plus grand nombre se tiendra à cet égard dans les bornes du devoir, le Législateur gardera le silence. Mais si le contraire arrive, il portera des loix conformément à ce qu'on vient de dire.

La première année étant pour chacun le commencement de la vie, il est nécessaire

de la marquer dans les chapelles domestiques, tant pour les garçons que pour les filles. On inscrira aussi dans chaque fratrie sur une muraille blanche le nombre des Magistrats dont on tiendra compte pour le calcul des années. Dans chaque fratrie encore, à mesure qu'on écrira par ordre les noms des vivans, on effacera ceux des morts. Les filles pourront se marier depuis seize ans jusqu'à vingt ; c'est le plus long terme qu'on puisse leur accorder : & les garçons depuis trente jusqu'à trente-cinq. (24) Pour ce qui est des charges, les femmes ne pourront y entrer qu'à quarante ans, & les hommes qu'à trente. Les hommes porteront les armes depuis vingt ans jusqu'à soixante : & si dans quelques occasions on se croit obligé d'employer les femmes à la

(24) Un peu plus haut dans ce même livre Platon avance jusqu'à 25 ans l'âge du mariage pour les garçons. Aristote Polit. 7. chap. 16. en fixe le tems pour les filles à 18 ans, & pour les garçons à 37 ou environ. On peut en voir les raisons chez lui, tous ces arrangemens au reste ont bien des inconvéniens : un des plus remarquables est que Platon n'accordant aux époux l'usage du mariage que pour dix ans, le mari est réduit à la continence à 40 ou 45 ans au plus tard & la femme à 30 ou même à 26 : ce qui les expose à de grands crimes, si violant la loi ils veulent paroître l'observer.

guerre, on ne les enrollera qu'après qu'elles auront cessé d'avoir des enfans ; elles serviront jusqu'à l'âge de cinquante ans ; & on aura l'attention de ne leur ordonner rien qui ne soit proportionné à leurs forces & bienfaisant à leur sexe.

FIN DU TOME PREMIER.



C A T A L O G U E

de livres qu'on trouve

Chez MARC-MICHEL REY.

- A** Brégé Chronologique de l'Histoire du Nord, par la Combe, 2 vol. 8vo. *Amst.* 1762. 88 feuilles. *f* 4:-
- des Principes de la Grammaire Française, par Restaut, 8vo. *Amst.* 1760. 11 feuilles. 10 *sols*.
- Accord parfait de la Nature, de la Raison, de la Révélation & de la Politique, gr. 12. 2 vol. *Cologne* 1753.
- Alcibiade (le premier) de Platon, par le Febre, 8vo. *Amst.* 1766.
- Antiquité dévoilée par ses usages, ou Examen critique des principales opinions, Cérémonies & Institutions Religieuses & Politiques des différens Peuples de la Terre; par feu Mr. Boulanger, 3 vol. 8vo. 1768. *f* 3: 15.
- idem — 4. 1 vol. à *f* 4: 10.
- Bible (la Ste.) avec un Commentaire littéral, composé de notes choisies & tirées de divers Auteurs Anglois, 4. 5 vol. *Amst.* 1742. 1761. 508 $\frac{1}{2}$ feuilles, 1 Portrait, 9 Cartes. 20 Vignettes, 2 planch. *f* 35.
- Bibliothèque de Campagne ou les Amusemens du Cœur & de l'Esprit, gr. 12. 12 vol. *Amst.* 234 feuilles, *f* 12.
- les figures séparément au nombre de 24 à *f* 6:-
- Cahiers de Mathématiques à l'usage des Officiers de l'Ecole royale d'Artillerie de Strasbourg, 4. 2 vol. *fig.* *Amst.* 1758. 95 feuilles 102 planches, *f* 10:-
- Cabinet des Fées contenant tous leurs ouvrages, 12. 8 vol. en 14 parties *fig.* *Amst.* 1754. 135 feuilles, 39 planches, 26 Vignettes, *f* 10:-
- Connoissance (Traité de la) de soi-même, par Jean Maçon, traduit de l'Anglois, par Jaques Abel Brunier, 8vo. 1 vol. *Amst.* 1765. 25 feuilles, à *f* 1: 10.
- Considérations sur les Corps Organisés, par C. Bonnet, gr. 8vo. 2 vol. *Amst.* 1769. à *f* 2:-
- sur le Gouvernement de France, par d'Argenson, gr. 8vo. *Amst.* 1764.
- Contemplation de la Nature, par C. Bonnet, gr. 8vo. 2 vol. *Amst.* 1769. à *f* 2:-
- Contes des Génies, ou les Charmantes Leçons d'Horam fils d'Asmar, traduits de l'Anglois, 8vo. 3 vol. 12 parties, *Amst.* 1766. avec 13 planches, *f* 3: 15.
- Dictionnaire d'Anecdotes & faits singuliers, 8vo. 2 vol. *Amst.* 1767. *f* 2:-

- Dictionnaire Portatif des Arts & Métiers, 8vo. 2 vol.
Amst. 1767.
 — (Supplément au) de Bayle ou Dictionnaire de
 Chauffepié, fol. 4 vol. *Amst.* f 40:-
 — de Boyer, Anglois François & François Anglois,
 4, 2 vol. *Lyon.* 1768.
 — du Citoyen ou abrégé historique & pratique du
 Commerce contenant ses principes, le droit public de
 l'Europe relativement au Négoce: &c. 8vo. 2 vol.
Amst. 1762. 38 feuilles. f 2:-
 — Géographique de la Martinicre, fol. 9 vol. 1739.
 — d'Histoire naturelle, par Valmont de Bomare, 8vo.
 5 vol. *Paris*, 1765.
 — de Musique, par J. J. Rousseau, gr. 12. 2 vol. fig.
Amst. 1768. à f 4: 10.
 Essay sur l'Amérique. 4. 1 vol. *Amst.* 1767, f 6:-
 — dito — 12, 5 vol. f 5:-
 — Analitique sur les facultés de l'Ame, par Bonnet, 4.
Copenhagen, 1760.
 Essay de Pnychologie ou Considérations sur les Opérations
 de l'ame. gr. 12. *Londres* 1755.
 Héloïse (nouvelle) édition originale, 6 vol. avec fig. 1761.
 Henriette, roman traduit de l'Anglois, 2 vol. gr. 12.
Amst. 1760. 32 $\frac{1}{2}$ feuilles, f 2:-
 Histoire d'Epaminondas, 8vo. *Leide* 1741.
 — de Gustave Adolphe, 4 vol. gr. 12. 1764. 77 $\frac{1}{2}$
 feuilles. 5 Planches de différente grandeur & titre
 rouge. f 5:-
 — Naturelle, générale & particuliere du Cabinet du
 Roi, par Mrs. de Buffon & d'Aubenton, gr. 4. 15 vol.
 fig. *Paris*.
 — idem --- gr. 12. 31 vol. fig. Complet.
 Journal des Scavans depuis son commencement en 1665.
 jusqu'en 1753. en 170 vol. *Amst.* fig.
 — Table Générale des 170 Vol. 2 vol. 12. f 10: 10.
 Mélanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie par
 d'Alembert. 12. 5 vol. *Amst.* 1760--1767. f 5: 5.
 Mémoires sur les Désfrichemens, par le Marquis de Tur-
 billy. 8vo. *Amst.* 1761. 17 feuilles une planche 15. *fol.*
 Oeuvres de J. J. Rousseau 8vo. XI vol. fig. *Amst.* 1769.
 Recherches sur l'Usage des feuilles dans les plantes, par
 Bonnet. 4. fig. *Leide.* 1754.
 République de Platon gr. 12. 2 vol. *Amst.* 1763. 26 feuil-
 les. f 1: 10.
 Sermons de Tillotson, Archevêque de Cantorbery, 8vo.
 8 vol. *Amst.*





